

MANUEL DEVALDÈS

DES CRIS SOUS LA MEULE...

SUIVI DE

FLEURS DE GUERRE

PRÉFACE DE GÉRARD DE LACAZE-DUTHIERS

FRONTISPICE DE FRANS MASEREEL

PORTRAIT DE L'AUTEUR



ÉDITIONS

de la

BROCHURE MENSUELLE

39, rue de Bretagne, **PARIS** (III^e)

LES HUMBLES

Revue Littéraire mensuelle des Primaires

Fondée à l'École Normale d'Instituteurs de Douai par Maurice BATAILLE, Marius DAILLIE, Alexandre DESVACHEZ, Henri NAMUR, Florimond WAGON et Maurice WULLENS. Le premier cahier parut à Roubaix en octobre 1913. La guerre arrêta son essor. DESVACHEZ et WAGON furent tués à l'ignoble boucherie.

Les Humbles reparurent à Paris, sous la direction de Maurice WULLENS, à partir du 1^{er} Mai 1916.

Depuis leur réparation, ils ont publié les œuvres de :

Edmond ADAM, P. ADAM-COX, George^s ADRIAN, E. ARMAND, Claude AVELINE, André BAILLON, Maurice BATAILLE, G. BELOT, V. BONNANS, Rémi BOURGERIE, A. BRUN, Paul COLIN, M. DAILLIE, M. DALLERÉ, Georges DAVID, A. DELEMER, J.-L. DELVY, Paul DESANGES, E. DONCE-BRISY, Edouard DUJARDIN, Renée DUNAN, René EDME, L. EMERY, Florent FELS, F. FERRÉ, Garrigu GARONNE, GÉNOLD, E. GOLDENBERG-CAHEN, Ivan GOLL, A.-M. GOSSEZ, Henri GUILBEAUX, G.-P. GUINEGALT, R.-M. HERMANT, P.-C. JABLONSKI, Lucien JACQUES, KER-FRANK-HOUX, G. DE LACAZE-DUTHIERS, P. LARIVIÈRE, LAZARE, Marcel LEBARBIER, Philéas LEBESGUE, C. LE MAGUET, F. LEPRETTE, G. LE RÉVÉREND, André LORULOT, M. MARTINET, Emile MASSON, G. MAURIÈRE, Camille LE MERCIER D'ERM, Marcel MILLET, André MORA, Roger PILLET, J. QUESNEL, Tristan RÉMY, Joseph RIVIÈRE, Ch. ROCHAT, Romain ROLLAND, Han RYNER, Jean DE SAINT-PRIX, Pierre de SAINT-PRIX, J.-P. SAMSON, Marcel SAUVAGE, J.-M. THOMAS, Ernst TOLLER, Théo VARLET, Walt WHITMAN, Maurice WULLENS, Francis YARD, Stefan ZWEIG, etc., etc.

Il faut les lire et les aider. Pour cela :

- 1° Abonnez-vous.
- 2° Trouvez-leur d'autres lecteurs, d'autres abonnés.
- 3° Achetez et faites acheter leurs éditions.
- 4° Participez à leur souscription permanente.

LES HUMBLES

Revue littéraire des Primaires

paraissant par Cahiers mensuels de 32 pages au moins

Directeur : MAURICE WULLENS

ABONNEMENTS D'UN AN :

France 20 francs — Étranger 25 francs

- Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois.
 - Toute personne qui nous procurera 5 abonnements aura droit au service gratuit.
 - Adresser toute correspondance : lettres, livres, revues, etc., à M. Maurice Wullens, 4, rue Descartes, Paris (V^e).
 - Adresser les envois d'argent à Maurice Wullens, 4, rue Descartes
- COMPTE COURANT POSTAL 380-70 PARIS.**
- Joindre un timbre de 0 fr. 50 à toute lettre nécessitant une réponse.
 - Les manuscrits ne sont pas rendus.
 - Les auteurs sont seuls responsables de leurs œuvres.;
 - La reproduction des œuvres insérées n'est permise qu'avec indication d'origine.
 - Il sera rendu compte de tous les ouvrages envoyés en double exemplaire.
 - Des exemplaires de la Revue sont laissés aux collaborateurs avec rabais de 25 %.

DÉPÔT GÉNÉRAL POUR LA LIBRAIRIE : 84, boul. St-Michel, PARIS (V^e)

BULLETIN D'ABONNEMENT ⁽¹⁾

Je, soussigné, déclare souscrire un abonnement d'un an à la Revue littéraire LES HUMBLES, à partir du.....

Ci-joint le montant (vingt francs pour la France, vingt-cinq francs pour l'étranger), en mandat poste ou chèque postal.

Signature :

Nom :

Adresse :

(1) A détacher et à renvoyer accompagné d'un mandat ou d'un chèque libellé au nom de M. WULLENS MAURICE, 4, RUE DESCARTES, PARIS 5^e. (Compte courant postal n° 380.70, Paris).

Nous nous permettons de signaler à nos nouveaux lecteurs

NOS COLLECTIONS

dont certaines s'épuisent fort rapidement.

Cinquième série (1919-20) comprenant la *Cité des Humbles* de MAURICE BATAILLE épuisée), l'*Anthologie de poèmes yougo-slaves*, la *Trainaille* de R.-M. HERMANT, plus 5 numéros ordinaires de revue et 2 numéros doubles 20 f. »

Sixième série (1921) comprenant *Anarchie* de LAZARE (épuisée), la *Bretagne libertaire*, *A propos de la Révolution qui vient*, *Bérangère* de G. DAVID et l'étude sur *E. Armand* par A. LORULOT, plus 4 numéros ordinaires de revue 15 f. »

Septième série (1922) comprenant l'étude sur *Jules Leroux* par F. LEPRETTE, *Kraskreml* par H. GUILBEAUX, *Littérature et Pognon* par M. WULLENS, *Images lyriques* par J.-P. SAMSON, *Malgré les ouragans* de MARCEL LEBARBIER et *Poèmes de la Prison* d'ERNST TOLLER, plus 5 numéros ordinaires de revue 15 f. »

Huitième série (1923) comprenant *Fables et poèmes* de G. Le RÉVÉREND, *Littérature et Pognon* (II^e), *L'Homme de Phalère* de C. AVELINE, le *Choix de Poèmes* de LUCIEN JACQUES, les *Miettes d'Histoire* d'ERMEONVILLE, plus 6 numéros ordinaires de revue . . . 15 f. »

Neuvième série (1924) comprenant *L'Eau ruisselle de toutes parts* de Claude AVELINE, *Invectives* de Charles ROCHAT, *Villégiature d'Ame* de Joseph RIVIÈRE, *Sentir* de Marcel MILLET, le numéro spécial consacré à *Henri Guilbeaux*, celui consacré aux *Devoirs contre la guerre*, plus 4 numéros ordinaires de revue 15 f. »

Dixième série (1925) comprenant *Golem* (fragments) de Gustav MEYRINK, *Epilogues et Souvenirs* de Théo VARLET, *quat niveruais* de René BONISSEL, *Nisita* d'Edmond ADAM, *cailloux blancs* d'Hélène Hardant, *En marge d'un feuilletonniste* de Maurice WULLENS, plus 4 numéros ordinaires de revue 20 f. »

Onzième série (1926) comprenant *Par les grand'routes* de René DAX, *Jules le Bienheureux* par Georges VIDAL, *Forceries* de Henry MALOT, *Hinkemann* par Ernst TOLLER, *Luzia* par Fernand FERRÉ, plus 5 numéros ordinaires de revue. 20 f. »

~~~~~  
Ajouter 0 f. 50 pour l'envoi recommandé (C/c postal 380.70 Paris.)

---

---

# BIBLIOPHILES AMIS !

Achetez-nous :

|                                                                                                     |    |   |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------|----|---|
| Edmond ADAM. — <i>Le Néostiche, l'exemplaire de luxe</i> . . .                                      | 5  | » |
| — <i>Nisita, sur velin d'Arches</i> . . . . .                                                       | 24 | » |
| — <i>Nisita, sur velin d'Arches, avec une suite<br/>des bois gravés sur vieux Japon à la forme.</i> | 36 | » |
| Claude AVELINE. — <i>L'Eau ruisselle de toutes parts, sur<br/>pur fil (4 ex.)</i> . . . . .         | 5  | » |
| Maurice BATAILLE. — <i>Le Chapeau de Velours, 1<sup>re</sup> édition.</i>                           | 2  | » |
| Rémi BOURGERIE. — <i>Graines dans le Vent, sur Hollande<br/>van Gelder (3 ex.)</i> . . . . .        | 10 | » |
| René DAX. — <i>Par les grand'routes, sur pur fil</i> . . . . .                                      | 5  | » |
| Henri GUILBEAUX. — <i>Kraskreml, sur pur fil Lafuma</i> . . .                                       | 5  | » |
| Hélène HARDANT. — <i>... cailloux blancs, sur pur fil.</i> . . .                                    | 6  | » |
| Lucien JACQUES. — <i>Choix de Poèmes, sur pur fil Lafuma.</i>                                       | 5  | » |
| — — — <i>avec suite des bois gravés.</i>                                                            | 10 | » |
| Marcel LEBARBIER. — <i>Poussières, exemplaire sur Hollande.</i>                                     | 10 | » |
| G. LE RÉVÉREND. — <i>Fables et Poèmes, sur Japon</i> . . . .                                        | 5  | » |
| Marcel MILLET. — <i>Sentir, sur pur fil (1 ex.)</i> . . . . .                                       | 5  | » |
| — — — <i>sur Japon (1 ex.)</i> . . . . .                                                            | 10 | » |
| Joseph RIVIÈRE. — <i>Villégiature d'âme, sur pur fil (1 ex.)</i> .                                  | 5  | » |
| Charles ROCHAT. — <i>Invectives, sur pur fil (3 ex.)</i> . . . .                                    | 5  | » |
| Han RYNER. — <i>Le Livre de Pierre, l'exemplaire de luxe</i> .                                      | 5  | » |
| Théo VARLET. — <i>Epilogues et Souvenirs, sur pur fil.</i> . .                                      | 5  | » |
| Maurice WULLENS. — <i>En marge d'un feuilletoniste, sur<br/>pur fil.</i> . . . . .                  | 6  | » |

\*  
\*  
\*

|                                                                    |    |   |
|--------------------------------------------------------------------|----|---|
| Philéas LEBESGUE. — (Numéro spécial), <i>l'exemplaire de luxe.</i> | 6  | » |
| Henri GUILBEAUX. — (Numéro spécial), <i>sur pur fil Lafuma.</i>    | 10 | » |

---

Adresser les souscriptions à **Maurice WULLENS**,  
directeur des "Humbles", 4, rue Descartes, Paris (5<sup>e</sup>). *Compte  
courant postal : Paris n° 380-70.*

---

---

**DES CRIS SOUS LA MEULE...**

SUIVI DE

**FLEURS DE GUERRE**

## DU MÊME AUTEUR

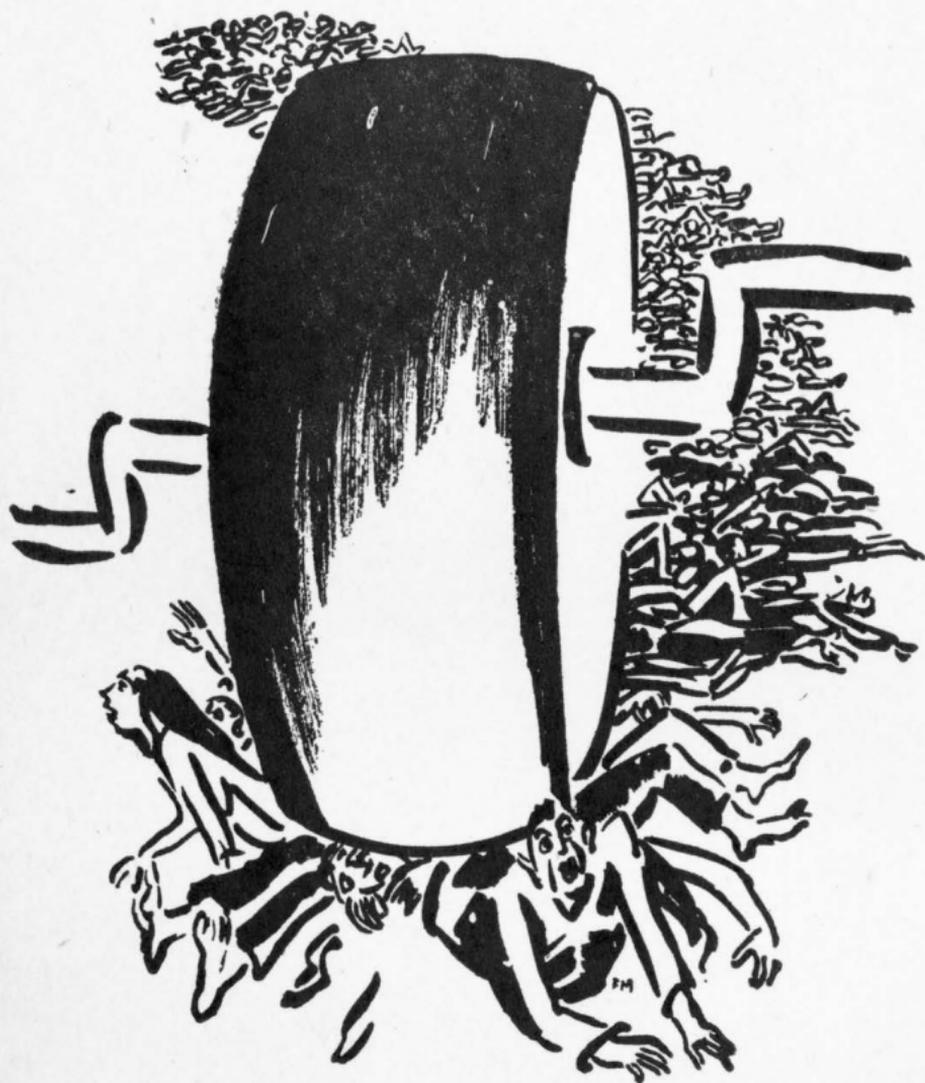
- Hurles de Haine et d'Amour**, poèmes (FERNAND CLERGET, éditeur, Paris-1897). *Epuisé.*
- L'Education et la Liberté** (Bibliothèque de la *Critique*, Paris-1900). *Epuisé.*
- La Chair à Canon**, 1<sup>re</sup> édition (Bibliothèque de *Génération consciente*, Paris-1908). — 2<sup>e</sup> édition, remaniée (Bibliothèque de *Génération consciente*-1913). — 3<sup>e</sup> édition, remaniée, 19<sup>e</sup> mille (Bibliothèque du *Malthusien*, Paris-1914). *Epuisé.*
- Malthusianismo y Neo-Malthusianismo**, traduction de JOSÉ PRAT (Bibliothèque de *Salud y Fuerza*, Barcelone-1908). *Epuisé.*
- Han Ryner**, étude critique (Bibliothèque de la *Revue des Lettres et des Arts*, Nice-1909). *Epuisé.*
- Honoré de Balzac** (HENRI FABRE, éditeur, Paris-1909). *Epuisé.*
- Réflexions sur l'Individualisme** (Bibliothèque du *Libertaire*, Paris-1910). Seule édition approuvée par l'auteur. *Epuisé.*
- La Brute prolifique** (Bibliothèque du *Malthusien*-1914). *Epuisé.*
- L'Individualité féminine** (Bibliothèque du *Malthusien*-1914). *Epuisé.*
- La Famille néo-malthusienne** (Bibliothèque du *Malthusien*-1914). *Epuisé.*
- Contes d'un Rebelle**, préface de HAN RYNER, frontispice d'EDMOND SIGRIST (Bibliothèque de l'*Idée libre*, Conflans-Honorine-1925). 5 francs.
- La Cause biologique et la Prévention de la Guerre.** Essai de pacifisme scientifique (Bibliothèque de la *Brochure mensuelle*, Paris-1925). 25 centimes.
- Les Raisons de mon Insoumission.** Avec portrait. (Bibliothèque de l'*Idée libre*-1926). 50 centimes.
- Han Ryner et le Problème de la Violence** (Bibliothèque de l'*Idée libre*-1927). 1 fr. 50.

### A paraître

Prosper Régular, roman.

Effleurements et Plongées, contes.

Le Pot d'Aloès, aphorismes, boutades et réflexions.



MANUEL DEVALDÈS

---

# DES CRIS SOUS LA MEULE...

SUIVI DE

## FLEURS DE GUERRE

---

PRÉFACE DE GÉRARD DE LACAZE-DUTHIERS

FRONTISPICE DE FRANS MASEREEL

PORTRAIT DE L'AUTEUR



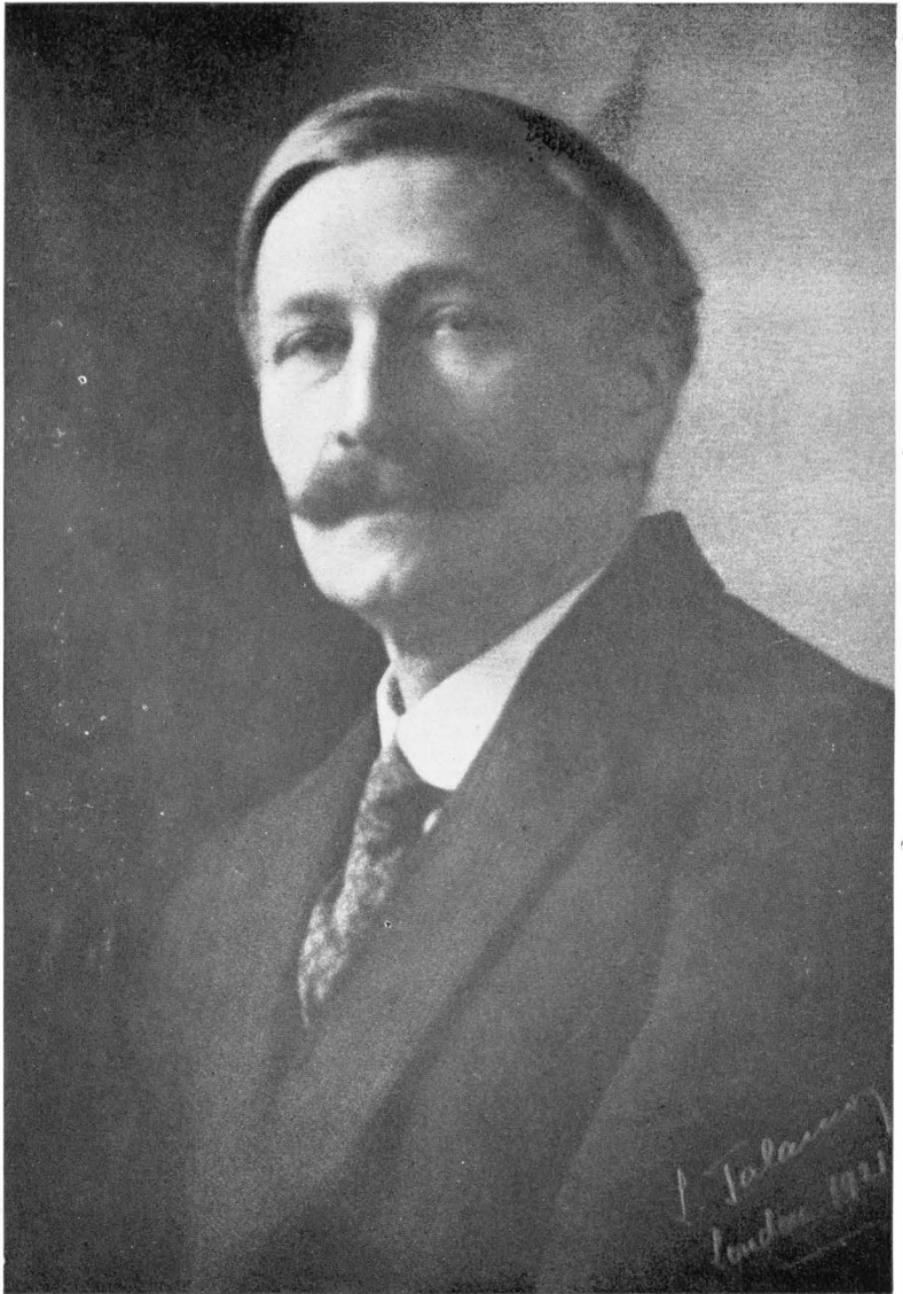
**LES HUMBLÉS**  
4, rue Descartes, PARIS (V°)

---

*Février-Mars 1927*

*Il a été tiré de cet ouvrage  
quinze exemplaires sur papier  
Lafuma, dont huit numérotés de  
1 à 8 et signés par l'auteur et  
sept numérotés de 9 à 15 et si-  
gnés par l'éditeur des Humbles.*

Tous droits de reproduction et de traduction  
réservés pour tous pays



## PRÉFACE

---

*Présenter Manuel Devaldès aux lecteurs des Cris sous la Meule est inutile. Ils le connaissent. Ils savent que depuis plus de trente ans il mène le bon combat contre toutes les iniquités, qu'il connaît à fond les questions qu'il traite, qu'il ne parle jamais pour ne rien dire, qu'il travaille loin du bruit et de l'agitation et que chez lui le besoin de connaître la vérité et, dès qu'il croit l'avoir trouvée, de la dire sans réticence l'emporte sur tous les autres besoins. Ils connaissent sa belle attitude pendant la guerre. Celui-là, au moins, n'a pas failli à son devoir ! Pour ce geste de véritable héroïsme, Manuel Devaldès nous est cher. Nous l'aimons davantage. Il vient justement d'exposer dans une brochure les raisons de son insoumission, que la raison d'Etat ne connaît point. Il a mis en pratique ses théories.*

*Nous retrouvons Manuel Devaldès tout entier dans son nouvel ouvrage, tel qu'il est, tel qu'il a été et tel qu'il sera.*

*Voici un livre rempli de substance. Pas une ligne n'y est inutile. Il est le résultat de plusieurs années d'observations, de réflexions, de méditations. Beaucoup d'écrivains qui passent pour avoir de l'esprit sont dépourvus d'esprit critique. Manuel Devaldès possède l'un et l'autre. C'est ce qui donne tant d'attrait à ces Cris sous la Meule. Mettant en épigraphe un passage de Lamennais, dans les Paroles d'un Croyant, où il est question des meules qui broient les individus : « Fils d'Adam, ces meules sont les lois de ceux qui vous gouvernent, et ce qu'ils broient, c'est vous », il constate que les dirigeants sont aussi des fils d'Adam et que les meules sous lesquelles ils écrasent leurs semblables ont pour auteur le grand tourneur de*

meule, « Dieu, la cause inconnue ». Devaldès n'a ménagé ni le créateur ni sa créature. Il trouve que la vie est franchement mauvaise, et il ne cesse de le dire, d'un bout à l'autre de ce recueil d'aphorismes pensés de 1912 à 1921.

Dans ce livre, où l'idée occupe la première place, enveloppée d'un vêtement austère, l'auteur n'a dissimulé la vérité à personne, pas même à ses amis. Il a appliqué dans toute sa rigueur ce principe de Nietzsche, dont il est loin cependant d'approuver la philosophie : « Soyons durs ».

Tout ce qui fait besogne de mensonge dans la société passe ici un mauvais quart d'heure. Les bourreurs de crânes de toutes opinions, de toutes confessions y défilent en posture désavantageuse. Maîtres et esclaves sont mis à nu, comme un ver. Moralistes, politiciens, guerriers, hommes d'affaires, hommes de lois, hommes d'Eglise, hommes de plume — et de quelle plume! — élite et bon popolo, tous les spécimens d'une humanité pourrie sont cloués au pilori en une phrase brève, concise, précise. J'ajoute que Devaldès ne dédaigne pas le mot propre ; il appelle « putain » une putain et « maquereau » un maquereau. Il n'y va pas par quatre chemins. Avec Devaldès, point de phrases grandiloquentes, point de discours enflammés. Son style va droit au but. Nul ornement inutile n'entrave sa marche. Aucun flottement dans la pensée. Une phrase de Devaldès n'a pas besoin d'être traduite. Devaldès dit tout ce qu'il veut dire, clairement, simplement. Il ne cultive ni l'équivoque ni l'euphémisme. Ce qui le préoccupe avant tout, c'est la vérité. La forme y gagne et l'écrit est vivant. Ne croyez pas que ce style soit dépourvu d'images, de couleur. Devaldès penseur reste artiste.

Il se dégage de ces Cris sous la Meule une philosophie ou conception de la vie qui n'a pas cours dans le monde officiel. Devaldès estime, avec La Rochefoucauld, que l'intérêt est le mobile de toutes les actions. Pour lui, l'égoïsme est à la base même de la vie humaine. Ne pas le reconnaître, c'est pure hypocrisie. Aussi se moque-t-il des âmes bourgeoises qui ne condamnent l'égoïsme que pour mieux le pratiquer sous une forme abjecte. Il a dénoncé les faiblesses de certain altruisme émollient et menteur. « Déterministe convaincu », nous dit-il, il croit que nous sommes tous soumis — riches ou

*pauvres, imbéciles ou hommes de génie — aux lois physico-chimiques qui régissent l'univers. L'homme n'y échappe pas. Mais si nous ne pouvons contrevenir aux lois de la nature, nous pouvons du moins nous insurger, et cela intelligemment, non à la manière des agités de l'ouvriérisme, contre les lois sociales arbitraires, faites par et pour les plus forts.*

*Ainsi, toute vie obéit à un déterminisme rigoureux. L'homme n'est pas libre de s'en affranchir. Il est soumis, comme tous les êtres, aux lois naturelles. Ce n'est là que demi-mal : la maladie et la mort sont normales. Ce qui est pire, c'est qu'esclave de lui-même et des autres, il se complait dans son esclavage. Il se donne des maîtres et fabrique des lois en contradiction avec la nature. Il vit artificiellement. Il fait son malheur lui-même, récoltant ce qu'il a semé. Cependant, une partie de l'humanité, ou plutôt une minorité de cette partie broyée par les meules de l'autre partie, se ressaisit et regimbe sous les coups. Elle veut bien se soumettre aux lois de la création, impossibles à violer, mais non aux lois de la société, fruit de l'autoritarisme et de la violence. Elle ne peut se résoudre à ne pas vivre. Manuel Devaldès est de ces hommes non résolus à se laisser broyer par les meules grégaires, et son individualisme fait face aux différents dominismes et servilismes.*

*Cette philosophie déterministe, qui se traduit par le pessimisme ou constatation du triomphe de la laideur dans tous les domaines, n'aboutit pas à l'inaction. Le fait même que Devaldès combat, et cela sous la forme la plus élevée qui soit, la forme esthétique, prouve que son scepticisme n'a renoncé ni à penser ni à agir. S'il n'est pas de ceux qui estiment qu' « il faut faire quelque chose » et ne font jamais rien, il est de ceux qui pensent que, pour un écrivain ou un artiste sincères, agir selon son déterminisme, c'est remplir sa mission d'homme libre sans défaillance. Et il remplit la sienne avec ferveur et noblesse. S'il n'y a sans doute rien à faire avec la bêtise millénaire, si elle nous semble éternelle, nous pouvons tout de même, dans un monde sans but, donner un but à notre vie. Sois toi-même ; la vie est laide, mais ta vie peut être belle. Fais-en une œuvre d'art, c'est-à-dire une œuvre de révolte. Différencie-toi des autres, non certes en te singularisant par quelque vice, mais en t'élevant et te*

surmontant sans cesse. Tel est l'individualisme de Devaldès. Il sait que l'égoïsme devient un foyer d'harmonie quand il se développe normalement, quand il est l'expression de la vie intérieure d'un être qui a renoncé à vivre extérieurement. Ta vie peut être belle, si la vie des autres ne l'est pas : cette formule résume une philosophie que purifie la foi esthétique. Ta vie sera belle, certes, si tu renonces à bêler avec le troupeau, si tu restes en dehors des milieux corrompteurs, si tu te refuses à tel geste grégaire, si tu t'abtiens de telle saleté. Et voilà un idéal supérieur pour l'individu : Créer sa propre vie en beauté, — formule que les hommes mêmes qu'elle condamne ont prétendu pratiquer. Mais il faut d'autres vertus que les leurs pour faire de son existence de chaque jour une œuvre d'art.

Devaldès n'impose à personne ses idées. Il se contente de les exposer. Comme Han Ryner, dont il fut un des premiers à propager la doctrine, il se défend de prêcher, d'endoctriner. Que l'on accepte ou non sa vérité, il n'en a cure. Il sait que les hommes ne se réformeront pas de sitôt, que les meilleurs d'entre eux ont des tares. Il obéit à son déterminisme, en écrivant ce qu'il croit bon, ce qu'il croit juste. N'ayant pas de maître, il n'a point de disciple. Mais il aime — et vénère — tous les penseurs vraiment libres, tous les savants méritoires, tous les artistes courageux. Mainte biographie signée de son nom est un modèle de critique compréhensive et vivante.

Pour Devaldès, la vérité et la beauté sont une seule et même réalité. Dédaigneux de la métaphysique, — certains métaphysiciens exagèrent ! — ne se fiant qu'à l'observation, qu'aux faits précis, contrôlés, démontrés, évidents, palpables, il ignore les enthousiasmes de commande et les emballements de chapelle qui faussent le jugement. Il a en horreur l'idéalisme des phraseurs dont l'action démontre l'insincérité. Nul romantisme échevelé ne vient troubler sa documentation. Devaldès n'obéit qu'à la raison, sans être pour cela dépourvu de sentiment et de sensibilité. Il est pour les opérations radicales, non pour les solutions bâtardes, qui ne satisfont personne en visant à satisfaire tout le monde. Il ne se leurre point : il sait que la violence n'est pas une panacée et il compte — un peu — sur l'éducation.

Pour l'auteur des Cris sous la Meule, « la question sociale est

*une question sexuelle ». Comme il a raison ! Si quelqu'un a le droit d'oser une telle formule, c'est bien lui, qui a étudié le problème sous toutes ses faces. Tout ce qui a trait à l'eugénisme, la procréation consciente, la population, l'acte sexuel et ses conséquences, ce néo-malthusien l'a exposé, avec force documents à l'appui.*

\*  
\*  
\*

*« Quelle farce que la vie ! » Notre ami pousse ce cri sous la meule qui le broie. C'est une farce plutôt macabre, avouons-le. Cependant elle a son côté comique. Manuel Devaldès n'est pas un auteur gai, et pourtant de la gaieté imprègne son livre. L'ironie circule à pleins bords dans ces pages, d'où toute pitié est bannie. Si l'auteur s'indigne, il sait aussi rire pour nous faire rire. Il se contente parfois de sourire. Le rire est une arme. Il la manie avec dextérité. Si nous haussons les épaules devant certains spectacles écœurants, comment ne pas rire à gorge déployée devant tel geste bête et grotesque ?*

*Devaldès ne pousse jamais de cri inutile. Il ne crie qu'à bon escient. Son livre est un acte de révolte et de foi.*

*Ces Cris sont sincères et humains. Ils sont l'expression d'un homme qui a souffert et qui a vu les autres souffrir. Ils disent la douleur des hommes courbés sous le poids des lois et des morales et leur effort pour s'en délivrer. Ils disent aussi leur soumission et leur résignation, leur obéissance passive et lâche. Ils disent la misère du peuple — la plupart du temps par sa faute — et les tortures de l'intellectuel conséquent avec lui-même, qui n'a pas consenti à se vendre. Ils disent enfin, et surtout, la belle révolte digne et désintéressée de Manuel Devaldès, un des rares artisans du verbe qui ne se soient pas reniés pour de l'or et des places, un homme qui est demeuré fidèle à son observation aiguë, à son déterminisme, à son pessimisme, à son individualisme. Ces Cris renferment tout le tragique — et tout le comique — de l'existence quotidienne des êtres sociaux, incapables de penser et d'agir par eux-mêmes. Ils montent du fond de l'abîme où s'agitent pêle-mêle dirigeants et dirigés.*

*Devaldès est un de nos meilleurs écrivains d'avant-garde, — cet ouvrage vient le démontrer une fois de plus, — si toutefois ces mots signifient quelque chose depuis que tant d'arrivistes aux sincérités successives s'en sont emparés pour les déformer. Combien d'anarchistes — ou soi-disant tels — n'ont fait que continuer l'ancien état de choses, ayant oublié de réformer leur mentalité ! Mais des hommes comme Manuel Devaldès maintiennent dans toute sa pureté l'idéal anarchiste pollué par la plèbe.*

GÉRARD DE LACAZE-DUTHIERS.

---

**DES CRIS SOUS LA MEULE...**

Il est des choses dont on n'inspire bien l'horreur qu'en en parlant comme le peuple, dans les termes les plus énergiques, toute expression détournée pouvant paraître une atténuation du crime plutôt qu'un égard aux bienséances.

P.-J. PROUDHON,  
*De la Justice*, III, p. 238.

Tous les grands écrivains ont pratiqué cette action directe de la pensée, qui ne cache rien, qui va droit au but.

GÉRARD DE LACAZE-DUTHIERS,  
*La Liberté de la Pensée*, p. 508.

Il ne faut reculer devant aucune hardiesse afin de réaliser l'art. Il faut obéir à l'enseignement de l'art, qui est sincérité, indépendance, générosité. Aucune œuvre ne peut reculer devant la description de la vie telle que la voulurent les médiocres. L'œuvre qui se dérobe à ce devoir n'est pas une œuvre d'art. Elle est dépourvue de sincérité. Elle est elle-même cette hypocrisie, ce faux art que l'art condamne.

GÉRARD DE LACAZE-DUTHIERS,  
*La Découverte de la Vie*, p. 68.

## **LA MEULE**

□ □ □

Terriblement muette et lente, la meule géante  
Ecrase sans pitié la foule des humains,  
Tel raisin au pressoir et froment au moulin,  
Et nul n'échappe à son œuvre sanglante.

Inexorable, tourne la meule  
Silencieuse et immense.  
D'aucuns ignorent son existence,  
Les autres se croient exempts de son atteinte,  
Et pourtant elle écrase tous les humains  
Comme le froment au moulin,  
Comme au pressoir le raisin.  
Mais pour qui la farine et pour qui le vin ?

Elle écrase l'enfant.  
Or c'est toi, père, le bras de la meule.  
Tu n'es qu'une manivelle  
Sans cervelle  
Et tu ignores qui te met en branle :  
Comme jadis t'écrasa ton père,  
Maintenant tu foules ton enfant.

Elle écrase la femme.  
Mais c'est toi, mâle, le bras de la meule.  
Tu n'es qu'une manivelle  
Sans cervelle

Et tu ignores qui te met en mouvement :  
Ainsi que ton père jadis écrasa ta mère,  
Aujourd'hui tu foules ta femelle.

Elle écrase le pauvre par la manivelle du riche,  
Le naïf par celle du rusé,  
Le croyant par celle du prêtre,  
L'esclave par celle du maître,  
Le faible par celle du fort.

Et puis le fort lui-même, le pauvre petit fort  
Qui a tant joui de dominer et faire souffrir,  
Un jour passe à son tour sous l'inéluctable meule  
Que tourne l'invisible Macrobe.

Tant de souffrances accumulées,  
Tant de sang versé par cuvées,  
Pour qui, pour quoi ?  
Qui es-tu, ô toi, Grand Tourneur de Meule  
Qui commandes aux manivelles ?

Terriblement muette et lente, la meule géante  
Ecrase sans pitié la foule des humains,  
Tel raisin au pressoir et froment au moulin,  
Et nul n'échappe à son œuvre sanglante.

Mais les victimes sont elles-mêmes les manivelles  
Dociles à l'impulsion du Grand Tourneur de Meule  
Invisible et qui ne sait pas même qu'il est cruel.

Car il est sans conscience et sourd et aveugle,  
Le Grand Tourneur de Meule.

Lamennais a écrit :

« Qu'est-ce que ces meules qui tournent sans cesse et que broient-elles ?

« Fils d'Adam, ces meules sont les lois de ceux qui vous gouvernent, et ce qu'ils broient, c'est vous ». (1)

Mais « ceux qui nous gouvernent » sont, eux aussi, des « fils d'Adam ». Et qui a fait ces fils d'Adam, et leur esprit qui se traduit en lois, et leur force qui leur permet de les imposer ?

C'est, pour parler comme Lamennais, « Dieu », le Dieu de Lamennais.

Si ses « créatures » font tourner les petites meules que sont leurs lois, ces meules ne sont que des pièces détachées d'une vaste machine, d'une immense Meule.

« Dieu », la cause inconnue, voilà le Grand Tourneur de Meule qui broie les fils d'Adam.

C'est pourquoi, en ces *Cris*, l'imprécateur s'est adressé non seulement aux « créatures », mais à leur « créateur », — pour autant que ces mots signifient quelque chose.

---

(1) *Paroles d'un Croyant*, XXX.

# DES CRIS SOUS LA MEULE...

## 1

VISION GUIGNOLESQUE DE LA GUERRE. — Rien de plus amusant, au cours de cette guerre, que la constatation des correspondants de journaux au front, gravement rapportée chaque année et avec force littérature, que, malgré le massacre, le printemps ne manquait pas de renaître, l'herbe poussait sur les champs de bataille et les oiseaux se foutaient du canon et chantaient à tue-tête. Pauvres anthropocentristes, ils n'en revenaient pas ! Des crétins, sur l'ordre de canailles, s'entr'égorgeaient, et les jours et les nuits continuaient d'alterner : le soleil ne s'était pas éteint ! Hélas ! journaliste, ne serait-ce pas que votre guerre n'avait pas plus d'importance que celle de deux poux sur votre crâne de bourreurs de crânes ?

Quant à moi, rien ne m'aura donné mieux que la « grande guerre », la « guerre mondiale », la « guerre planétaire » — pourquoi pas ? — une impression guignolesque, si ce n'est Guignol lui-même.

La nature, la vie sont essentiellement tragiques. Mais ce sont là choses ayant la vastitude de l'infini, l'immensité de l'éternel. Quand on descend à ce « perfectionnement » de la nature : la société humaine, l'humanité, par qui, comme dit l'idéaliste, « la nature prend conscience d'elle-même », alors le sentiment d'un comique intense s'empare de votre

pensée. Si l'on pouvait imaginer un Créateur, on pourrait aussi bien faire ce rêve fou qu'il s'est, pour sa distraction, taillé dans l'humanité un petit théâtre de fantoches.

Mais le comique, dans la nature, est exclusivement un apport de l'homme. Et le comble du comique est atteint lorsque cet insecte se pose en but de l'univers, en centre de la vie, en conscience de la nature. Ces prétentions conduisent nécessairement le philosophe à juger l'homme selon le critérium que celui-ci a lui-même choisi, à tirer des comparaisons à l'échelle qu'il a lui-même établie. Et alors, ce n'est plus simplement le terme « comique » qu'il convient d'employer : celui de « guignolesque » s'impose.

Les « héros » de cette guerre comme les autres, je ne puis me les représenter autrement que sous les traits et dans les attitudes des personnages de Jean Veber, un artiste qui a génialement traduit le caractère falot de l'humanité.

Au risque de scandaliser mes contemporains, — dont je n'attends rien et dont la plupart me dégoûtent, au surplus, — j'oserai dire que rien n'est plus prodigieusement guignolesque que la vision de ce « héros » qui, surexcité par la « gniole » ou le « pinard » et saoul de rhétorique, entre le fameux « On les aura ! » qu'il vient de lancer et le « C'est pour la France ! » que sa bouche hurle encore, voit — c'est une manière de parler — sa tête emportée par un éclat d'obus.

— Ah ! les braves gens ! s'écrie le général de l'ar-

rière, dans sa caverne bétonnée, la lunette d'approche aux yeux.

Console-toi donc, héros, au fond de ton charnier ; même mort, tu es immortel et tu as l'estime de tout le monde, de tous ceux qui ne sont pas morts, qui n'ont pas eu « l'honneur de mourir », et pour cause ! Tu as l'estime de tes « frères » qui fabriquaient à un louis par jour les obus qui devaient aboutir à te faire tuer, l'estime des pacifistes de munitions, des nouveaux riches et même des nouveaux pauvres, des littérateurs belliqueux et en général de tous les gens de l'arrière de l'arrière. Et puis, va donc, c'est toi qui fais l'épopée, avec ta sueur, ta crasse, ta peur, tes poux, ta vérole, ton sang et ta carcasse ! .

Peut-être trouvera-t-on que j'ai perdu beaucoup de ma sensibilité durant cette guerre. On se trompera. Elle s'est accrue, au contraire. Mais je ne la gaspille plus. Ici, elle serait hors de saison. J'en appelle à la mémoire du philosophe de la *Servitude volontaire*. Et puis nous sommes ici en présence du bien-nommé « théâtre de la guerre ». Je ne puis en prendre les acteurs au sérieux. Je connais trop bien les coulisses, ainsi que les ficelles qui font mouvoir les bons-hommes. La pièce que d'autres trouvent tragique m'apparaît profondément comique. C'est encore une Comédie humaine. D'un comique shakespearien, si vous voulez, mais comique. Et si je me hâte d'en rire, ce n'est pas, je vous assure, de peur d'en pleurer.

Mis à sa place, dans l'infini de l'espace et l'éternité

de la durée, parmi toute cette poussière d'astres, ce grain terrestre est bien peu de chose. Sa vermine humaine est moins encore. Vue de la terre même, sinon de Sirius, cette population d'animaux humains, stupides, turbulents, prétentieux, bavards, grossiers, lâches et cruels, avec dans la gueule de grands mots creux dont les moins bêtes d'entre eux connaissent aussi bien le vide que la sonorité, est du plus hilarant grotesque. Ah ! qu'ils tiennent donc bien des parents pauvres de la grande famille animale ! Ne reconnaissez-vous pas parmi eux le singe, l'âne, le chien, le mouton, le cochon, le tigre, l'hyène, le chacal, le vautour, l'oie, le dindon, le perroquet, le crapaud, la vipère, le crocodile, la pieuvre, le maquereau, le requin ? Comme ça grouille, tout ça, dans la grande et belle humanité et dans cette mêlée de boue et de sang où les apaches, en des combats d'égouts, se réhabilitent à manier « l'épée flamboyante du Droit », tandis que les « honnêtes gens », qui décidément leur ressemblent comme des frères, l'occasion faisant le larron et les circonstances l'individu, y apprennent à chouriner et à faire le coup du père François !

Mais ne haussons pas le ton, la chose n'en vaut pas la peine.

Le guignol de la guerre est petit, mais il ne manque pas de perspective, avec son front et son arrière et, comme disent les humoristes, l'arrière de l'arrière. C'est un peu pour cela que nous autres, qui sommes en dehors de la mêlée, nous sommes obligés de nous mettre aussi au-dessus d'elle. Eh bien, sans se placer

trop haut, on a cette impression d'ensemble du front et de l'arrière : une guerre de fusils de paille, de sabres de bois et de canons en plomb, une guerre aux petits pois et aux boules pointues, avec, triomphe de l'industrie en chambre, les ultimes créations des maisons Wells et Jules Verne. Des bonshommes articulés qui se crèvent mutuellement la panse. Et puis des fusées, des pétards, des chandelles romaines, des feux de Bengale. Beaucoup de bruit et beaucoup de casse, naturellement, sans quoi ce ne serait pas un beau joujou. Une boîte de Nuremberg dernier cri, quoi ! avec les plus récents perfectionnements scientifiques. Et, au moins de ce côté-ci, pas *made in Germany*, — *made in France* !

L'arrière de l'arrière ne le cède en rien au front, pour faire rire et sourire. Loin de là, il offre beaucoup plus de variété dans le guignolesque. Au front, il y a peut-être plus de décor et de mise en scène, mais on y joue toujours le même jeu de massacre. A l'arrière de l'arrière, les personnages durent. Durer est même leur seul souci. Mais, comme le militaire se recrute dans le civil, une bonne partie de l'action est inspirée par la préoccupation, pour chacun, de faire mourir les autres à sa place. N'oublions pas non plus les intérêts multiples des grands premiers rôles, dont le majeur est que la pièce ne fasse pas fiasco. Ils ont pris le succès à forfait ! Leur souci, à eux, est d'alimenter le militaire de civils et le civil de pommes de terre et de rhétorique. Ils craignent beaucoup la révolution des pommes de terre. Mais l'abondance de

rhétorique fait passer sur la disette de pommes de terre : moins il y a de celles-ci, plus on verse de celle-là.

Voici, par exemple, une scène où l'on nous montre « une salle qui se lève comme mue par un ressort », conséquence escomptée de ce qu'un petit bout d'homme, qui, par la voix et le geste, donne l'idée du moulin à vent et à paroles, vient de dégoïser un certain nombre de grands mots pour, « en faveur de la plus noble des causes, celle de la Liberté, du Progrès et de la Civilisation, stimuler l'énergie admirable de notre race qui vit d'idéal et d'honneur, inspirer de nouveaux actes héroïques à nos glorieux poilus et proclamer devant l'univers notre confiance en l'avenir et notre foi dans la victoire », — ainsi que dans l'emprunt de la Victoire et le torchon *La Victoire*. L'électricité de ces paroles a immédiatement déclanché le ressort à boudin des auditeurs, qui, eux, donnent l'impression d'autant de paires d'asinesques cornets acoustiques. La mécanique continue d'agir en battements de mains, cris et trépignements.

Il va sans dire que les personnages du guignol de la guerre, à l'arrière de l'arrière, sont passablement charentonnesques.

Un forcené réactionnaire s'en va-t-en guerre, sur un fauteuil percé, pour les idées d'avant-garde. Un anarchiste de choix, qui frise la septantaine, « s'engage à partir avec sa classe quand on l'appellera » ; en attendant, il demande un gouvernement qui gouverne et qui fusillera les réfractaires. Un sceptique

élégant s'enthousiasme pour la tuerie en agitant un petit drapeau tricolore. Un queue-rouge apparaît qui, jadis antipatriote, d'ailleurs par patriotisme, et célèbre pour avoir planté le drapeau dans le fumier, nous assourdit de roulements de tambour. Il aurait voulu partir, malheureusement il est myope ; il se contente donc de faire partir les autres. Voilà un « Plutôt-l'insurrection-que-la-guerre » de marque. Lui aussi, il aurait voulu partir, mais ces messieurs du gouvernement l'ont retenu, car il fera de bien meilleure besogne à la tête de son organisation révolutionnaire. La mort dans l'âme — ce qui n'empêche pas le corps de vivre — il s'est sacrifié : il est resté.

Voici Robert Macaire, patron de journal, la main sur la conscience, se torchant le cul d'un manuscrit et Bertrand, son « employé », qui inspire « l'âme du pays » et enregistre « les hauts faits de la plus grande Histoire ». Le journaliste, pétomane de la pensée, explose en mots « spirituels », destinés à « soutenir le moral de la population ». De temps à autre, il fait une trouvaille : le « matériel humain », le « rouleau compresseur » de la Russie, le « réservoir d'hommes » de l'Amérique, le « pain K K » de l'Allemagne, le « tac-tac du moulin à café des mitrailleuses », le « tir de pilonnage », l'« offensive de paix ». Lui aussi, il fait la guerre à sa façon, devant un picon inspireur — depuis qu'il n'y a plus de pernod — en préparant « le verdict de l'opinion publique universelle » contre « un ennemi qui foule aux pieds les droits les plus sacrés ».

Voici, doux Jésus, des évêques de boucherie et des curés de combat, menés par un cardinal qui vient de découvrir « la vengeance vertu chrétienne ». Voici une cohue de « penseurs » dont le cerveau semble couler comme du brie trop fait, à en juger par les pensées malodorantes qu'ils émettent. Voici, avec des voix de rogomme et l'air de s'y connaître, le groupe des stratèges de bar et des tacticiens de comptoir. Une foule de réformés, d'exemptés, d'embusqués et de vieillards forment le parti jusqu'au-boutiste. Des hystériques prêchent le calme, des épileptiques font appel à la raison et des rationalistes se livrent à la danse de Saint-Guy, tandis que d'inénarrables pacifistes acclament « la guerre qui tuera la guerre », la « dernière des guerres »...

Allons, tirez le rideau, grotesques, la farce est jouée, et foutez-nous la paix !

*Juillet 1918.*

2

Il est des gens qui, dans la lutte, ont perdu le rire,  
— mais il y ont gagné le sourire.

3

— Tragique, votre guerre ?... Tu parles !... Pas plus, toutefois, que celles des fourmis noires et des fourmis rouges...

— Non, mais...

— Pas respectueuse, la comparaison ?... C'est vrai, vous êtes « supérieurs » : au tragique, vous ajoutez le comique... Simple modalité dans le déchaînement des instincts, toute naturelle de la part d'un animal qui a inventé le théâtre. Sur le « théâtre de la guerre », \*comme vous dites, et même dans la coulisse, vous jouez à la fois le drame et la comédie. Vous avez la Croix de guerre ou de fer, le Droit et la Culture, la messe des tranchées, l'auto-chapelle, les obsèques en musique, les « lois de la guerre », *et cætera*... Ils n'en ont pas, en patries formiques !...

## 4

AFFICHES DE GUERRE. — A Londres, dans les premiers mois de 1915, en un quartier cosmopolite, un Italien, un marchand d'abats, type d'homme que n'effraie pas le sang versé, — arborait derrière la glace de sa vitrine, bien en vue des passants, une affiche, une seule des affiches pour le recrutement des volontaires.

Elle portait cette simple affirmation :

*It is better to die a brave man than live a coward*  
(Mieux vaut mourir en brave que vivre en lâche).

Puis survint l'entrée inattendue de l'Italie dans le conflit européen.

Notre homme ne bougea pas. Il donnait bien de la lame dans les foies, les cœurs et les poumons, mais cette tripaille n'avait rien d'humain.

L'affiche était toujours là, comme cet œil fameux qui, dans la tombe, regardait Caïn, sauf qu'elle tournait le dos au tripier. Mais elle le gênait autant que s'il eût dû la regarder en face.

Des gens disaient :

— Eh bien, monsieur Chose, vous ne partez donc pas ?

Car il était d'âge et de physique à « y être », à « en découdre » — et à se faire « descendre ». D'autant plus qu'il s'agissait, au sens propre, d'une *guerre au couteau*. Tout à fait son affaire.

Mais, décidément, son actuel *business* avait plus de charmes.

Un beau matin, à la faveur d'un nettoyage, l'anémique soleil londonien se mira dans une glace nue. Le tripier en avait assez de se proclamer à lui-même qu'il était un couard.

*Conclusion* : La guerre, pour le guerriste, c'est toujours *la peau des autres*.

\*  
\*\*

Cette autre, illustrée, était insidieuse.

Elle visait à faire redouter au père le mépris futur de ses enfants.

La guerre est terminée. Dans le *home*, le petit garçon joue à terre avec des soldats de plomb. Sa sœur, plus âgée, regarde des cartes géographiques — la nouvelle Europe — et brusquement elle dit à son père, assis dans un fauteuil et que cette question semble profondément troubler :

— *Daddy, what did you do in the Great War ?* (Papa, que faisiez-vous pendant la Grande Guerre ?)

L'idée n'est pas venue au rédacteur de la légende que le père aurait pu répondre, le cas échéant :

— Ma fille, pendant la « grande guerre », je faisais mon devoir, un vrai devoir, celui-là, que j'ai contracté le jour où nous avons décidé, votre mère et moi, de vous appeler à la vie : je vous élevais...

\*  
\*\*

Et cette autre est tragique où le soldat souffle dans un clairon qui sonne :

— *More men and still more men !* (Plus d'hommes et encore plus d'hommes !)

N'entendez-vous pas la clameur faite des cris mêlés des victimes écrasées et de la meule elle-même qui grince sous la pression de trop de chair en lambeaux ?

## 5

1914 restera l'année de l'inoubliable « miracle de la Marne ».

Et pourtant, « Dieu » a fait mieux comme miracle : il a fait durer quatre ans la saison des poires.

## 6

Avant la guerre, on s'enorgueillissait de « dépouiller le vieil homme ». Il est vrai que c'était souvent de la pose.

A situation nouvelle, gestes nouveaux. La guerre éclate : les mêmes poseurs, cette fois ne posant plus, se mettent à *dépouiller le jeune homme*, ce qui les fait apparaître enfin nature, tels — pour parodier un vers de Mallarmé — tels qu'en eux-mêmes enfin la bestialité les change : séniles sans distinction d'âge.

Qu'on le prenne au figuré, naturellement. Car on pourrait confondre, croire que je parle au propre. Il ne serait que trop facile d'entendre — ce qui est réel — que les vieillards qui ont fait cette guerre — avec la peau des autres — ont, à des millions d'exemplaires, « dépouillé le jeune homme » comme on « retourne » un lapin.

## 7

Inclinons-nous devant les morts  
immortels tombés pour nous sur le  
champ d'honneur.

BRAND WHITLOCK, ministre des  
Etats-Unis auprès du gou-  
vernement belge en 1917.

Es-tu mort ? Es-tu vivant ?

Ce que je sais, c'est que ta charogne se disperse en vers grouillants et sans nombre et que tes os engraisent de leur phosphore le champ d'honneur — et de navets — où tu « reposes ». A part ça, tu ne mourras pas : tu es un des quelque dix millions de *morts immortels* de 1914-1918.

A propos, tu as oublié de laisser ton nom à la postérité...

Mais peu importe !

Ainsi, les canailles de la haute et de l'arrière, grands enfants à leurs heures et si innocents, au fond, dans leur criminalité (que cela ne vous empêche pas de les pendre haut et court, le cas échéant, si bon vous semble !), les canailles de la haute et de l'arrière rigolent, l'oignon dans le mouchoir et les larmes aux yeux. Ils font des jeux de mots avec ta souffrance, de petites tambourinades du bout des doigts sur ta peau d'âne. Pauvre « héros », motif à rhétorique, pâte à métaphores et à catachrèses !

Mais vous, les jeunes, n'oubliez pas ça, en attendant la nouvelle « grande guerre » guignolesque et « mondiale » qui doit faire suite à la « dernière des guerres », à la guerre qui devait « tuer la guerre » : mourir peut n'être qu'un mot. Il ne tient qu'à vous d'être des *morts immortels*. Tout le secret de ne pas mourir est dans la manière de mourir.

Il y a si longtemps, ohé ! les hommes, qu'on vous bourre le crâne, que votre jeunesse le prendra aisément pour argent comptant. Saint Bernard, déjà, enseignait que « la mort est la porte de la vie ». Et il opérait au XII<sup>e</sup> siècle.

Allons, n'hésitez pas, prenez ces vessies : ce sont des lanternes. Elles vous feront voir que rien n'est plus lumineux que les ténèbres ni plus obscur que la lumière solaire. La chaleur de la glace n'est-elle pas intolérable ? Rien rafraîchit-il mieux qu'un bon feu en été ? La pression d'un marteau-pilon est plus douce que celle de la main de votre maîtresse. Plus

on avance en âge, plus on devient jeune et c'est quand on va mourir qu'on commence à naître.

C'est avec ces vérités-là qu'on fait les héros. Inspirez-vous-en. Ne laissez pas échapper la certitude d'être immortel : ça fait toujours plaisir quand on aime la vie. Et ça coûte si peu : se faire tuer au champ d'honneur... et de navets.

## 8

*Héros* rime avec *idiot*, comme *crétin* avec *chrétien*, et ce sont rimes plus riches qu'on ne pense.

## 9

Et aïe donc ! j' te cogne et j' te recogne !

C'est le crétin qui fonce de la tête contre le mur.

Qu'espère le crétin ? Fendre le mur ?

Sans doute, puisqu'il est « marteau » !

En tout cas, il a combiné cette histoire simpliste dans sa compote cérébrale : Le mur, c'est la Force ; sa tête, le Droit. Comme le Droit vient toujours à bout de la Force — hé ! hé ! à condition qu'il en ait la force ! — le Droit de sa tête espère renverser le mur de la Force.

Cette scène se passe à Bicêtre, où l'on a eu pitié du crétin : le mur est rembourré.

Mais, pour les surcrétins du grand Bicêtre de 1914-1918, le mur, hélas, ne l'avait pas été.

Des millions et des millions de têtes fendues s'en sont, un instant, aperçues et je ne sais combien de fêlées s'en souviendront — peut-être.

Toutefois, il y a gros à parier que ceux-ci n'ont pas encore compris, non pas que « la force prime le droit », mais que la force *primerait* le droit, si ce dernier n'était une hallucination de philosophes en ribote, saouls de métaphysique.

## 10

Il semble que l'« ennemi » ait attaqué, et parce qu'il semble en être ainsi vous nous assourdissez de vos affirmations, mais moi qui ne me fie pas aux apparences je suis loin d'en être convaincu.

— Peuh ! vous êtes un esprit compliqué.

— Ouais ! les gouvernants aiment les esprits *simples*.

## 11

N'est-il pas à mettre à Charenton, ce sentimental de l'école de l'Ambigu-Comique qui se lamente sur « la pauvre Serbie », la « malheureuse Alsace », « l'infortunée Pologne », fantômes, alors que pour sauver ces inexistences en péril, il contribue à une guerre qui soumet à la torture Serbes, Alsaciens et Polonais, lesquels ne sont pas des mythes, eux ?

Mais que de Charentons seraient nécessaires !

Et ce même sentimental ira dans une tranchée crever des yeux ou éventrer un être réel qui, croit-il, a nui à ces pauvres dames !

Quelle farce que la vie !

## 12

Document humain pour resservir à la « prochaine ».

Entendu un soir de mai 1915, devant une carte de la guerre exposée à la vitrine d'un grand magasin :

— Enfin, que voulez-vous, l'honneur de l'Italie exige qu'elle intervienne : c'est une guerre pour la Civilisation et la paix du monde... Après celle-là, il n'y aura plus de guerres...

*Amen !*

Je le dis comme le tambour de François Coppée,  
— en éclatant de rire.

## 13

Il est à craindre qu'il ne soit indispensable d'avoir laissé sa carcasse au champ d'honneur — et de navets — pour être un « mort immortel ».

Tu peux, après des mois ou des années d'une guerre d'égoutiers, avoir survécu au typhus, au choléra, à la peste ; avoir gardé des yeux pour pleurer, mais non pour y voir clair ; sous l'empire de la peur, être devenu fou pour le restant de tes jours, tes beaux

jours ; ayant eu les membres gelés, n'être plus qu'un bimane non bipède ou *vice versa* ; être resté à jamais un « essoufflé par les gaz » ; ayant pour une fois plus que frôlé le jupon de la Madelon, avoir contracté patriotiquement une vérole qui t'a fait polichinelle ataxique ; ayant été privé de tes génitoires par un éclat d'obus, avoir été transformé à l'âge viril en chanteur de la Chapelle Sixtine, à moins que ce ne soit en gardien de harem ; fusses-tu même l'homme-tronc ou l'invalidé à la tête de bois, rien de cela ne comptera, car tu auras laissé passer l'occasion : tu mourras comme les autres, je veux dire comme ceux dont le destin n'a pas été d'être des morts immortels.

J'ai connu un « héros » d'esprit plutôt simple. Du moins il était tel autrefois : c'était un patriote. Il reprenait souvent l'Alsace-Lorraine devant le « zinc ». Or, il avait été amputé de la jambe droite après avoir connu les délices de la gangrène gazeuse. (Une heureuse découverte de la « grande guerre », la gangrène gazeuse !) Féconde en innombrables bienfaits, ah ! remettez-nous ça ! — la « grande guerre » lui avait relativement ouvert l'esprit.

Très relativement, car on pouvait lui dire sans rire :

— Vous aussi, puisque vous y avez été, quand vous mourrez, vous serez un mort immortel.

Mais il vous montrait qu'il en était revenu — à tous les points de vue — en vous répondant :

— Un mort immortel !... Ça me ferait une belle jambe !

## 14

Le courage de beaucoup de gens est fait de leur inconscience.

## 15

On dit qu'avant de mourir l'homme repasse en cinq secs sa vie entière...

Les morts de 1914-1918 ont-ils eu le loisir de se revoir, enfants, étirant et resserrant la « gomme à claquer » ?

Ils auraient pu faire un parallèle.

Comme souplesse, l'homme n'est pas inférieur à la « gomme à claquer » et une fois qu'on l'a pétri il *claque* aussi bien.

## 16

La victime et l'assassin.

Clopin-clopat, demi ou trois-quarts de « poilu », il passe et ta colère s'allume, ô homme simple et de pauvre bonne volonté, contre l'auteur du crime.

Il te faut un criminel.

Hé ! l'ami, pourquoi chercher midi à quatorze heures ? Un criminel ? N'en as-tu pas un devant toi ? Or, non seulement sa vue ne te dresse pas en colère contre lui, mais elle fait couler en toi la pitié. C'est peut-être parce que tu ne connais pas les victimes de

cet homme, qui déjà, sans plus, avait commis, comme dit Han Ryner, « le crime d'obéir ».

## 17

« L'individualiste peut-il être soldat en temps de paix ? — Oui, tant qu'on ne lui ordonne pas de crime », dit Han Ryner dans son *Petit Manuel individualiste*.

Tu pourras donc faire le pantin, participer à la corvée de pommes de terre, voire à celle de fumier, mais tu ne consentiras jamais à prendre part à la *corvée d'assassinat*.

## 18

Pourquoi toujours : « Canailles qui déclarez la guerre ! » et jamais : « Crétins qui consentez à la faire ! » ?

Et même, pourquoi pas : « Canailles qui consentez à la faire ! » ?

## 19

Un cri de joie sous la meule, voilà qui semble paradoxal !

C'est pourtant celui que je pousse en songeant qu'enfin 1914 a été pour toi, militaire professionnel, l'année de la « douloureuse », — combien douloureuse !

Il t'a fallu payer, enfin !

20

*Servir.*

Idéal de femelle.

21

Vous souvent-il de Polin à l'Eldorado ou à la Scala ?

L'humoriste bourgeois s'amuse et amuse ceux de sa classe avec le soldat empoté qui vient de la campagne en garnison à Paris. Il l'appelle... mettons Potiron ; ça lui ira comme un gant, — le gant blanc des dimanches. Il se tord de la marionnette — que sa classe fait. C'est si rigolo ! Bon jeu de massacre, au moral. L'hilarité semble inextinguible des amateurs de Potiron. Et puis un jour la lassitude vient. Alors, de même que l'enfant casse le jouet dont il s'est suffisamment amusé, la classe bourgeoise envoie Potiron se faire casser la coloquinte. Et Potiron marche, car c'est son devoir de marcher. Mais Potiron est une gourde.

22

Le « petit soldat », c'est l'agneau du Saigneur.

23

« En toute chose, il faut considérer la fin »,  
enseigne-t-on à l'école.

Si les enfants devenus grands allaient s'en souvenir au moment de la guerre !

Mais, à l'école, on s'est arrangé pour qu'à cela seulement ils n'appliquassent pas cet article de la sagesse des nations.

## 24

De la gélatine à l'os : tel est le sens de l'évolution biologique.

Le peuple en est encore à la gélatine.

C'est sans doute pour cela que les siens acquiescent toujours par l'argotique : « Ça colle ! »

Oui, Populo, avec toi, ça colle toujours — pour la guerre comme pour la paix.

Mais avec nous autres, les réfractaires, ça ne colle jamais : nous en sommes à l'os.

Aussi, à l'usage de ceux qui sont susceptibles d'être des nôtres, ceux en qui pointe l'individualisme et qui pourraient le voir disparaître à ton contact, inscrivons nous sur ta devanture un préservateur et salutaire : « *Prenez garde à la gélatine.* »

## 25

— Que ce petit-là est donc intelligent !

Le nombre de fois où nous avons entendu cette phrase n'est guère en rapport avec celui des crétins qui encombrant la terre.

A quel âge l'enfant intelligent se transforme-t-il en un homme imbécile ?

26

Charles Muller est mort à la guerre. Ce fut son dernier « à la manière de... » et le pire.

27

Le pire des « à la manière de... » c'est celui qui est à la manière de tout le monde.

28

Sois toi-même et non « à la manière de... ».

29

Beaucoup d'hommes ont appris à leurs dépens en 1914-1918, que d'avoir une patrie, ça coûte « les yeux de la tête ».

Par contre, quelques-uns, qui n'en ont pas, se montrent « heureux d'être au monde et d'y voir clair ».

30

« Mourir pour le salut du pays ».

Le pays, ce n'est donc pas moi, puisqu'il me faut mourir afin qu'il vive ?

Eh bien, meure le pays et vive moi !

## 31

Parce que le hasard m'a fait entrer dans une maison de fous, vous voudriez que, moi aussi, je me misse à gesticuler en fou !

N'y comptez pas.

## 32

J'ai souffert toute mon existence du fait de n'être pas « comme les autres », et cependant *je ne pouvais pas* être comme eux. Mais ne devrais-je pas dire, plutôt, que j'ai souffert toute mon existence de ce que les autres n'étaient pas comme moi ? En tout cas, je ne regrette ni ma souffrance ni d'avoir été tel que je suis encore.

J'ose cette phrase qui semblera outrecuidante à beaucoup de gens et qui ne l'est pas le moins du monde pour celui qui sait : Ce n'est pas à moi de devenir comme eux, mais à eux de devenir comme moi. — Cela, avec ma conscience du déterminisme, est la raison de mon manque de regret.

Mais aussi, en compensation, je me réjouis de penser que, peut-être (*peut-être*, car j'écris ceci en 1916 et je ne suis pas devin), moi qui aime ma vie, j'aurai

dû de vivre, de survivre à la grande hécatombe, au massacre de myriades d'hommes, — j'aurai dû cela à ce que je n'étais pas « comme les autres ».

## 33

« Gagner sa vie » : nous avons si souvent entendu ça que nous voyons seulement dans cette locution sa banalité, alors qu'elle éveille déjà par elle-même, lorsqu'on la sonde, une idée de peine, dérivant de la nature des choses ou, comme dit l'autre, de la « volonté de Dieu ».

Mais quand aux forces franches et connues du « Dieu »-Brute s'ajoutent celles, hypocrites et louches, de l'Etat et de la société, ce n'est plus un aspect simplement pénible qu'elle revêt : elle devient tragique.

Sois, exilé, un réfractaire, non pas à l'ombre des lois d'un pays de refuge, mais au grand soleil de ta force, avec ton intelligence pour besace et ta volonté comme bâton ; sois un outlaw qui défend sa vie contre les canailles d'en haut et les crétins d'en bas ; aie la bouche cadennassée par un mutisme nécessaire, toi qui aimes t'exprimer ; ou, si tu parles, sois contraint au mensonge, toi qui aimes la sincérité ; sois réduit aux besognes les plus dures et les plus sales, toi qui te sais apte à de nobles travaux ; sois exploité à merci, toi qui as lutté pour la liberté humaine ; sache, jusqu'à l'obsession, qu'une défaillance peut te mener à

la mort, toi qui aimes ta vie, ta vie sculptée en lignes et formes de beauté, — et triomphe enfin !

Alors tu sauras ce que signifie, dans sa profondeur, *gagner sa vie*.

## 34

*Pensées du jour de l'armistice :*

L'individualiste n'est pas l'homme des foules.

\*  
\*

Tu es en présence de la foule lorsqu'*un de la foule* est devant toi.

\*  
\*

« Un de la foule » est un homme qui « pense » comme la foule, qui « pense » en foule.

\*  
\*

La mesure de ton individualisme est moins dans la résistance que tu es susceptible d'opposer à l'esprit de la foule lorsque tu es parmi elle ou devant elle, que dans l'inutilité pour toi, en un tel cas, de faire appel à la force de résistance dont tu es capable.

Plus tu es naturellement passif en sa présence et réfractaire à ses sentiments, plus tu es toi-même.

\*  
\*

Tu me diras que j'ai été de la foule. Sans doute, mais autant vaudrait me révéler que j'ai été âgé d'un

jour, puis d'un an, puis de vingt ans, avant d'avoir mon âge actuel.

Un individualiste ne se fait pas en cinq secs.

## 35

L'homme, à l'étranger, est d'autant plus fier de sa nationalité qu'il n'est rien par lui-même ; en conséquence de quoi il s'enorgueillit d'être *de quelque chose*.

Voilà qui réalise une parcelle de bonheur universel, puisque chaque homme est né quelque part, sur le sol d'une « patrie » quelconque.

Et ainsi le Français, à l'étranger, peut être fier d'être français sans avoir besoin de regarder la colonne !

## 36

Ne sois pas *de quelque chose* : sois *quelqu'un*.

## 37

Philosophie de la « grande guerre », côté « démocratique » :

Si tu désires qu'un monarque soit pendu, n'attends pas qu'un de ses collègues le fasse.

Fais tes affaires toi-même et non par procureur.

Le Prince ne pend pas le Prince.

## 38

La vie est une terrible chose.

Et dire qu'il n'est pas même un « Dieu »  
« créateur » à engueuler !

## 39

Ces braves libres-penseurs anglais (je dis « anglais » car en France ils étaient en sommeil grâce à l'« union sacrée » des dupes et des dupeurs) se sont donné beaucoup de mal, ont dépensé force humour pour prouver que si un Dieu tout-puissant existait, il aurait voulu la guerre et par conséquent ne serait pas bon ; ou que s'il ne l'avait pas voulue et qu'il fût bon, il ne serait pas tout-puissant.

Il est vrai qu'ils parlaient pour des simples, à qui il faut mettre les points non seulement sur les *i*, mais encore sur les *j*.

Cela les a-t-il aidés à comprendre ? Je ne sais. On dit, cependant, que les comptoirs des diverses firmes chrétiennes sont moins bien achalandés qu'avant la guerre.

Mais la question peut être résolue en un tour de main (pour ne pas parler comme Faguet).

« La Voix du Peuple est la voix de Dieu », dit sagement la sagesse des nations.

Car le Peuple, c'est la parfaite brute, — brute « créée ».

Et « Dieu », c'est la brute parfaite, — brute « créatrice ».

Quand le Peuple parle, « Dieu » s'exprime. Les deux ne font pas la paire : ils sont un. (Et ceci est beaucoup plus clair que le mystère de la sainte Trinité).

En 1914, le Peuple, comme toujours, a dit oui à la guerre. Car ne pas dire non, c'est encore dire oui. Et même, auparavant, sur l'enclume de ses femelles, les marteaux de ses mâles avaient forgé la chair à canon — qui appelle le canon.

Donc, « Dieu », cette fois comme toujours, a voulu, fomenté et fait la guerre.

Que le Peuple dise non à la guerre, « Dieu » ne voudra ni ne fera la guerre.

Et ce jour-là, « Dieu » sera mort, puisque la brute dans le Peuple ne sera plus.

## 40

Il y a un « Dieu » brut (« Dieu » brute aussi), « créateur », et un « Dieu » au ripolin, créature.

Les deux font la paire.

## 41

Quand une brute se révèle, « Dieu » a trouvé un nouveau miroir.

« Dieu » pourrait s'établir miroitier : il ne manquerait pas de camelote.

## 42

« Un peu de science éloigne l'homme de Dieu, beaucoup l'y ramène », dit-on.

Peut-être, mais dans l'intervalle « Dieu » a changé de peau.

C'est pourquoi, à l'égal d' « un peu », « beaucoup » écarte l'homme des religions et des églises.

## 43

Actifs ou passifs, que vous avez été *divins*, hommes de 1914-1918 !

La transcendance de votre divinité n'a d'égale que la profondeur du dégoût que vous nous inspirez, à nous autres qui ne sommes pas des « hommes de 1914-1918 ».

## 44

Plus près de toi, ô mon Dieu !

Quel « Dieu » ?

Le tout-puissant « Dieu » - Brute, évidemment, celui qu'invoquaient par ce verset les expectants de la mort, quand le *Titanic* sombrait dans l'Océan.

Il est toute une catégorie d'êtres qui ne formulent sans doute jamais cette aspiration et cependant la réalisent. Prenez ce qu'il y a de plus bas dans l'humanité et vous avez ce qui est le plus près de « Dieu » :

le fou, l'idiot, l'alcoolique, l'ivrogne, la brute prolifique, l'assassin...

Nul plus que ceux-là n'est proche du « Dieu » « créateur » (et destructeur, dirais-je aussi si ces trois mots accolés avaient un sens) qui déchaîne la tempête, fait cracher les volcans, entr'ouvre la terre, la noie sous les eaux, lance la foudre, sème la maladie, engendre la famine — et fait naître les hommes, — les hommes et la guerre.

Comme le fils est proche du père, tu es le plus près de « Dieu », ô brute, ô sous-homme.

## 45

Non, mon vieux Pascal, inutile de prier pour moi du fond de ton Paradis : la chaleur ne me fait pas peur.

Mon nom ne t'indique-t-il pas que je suis originaire des pays chauds ?

En Enfer, je me sentirai tout à fait *at home*, comme chez moi.

## 46

Si la doctrine de l'évolution est vraie, l'homme se modifie en tous sens et progresse, et un jour viendra où il ne se livrera plus à la guerre. Comme on a l'habitude d'attribuer à un Tout-Puissant les actions de l'homme, il s'ensuivra qu'à ce moment « Dieu », ce vieux suiveur de l'homme, comme il sied à celui que ce dernier fit à son image, ne voudra plus la guerre.

« Dieu » est on ne peut plus inclus dans le phénomène de l'évolution !

E puisque l'homme progresse et s'améliore — disent les évolutionnistes — « Dieu », lui aussi, ce vieux fantoche, progresse et s'améliore...

47

Dieu est un champignon vénéneux éclos sur le fumier de l'ignorance.

48

L'homme est une bête à bon Dieu.

49

Une religion est comme une maison sans propriétaire, mais qui ne manquerait pas de concierges.

50

Les concierges des religions sont comme les autres : ils ne crachent pas sur le denier à Dieu.

51

Préoccupations catholiques dans la « persécution » :  
— Sauvons les âmes, mais n'oublions pas la caisse !

52

Conversation d'affaires.

Le prêtre, après une digression, s'écrie tout à coup :

— Si nous revenions à nos moutons !...

53

De tout temps, le peuple a suivi les prêtres.

Le peuple est un vieux marcheur.

54

— Dignes dindons ! Dignes dindons !... sonent les cloches.

Et les dignes dindons de l'Eglise vont à l'église.

55

Sortie de Saint-Sulpice, après le « salut » :

— Comme c'est laid, des catholiques !

56

Certains gens ont à satisfaire des « besoins spirituels » ; c'est pourquoi nous voyons sur notre chemin des *églises de nécessité*.

57

— Jolie, n'est-ce pas, l'abbaye de Westminster ?

— Oui, mais je préfère celle de Thélème.

## 58

— Oui, mon cher, c'est une femme superbe : un animal magnifique, irrésistible...

— Le pavillon couvre la marchandise !

— ...Et le rêve jaillit d'elle...

— A en combler les cerveaux vides de ses amants !

— Tais-toi !... Sa voix est si pure, si sonore...

— Pourtant, sa gorge...

— La musique, sous ses doigts agiles, tour à tour frémissants ou languides, atteint les cimes...

— Elle a le doigté, mais elle a...

— Attends !... Son geste est l'harmonie même... Sa vêtue est d'un art si noble, d'un choix si parfait et si personnel, toute en guipures, en dentelles... J'aime le décor où elle se meut, ses oreries, ses blancheurs...

— Sans doute, elle a du linge, mais elle a aussi...

— Une minute !... Ses yeux aux couleurs multiples et changeantes sont des bijoux sans pareils...

— Tu n'as pas regardé le bord de l'écrin !

— ...Et il n'est pas au monde de femme supérieure à elle dans l'art de la volupté... C'est un clavier aux mille octaves... Elle vous abrutit en vous enchantant... Son baiser a la douceur d'un nirvana...

— Mais elle a la vérole !

— Eh bien, oui, elle l'a... Mais qu'importe la vérole si la femme qui la donne s'appelle la Beauté !

Libre à toi, « anarchiste d'action d'art », d'aimer la vérole dans l'art ou l'art dans la vérole ; quant à moi, je ne pleurerai pas la mort de la cathédrale de Reims.

59

Une cathédrale qui tombe, c'est des milliers d'*hommes* qui lèvent.

60

Ce qu'on sait et qu'on dissimule à l'ignorant, c'est de la science — et de la vie — qu'on lui vole.

61

J'habite en face d'une église dont le clocher se termine par une croix affirmant le règne de « Dieu » sur le quartier. Mais plus haut que la croix et nuisant à l'esthétique du clocher, monte un paratonnerre.

Pauvre Tout-Puissant ! A-t-il de la chance qu'en 1752 — seulement — Benjamin Franklin ait fait sortir de son cerveau une invention qui préserve Sa maison et Ses fidèles de la foudre !

— Et pourtant, Il est le maître de la foudre !

— Oui, mais Il est si maladroit !

62

« Le Diable » et « Dieu » ne sont pas autre chose que deux idées, deux pauvres petites idées humaines, dont le philosophe compose une synthèse à renversement. Si, à la manière des idolâtres de toutes les

religions, on les anthropomorphisait, le voyage pour aller du « Diable » à « Dieu » serait moins long que celui qu'accomplit jadis ce lamentable Adolphe Retté. Il suffirait de quelques pas, une demi-circonférence autour d'un monstre.

Car « le Diable » et « Dieu », ce n'est pas même, dans une représentation anthropomorphique correcte, deux têtes sous le même bonnet, mais sous un seul bonnet une tête unique avec la double face de Janus.

## 63

Il doit être résisté à la tentation, dit l'Eglise, car la tentation c'est le diable.

Mais c'est un concept du vieux temps. Et le tentateur n'est pas toujours un mauvais diable.

Moi, je te dis : Cède à la tentation, mais après t'être assuré que le diable qui te tente est un bon diable.

## 64

« Croire » est un verbe que nul homme intelligent ne saurait employer à l'impératif.

## 65

Il me plaît assez que tu te trompes parfois, ô penseur.

Il serait regrettable que jamais tu n'eusses de défaillances.

Car la vue de tes erreurs nous donne la force de douter.

Et si *douter* est moins précieux que *savoir*, ce l'est infiniment plus que *croire*.

## 66

Jadis, il était anticlérical et autres choses analogues qu'il coûte peu d'être sur le papier. Pour rien au monde il n'aurait laissé « Dieu » couler de sa plume. Puis, avec l'âge, étant venus la sinécure, le mariage à dot, les collaborations aux grandes serviettes, — les torchons d'antan, — il fut touché de la grâce libérale. Et maintenant, on ne peut lire un article de lui sans y rencontrer quelque « Dieu merci ! nous avons encore... » ou « Mon Dieu ! je l'ignore », « Dieu sait si... », de ces expressions enfin qui font voir, toujours sur le papier, que vous n'êtes pas un sectaire et que vous parlez comme tout le monde.

Comme il s'exprimerait : Dieu ! que l'homme est bête !

Tel est le tartufe du libéralisme.

## 67

Un besoin physique : la faim, s'amplifiant à mesure que l'humanité vieillit, besoin comprimé et exacerbé par suite du déchaînement torrentueux d'un autre

besoin physique : celui qui naît de l'instinct sexuel, — telle est, en définitive, la cause première, la cause profonde, on pourrait dire la cause unique de la guerre.

Le pain et l'amour, comme dit le poète !

Mais l'entr'assassinat est toujours ordonné et exécuté au nom d'un grand mot : Patrie, en arguant de motifs abstraits.

La « patrie », c'est un mot enrobant une idée creuse, imaginée et entretenue en son pouvoir d'illusion par le moraliste.

Nous lui emprunterons donc un moment son langage pour dire que les dessous de cette « idée sublime » sont comme ceux de maintes « radeuses » : pas propres.

Car (toujours pour rester dans l'esprit du moraliste et parler comme lui lorsqu'il se fait populacier) que trouve-t-on sous le fait de guerre et l'idée de patrie ?

— *La gueule et le cul !*

68

Les hommes parlent volontiers de la fin de la guerre, mais ils ne savent organiser que la guerre de la faim.

69

Voici un livre de la guerre que son auteur a intitulé : *Au cœur de la Tragédie*, présomptueusement.

Hélas ! pour nous faire aller au cœur de la tragédie, ce n'est pas au champ de bataille que l'auteur eût dû nous conduire, mais bien, lieu plus banal quoique non moins tragique, dans la *chambre à coucher*.

## 70

Les Allemands ont, dit-on, l'esprit servile. Oui, et la guerre européenne a montré que les autres peuples leur ressemblaient comme des frères. Car les autres ont fait la guerre sans plus qu'eux savoir pourquoi ; partout, un ordre des maîtres a suffi.

Les Allemands ont, dit-on, l'esprit servile. Or, en tout esclave consentant à sa servitude est un maître qui sommeille. Qui obéit volontiers à plus fort que soi est prêt à imposer à plus faible sa propre volonté.

Les gouvernants allemands, donc, imposent leur autorité aux sujets allemands, dont le cerveau s'avère être un réceptacle favorable. Toutefois, à un degré inférieur de l'organisation sociale, l'esclave mâle des gouvernants d'Etat est lui-même un gouvernant : dans la famille, il impose son autorité à « sa » femme, qui se montre elle aussi réceptacle complaisant. Et cet esclave-gouvernant vit — ou meurt, peu importe — heureux avec beaucoup d'enfants. Nous lui avons donné un nom : peut-être avez-vous entendu parler de la brute prolifique...

La brute prolifique grouille en Allemagne. Mais en va-t-il autrement ailleurs ? Est-ce qu'en Angleterre on

n'a pas fait également beaucoup d'enfants? Est-ce qu'en Russie on n'en faisait pas davantage encore qu'en Allemagne? Et la brute prolifique est-elle une espèce inconnue ailleurs?...

Allons! n'en jetez plus, l'Europe est pleine!

La guerre européenne fut quelque chose de plus qu'une guerre d'esprits serviles subjugués par des cerveaux autoritaires: ce fut une guerre de *vagins serviles* soumis à des *phallus autoritaires*.

## 71

C'est à cause des brutes prolifiques qui s'amuse à cracher la vie qu'il faut des canons pour cracher la mort.

## 72

On a dit à propos de Karl Marx que pour lui la question sociale se bornait à la « question du ventre ».

Il y a pis, messieurs les idéalistes!

Pour nous autres malthusiens, la question sociale est une *question de bas-ventre*.

## 73

La question sociale est une question sexuelle.

## 74

... On ne saurait donc assez se préoccuper d'accroître la masse et d'élever la qualité de notre matériel humain.

H. LICHTENBERGER et PAUL PETIT, *L'Impérialisme économique allemand*, p. 263.

« 8 chevaux — 32 hommes ».

C'est le maximum de charge du fourgon à marchandises pour le transport du « matériel humain ».

*Matériel humain !...*

Toute l'abjection contemporaine est dans ces deux mots.

## 75

Dans la cour de la maison, ma propriétaire engraisse depuis quelques mois une demi-douzaine d'oies. Parfois, un vacarme emplit soudainement la cour : ce sont les oies qui couaquent toutes ensemble. Elles se disputent, — à moins qu'elles ne délibèrent.

Ce qu'elles ignorent, ces oies, en ces mois de fin d'année, c'est que leur sort est réglé : elles seront tuées pour la Christmas. Car ma propriétaire tient aussi un restaurant et elle veut régaler ses clients pour fêter la naissance de Notre-Seigneur.

Je pense à vous, ô hommes d'avant la guerre !...

## 76

La « volonté » de « Dieu », c'est la guerre.

Pour ne parler que de la guerre dans l'humanité, constatons que depuis que l'espèce existe, la nature ou ce que l'on appelle « Dieu » ou encore « le Créateur » jette à la vie, sans une seconde de relâche ni une exception individuelle, des êtres humains prédestinés à la victoire et d'autres voués à la défaite, selon la catégorie sexuelle à laquelle ils appartiennent.

Un vainqueur : l'homme.

Une vaincue : la femme.

(A moins que Prométhée, qui est individualiste et malthusien... Mais Prométhée est le véritable ennemi de « Dieu »).

Et, symboliquement, la première défaite de la femme sous la victoire de l'homme est marquée par une blessure et son sang versé.

« Dieu » veut la guerre !

Mâles, soyez meilleurs que « Dieu » ; femmes, soyez plus fortes que « Dieu », c'est-à-dire que le mâle, quand le mâle est une brute — prolifique ; et son « diabolique » « dessein » : la guerre, sera déjoué.

77

La sexualité est une porte ouverte sur le triple mystère de l'être, de l'infini et de l'éternité.

Mais personne encore n'en a dépassé le seuil.

78

C'est l'été. La fenêtre est entr'ouverte. Derrière le

carreau, une grosse mouche bleue s'agite et bourdonne, rageusement. Elle voudrait aller dehors, dans le jardin qu'elle voit à travers la vitre, mais toujours elle se heurte à l'obstacle. Cependant, un courant d'air qui glisse entre le rideau et la fenêtre devrait, semblait-il, lui indiquer le chemin de la liberté. Il n'en est rien. La grosse mouche bleue s'obstine dans son agitation et son vacarme. On ferme la fenêtre et la voilà condamnée à rester à l'intérieur.

Pareillement, les humains s'obstinent à des mouvements désordonnés derrière les fenêtres qui ouvrent sur la vie meilleure. Ils veulent casser la robuste vitre qui s'interpose entre eux et le mieux-être. Et pourtant, tel le courant d'air de tout à l'heure, des indices certains devraient les mener, eux aussi, dans la voie de la libération. S'ils parvenaient à savoir et à vouloir ensuite, ils se délivreraient de toutes les misères qu'il est physiquement en leur pouvoir d'éluider, — y compris la guerre.

## 79

L'ironie est peut-être un peu émoussée qui consiste à ajouter les mots « en chambre » à la qualité du théoricien glosant d'une chose dont il ignore manifestement la pratique ou, du fond d'un fauteuil confortable, préconisant l'action — des autres.

Qui n'a entendu parler, par exemple, du stratège en chambre ! Il est vrai que pour celui-là on a fait une objection : cette prétendue antithèse serait plutôt

un pléonasme : la stratégie ne saurait s'élaborer qu'en chambre — quelconque en temps de paix, bétonnée en temps de guerre.

Non seulement émoussée, ici, la blague, mais injustifiée comme image. Soit. Or, voici un cas où elle aura peut-être un peu plus de mordant : celui du « repopulateur ».

On n'a jamais entendu parler du repopulateur en chambre. Pourquoi le repopulateur n'a-t-il jamais été cinglé de cette qualification humoristique par ses adversaires ? Sans doute parce que là aussi il y a un pléonasme. Car on ne peuple ou repeuple qu'en étant père, nombreusement père. Comme la stratégie, et même plus nécessairement encore, l'action du vrai repopulateur ne saurait avoir lieu qu'en chambre, — en chambre à coucher, pour préciser. Or les cocos de la repopulation, ou plutôt de la surpopulation, font généralement preuve d'une paternité réduite à l'extrême, — quand existante. Outre qu'on aime à vivre en bons termes avec la rhétorique, lesdits adversaires craignent probablement que, s'ils utilisaient la locution de « repopulateur en chambre », le lecteur ou l'auditeur ne s'imagine qu'il s'agit d'un repopulateur qui serait payeur au lieu d'être conseiller.

Mais ils ont tort.

Nul n'ignore que dans la chambre à coucher du repopulateur en chambre la repopulation s'arrête à la barre du lit.

## 80

*The empty cradles of England !*

Les berceaux vides de l'Angleterre !

Voilà la formule sentimentale la plus chère aux sur-populateurs anglais.

Car il paraît qu'un berceau vide dans une maison est une chose particulièrement triste.

Mon sentiment est tout autre :

Mieux vaut dans le *home* un berceau toujours vide qu'une femme toujours pleine.

## 81

Le mâle a bien mangé et bu plus encore, ce soir.  
Chemin faisant, seul avec sa lubie qui le harcèle,  
il songe à la proie qui l'attend et rumine :

— Si je foutais ma femme enceinte...

Et voilà comment on fait un « homme » !

## 82

Il fut beaucoup écrit, en 1914, sur « l'enfant du crime », « l'enfant du barbare », — celui fait en France, naturellement, par des brutes allemandes, non celui fait ailleurs par des brutes portant d'autres étiquettes nationales.

Mais, dites, plumitifs, que ne nous parlez-vous de ce non moins réel *enfant du crime* qui est fait chaque

soir, en tout pays, par des brutes masculines « bien élevées », pas « barbares » et qui n'ont nul besoin de la guerre pour violer, — pour violer le profond désir de n'être pas engrossées qui anime tant de femmes ?

## 83

Il est des êtres qui font d'un autre leur souffredouleur en lui faisant souffrir leur plaisir.

Chair à plaisir : chair à souffrance.

## 84

- Je viens d'être père pour la neuvième fois...
- Vous n'avez pas souffert?...

## 85

Hé oui ! mon brave, c'est entendu. Inutile de pointer ainsi lorsque, d'un bras en anse de pot de chambre, tu remorques une douloureuse « légitime » au ventre proéminent. Tu as toujours l'air de nous dire : « C'est moi qui ai fait ça et je m'en honore ! » Que ce soit toi, on veut bien le croire. Que tu en sois fier, on se demande pourquoi. Mais, puisque tu tiens à ce que nous le remarquions, laisse-nous te dire, mon bonhomme, : « Que veux-tu que ça nous foute ? »

## 86

Un enfant fait par l'homme à « sa » femme sans le

consentement de celle-ci, et même parfois avec son consentement, ne prouve nullement son amour pour elle, ainsi que voudraient le faire croire certains « repopulateurs » désireux de conduire les prolétaires à une surpopulation toujours plus intense, et aussi maintes brutes prolifiques dans le dessein de justifier leur conduite. Il n'est aucun homme ni même aucune femme qui, en y réfléchissant, ne puisse parvenir à décélérer l'hypocrisie de cette prétention.

Tout au contraire, ce fait prouve qu'au moins en un moment, mais plutôt en un grand nombre de moments, le mâle se préfère à cette femme, en faisant prévaloir, de par la nature des choses et la force dont il dispose, sa volupté, son propre plaisir sur le bonheur quotidien de celle qui s'est donnée à lui.

Voilà qui est loin de l'amour dit altruiste qu'on voudrait introduire dans cette affaire. Loin même de l'amour vrai d'autrui : amour hautement égoïste de celui qui veut le bonheur de l'autre parce qu'il en est heureux lui-même.

Autrement, on aboutirait à cet absurde paradoxe, que plus un homme aurait épuisé la santé d'une femme par des maternités successives, plus il aurait longtemps entravé sa liberté par l'esclavage maternel, — plus il aurait fait preuve à son égard d'un amour intense.

Tartufes, j'ai un phallus. Et en conséquence *je sais* que vous mentez, — sciemment, puisque vous en avez un aussi.

## 87

Du jarret, du torse, de la gueule : c'est le champion de la galanterie française !

Il vénère la femme. En tramway, il est capable de céder sa place d'intérieur à une personne du « sexe » qui se trouve sur la plate-forme. Heurté vous-même par les passants, avez-vous quelque peu frôlé une mégère mal apprivoisée qui se rebiffe, il est là, s'exclame et hurle : « Vous avez bousculé madame ! Vous êtes un goujat ! Une femme, c'est sacré ! »

Il est dommage que, seule, la sienne ne le soit pas ; depuis son mariage, il l'a, sans son consentement, empli une douzaine de fois !

## 88

Non plus seulement dans l'acte sexuel lui-même, mais dans son résultat, dans le fait d'être père ; non par amour de l'enfant, mais du fait d'avoir engendré cet enfant, — l'homme éprouve toutes sortes de sentiments, la plupart artificiels. Lorsqu'on analyse leur amalgame, on trouve ceci : que parfois ce grand enfant *fait joujou au Créateur*.

Mon pauvre vieux, c'est encore une désillusion que je t'apporte. C'est ma spécialité : je suis un désillusionneur.

Si c'est le mot qui t'enchant, avec le rappel du tout-puissant père Noël qui a « créé » le « premier homme » apprends que *créer*, c'est *tirer quelque chose*

*de rien.* Tu ne comprends pas. Evidemment. Au sens absolu, « créer » est un mot dépourvu de signification. Mais ne te l'a-t-on pas enseigné : tu n'as pas besoin de comprendre, moins tu comprends mieux cela vaut et l'absurdité de la chose est ce qui en fait le charme.

Ainsi, tu n'es pas le poète, mais le copiste. Tu n'es pas l'artiste, mais le photographe. Tu ne fais que *reproduire*, — comme le lapin.

## 89

Quand n'entendra-t-on plus sortir cette stupidité d'esclave de la bouche d'une femme, cette hypocrisie de maître de celle d'un mâle :

— Que voulez-vous ! ce pauvre père de famille, avec ses six enfants !...

Depuis quand la raison veut-elle qu'on dise :

— Que voulez-vous ! ce pauvre poivrot, avec les quatre ou cinq litres de « pinard » qu'il est obligé de boire chaque jour !...

## 90

Être l'esclave d'un maître, c'est horrible ; mais que dire du sort de celui qui est l'esclave de l'esclave !

## 91

Placement de père de famille.

— Mon aîné a quatorze ans, il commence à rapporter.

— Avec les lapins, on attend moins longtemps.

— Oui, mais... et le plaisir ?

## 92

Il est des enfants qu'on plaint de n'avoir plus de père.

Combien davantage faut-il plaindre d'autres enfants d'en avoir eu un !

## 93

Faire des enfants est à la portée de la plus inconsciente des brutes. S'en abstenir nécessite la liberté de l'homme à la conscience évoluée.

## 94

Combien peu de pères et de mères savent comment se font les enfants !

## 95

Que dirait-on d'un homme qui soumettrait durant toute une existence un être à la torture ? Que c'est un criminel pire que l'assassin.

Celui qui appelle à la vie un être voué de par son hérédité à la douleur perpétuelle est le pire des criminels.

Si tu donnes le jour à un enfant, tâche de lui ouvrir toutes grandes les fenêtres sur la vie, afin qu'il ne « jouisse » pas seulement d'un *jour de souffrance*.

## 96

C'est une preuve de leur amour des enfants que donnent la plupart des hommes qui s'abstiennent d'en appeler aucun à la vie.

## 97

Il dit : « *Ma femme* » et je dis : « *Ma compagne* ».

Il y a tout un monde entre ce possessif absolu et ce possessif relatif.

O femme, tant que tu consentiras à être *sa* femme, ne t'étonne de rien de ce qui t'arrivera : tu consens par cela même à n'être pas un individu, une personne, mais une chose possédée, un objet de propriété.

Et le droit de propriété se définit : droit d'user et d'abuser.

\*  
\* \*

La femme a beau employer le même possessif, dire : « *Mon homme* », elle ne donne pas le change. On entend : « *Mon maître* ».

« *Mon homme* » n'équivaut pas à « *Ma femme* ».

Et quand elle le profère, on sent qu'elle ne pos-

sède pas, mais qu'elle est possédée, — qu'elle n'est pas propriétaire, mais propriété.

## 98

« Si tu vas chez les femmes, n'oublie pas le fouet », dit Nietzsche au mâle.

Pour asservir la femme, l'homme n'a pas besoin de fouet : une verge lui suffit.

## 99

Il est des femmes qui se « donnent ».

O femme, ne te donne jamais : la dignité de l'être humain est de s'appartenir.

Prête-toi pour un temps : rien ne t'interdit de renouveler indéfiniment l'échéance.

## 100

Ne pas être l'esclave de l'autre sexe, ce qui revient à n'être pas l'esclave de sa propre sexualité, voilà une manière d'individualisme où peu de gens excellent.

## 101

D'une jeune fille qui commence à fréquenter les hommes, on dit qu'elle va « se perdre ». C'est peut-être, au contraire, le moment où elle va *se trouver*.

## 102

Quand, vieille et évoquant le passé, elle fait passer sur l'écran de sa mémoire la personnalité des amants de jadis, la femme ordinaire dit de l'un d'eux, qui fut plus timide que les autres :

— Celui-là m'a respectée...

Donc, on ne te respecte pas lorsqu'on couche avec toi, ô femme ordinaire.

— Putain ! dit le mâle à la femme qui a satisfait ses désirs sexuels avec un autre que lui-même, alors qu'il se croyait le seul appelé à ses faveurs.

La libertaire n'a pas peur du mot et y oppose son rire et la volonté qui persiste. Car elle sait qu'elle est une femme libre qui se respecte soi-même.

Tandis que, de même que l'ouvrier demandant qui en l'absence de patrons ferait la paie le samedi souscrit à son esclavage, la femme ordinaire souscrit à son putanat en admettant qu'un homme l'a « respectée » en ne couchant pas avec elle.

Tu es une putain, toi, la femme qu'on « respecte » — quelquefois.

## 103

C'est au cul de sa femme que le mari met son honneur et lorsqu'il est patriote c'est encore là qu'il va fourrer son idéal.

## 104

Dans la bourgeoisie, où la femme est pliée à l'obéis-

sance et est maintenue dans la sujétion à l'homme aussi rigoureusement que possible, le premier acte de liberté qu'elle puisse accomplir, c'est l'adultère ; le second, c'est le divorce.

## 105

Ordre tacite donné par l'homme, dès le premier soir du mariage, à l'instrument de plaisir qu'il appelle *sa* femme :

— Au nom de la Loi, ouvrez !

## 106

As-tu jamais songé au « neuf à onze » du soir à Paris et au labeur colossalement comique des fonctionnaires de l' « amour » ?

Penses-y et tu t'amuseras.

Mais hâte-toi d'en rire, de peur d'en pleurer.

## 107

Neuf heures du soir : l'heure où les honnêtes gens se touchent.

## 108

Légalité.

Le mari tape comme un sourd sur *sa* femme.

Les voisins s'interposent.

— De quoi vous mêlez-vous ? C'est ma légitime...

## 109

Que d'unions dont les associés également cossus mettent l'amour à la devanture seraient dignes d'arborer la raison sociale : « Aux Intérêts réunis » !

## 110

Le mobilier, voilà le ciment du mariage, voire de l'union libre. On ne s'imagine pas de quel poids pèsent le buffet et l'armoire à glace dans le conjungo légitime ou illégitime, qu'il s'agisse de faire ou de défaire — surtout de défaire !

## 111

O couple, si tu veux que je prenne au sérieux ton union libre, veille à ne pas la salir, « pour le monde », de l'hypocrisie d'une « alliance ».

Que m'importe que vous répudiez la chose, si, tartuffes, vous dissimulez votre révolte derrière un symbole de soumission ?

## 112

D'une conversation entre hommes surprise sur le boulevard :

— Pauv' fille ! je ne vois pas comment elle sortira

de la misère ; elle n'a rien pour elle : elle est laide, mal nippée...

— Elle n'a pas même l'air cochon...

## 113

Heureuses les femmes qui ont des fesses et des seins — et l'air « cochon », en outre — car elles mangeront.

Mais cela ne les préservera pas de la vérole.

## 114

Entendu au d'Harcourt :

— Toutes ces femmes me font l'effet de pissotières.

Hélas ! comment peut-on, sans révolte, se résoudre à n'être qu'une latrine publique ?

## 115

Au Sébaste, le soir.

Des prostituées causent. L'une d'elles dit :

— ... Non, j' te dis qu' celui-là n'est pas un bon maquereau...

Pourquoi pas de bons maquereaux, en effet, puisqu'il y a de « bons maîtres », de « bons patrons », de « bons officiers », etc. ?

## 116

Ce que les moralistes à la Béranger ne pardonnent pas à certains artistes, c'est la minute de virilité que ceux-ci leur donnent de temps à autre.

## 117

Le bourgeois est éminemment altruiste. S'il exploite, presse, trompe, vole, affame, assassine, c'est toujours pour le bien de ses victimes. Et s'il en tire quelque profit, mon Dieu ! c'est que sans lui rien ne marcherait plus et qu'il lui faut bien prolonger sa vie, puisqu'elle est indispensable aux autres. Car le cœur du bourgeois est profond — comme un tombeau. Et ce n'est pas sa faute si la nécessité fait de la société qu'il dirige une Tour de la Faim. Aussi je propose à ses artistes ce symbole qui exprime si adéquatement sa vie toute de sacrifice : *Ugolin dévorant ses enfants pour leur conserver un père.*

## 118

A toi, bon prolétaire, bon en toutes choses : bon citoyen, bon patriote, bon ouvrier, bonne poire, à toi — encore qu'à ton égard le bourgeois soit plutôt un père — cet autre symbole : *Le Pélican vidant sa poche pour nourrir sa géniture.*

Hélas ! le bourgeois est encore meilleur que toi : il te

décharge du soin de vider ta poche, en évitant que tu puisses la remplir.

119

O prolétaire, depuis longtemps tu « remplis tes devoirs » : si tu songeais un peu à *remplir tes droits !*

120

Maint homme se croit un juste parce qu'un jour où il n'y avait que deux œufs sur le plat pour tout potage, alors qu'il était avec un autre ayant faim comme lui, il n'en a pas pris un et demi, sinon les deux, et que, magnaniment, il s'est contenté d'un œuf.

Mais la justice qu'il faut professer pour être un juste se traduit par autre chose que le partage égal de deux œufs sur le plat.

121

Ce qui, aux yeux de la plupart des humains, donne un grand prix et même une forte saveur aux choses, c'est de savoir que d'autres en sont privés.

122

Nous nous étions un certain laps de temps perdus

de vue, mon prochain — mon innombrable prochain — et moi, et nous venons de renouer nos relations.

Il avait imaginé une petite combinaison où je jouais le rôle de moyen, — son moyen. Et voilà que je ne « marche » pas. Alors, dépité, il me dit :

— Vous n'avez pas changé à votre avantage.

Mais je lis dans ton cœur, ô mon prochain, comme en un livre ouvert, et je sais qu'en réalité tes paroles signifient :

— Vous n'avez pas changé à *mon* avantage.

## 123

Tu champignonnes, ô société, quand dans ton ombre croissent et se multiplient l'*homme de peine* et la *fille de joie*.

## 124

Il est plus commode et moins compromettant de crier contre l'argent — qui n'est rien — que de s'élever contre la propriété, — qui est quelque chose.

## 125

C'était un *Belgian refugee*, un cagot de Flamand que la guerre avait jeté à Londres. Il était maître-imprimeur dans une petite ville proche d'Anvers. N'ayant eu que le temps de fuir devant l'invasion, il était nanti de peu d'argent ; d'où la nécessité où il se trouvait de gagner un salaire.

Mais j'ignorais tous ces détails quand un jour, dans l'imprimerie où nous travaillions tous deux, il me dit, l'air las en effet :

— Ah ! que je suis fatigué !

— Une journée de neuf heures, ce n'est cependant pas énorme, répliquai-je.

— Non, mais je n'ai jamais tant travaillé.

— Que faisiez-vous donc en Belgique ?

— Moi, rien du tout, j'étais patron : *je faisais travailler.*

J'ai trouvé le mot délicieux d'égoïsme ingénu.

## 126

LE PATRON (parlant d'un de ses salariés). — Enfin, celui-là, je l'ai maté.

Ne te réjouis pas, canaille, tu n'en a pas le « mérite » : la Faim avait travaillé pour toi.

Car il faut toujours que quelqu'un travaille pour toi.

## 127

M. Untel, le grand industriel, est la providence du pays : *il fait vivre* tout le monde.

Cela signifie qu'*il vit* — et largement — de chacun.

## 128

Dans la société bourgeoise :

L'homme propose, le Capital dispose.

## 129

Dans la peau de tout actionnaire sommeille — ou veille — un réactionnaire.

## 130

Il mourut dans la misère et quelqu'un dit :  
 — Il avait pourtant de la valeur !  
 — Oui, mais il n'avait pas de « valeurs ».

## 131

« ... Si poli, monsieur !... Dans la rue, il vous rend votre bonjour comme un homme ordinaire... Et pas fier !... A l'usine, il porte la blouse comme nous autres... On a plaisir à travailler pour un patron comme ça !... »

## 132

Un des bijoux du répertoire philanthropique, c'est cette phrase que la foule applique à certains « bons riches » :

— Il fait travailler !

Avez-vous jamais supputé ce que cette phrase représente de stupidité dans la bouche des pauvres et d'hypocrite férocité dans celle des riches ?

Les esclaves sont reconnaissants envers leur maître de ce qu'il les fait travailler — pour sa jouissance.

Et c'est aussi pitoyable et aussi révoltant que le fait du chien léchant la main qui vient de lui infliger une volée de coups de bâton.

## 133

Le moraliste, un matin qu'il s'est levé tôt pour aller au faubourg, contemple la foule pressée des ouvriers se dirigeant vers les usines. Et il s'écrie, dans sa rhétorique mucilagineuse :

— Voilà les abeilles du Travail qui se rendent à la ruche !

Si l'une des « abeilles » répliquait à ce crétin :

— Voilà les esclaves du Capital qui se rendent au bagne !  
ne serait-ce pas plus véridique ?

## 134

Admirez la formule qu'utilise le ministère public lorsqu'il se pourvoit en cassation contre un jugement ou un arrêt qu'il ne considère pas comme conforme à la légalité (en réalité parce que, par hasard, le juge a acquitté une victime habituelle de l'ordre ou condamné un de ses bénéficiaires coutumiers) : le pourvoi est formé « dans l'intérêt de la loi ».

C'est La Loi qui a intérêt !

Ce n'est pas le capitaliste — dont la loi protège le vol !

## 135

Le petit commerçant est misonéiste.

Présentez à un épicier une pièce de dix sous récemment frappée : sa stupéfaction est grande ; il vous regarde d'un œil soupçonneux ; il s'en faut de peu qu'il ne vous traite de faux-monnayeur.

Enigme ! Comment une pièce de dix sous peut-elle être neuve ?

Le petit commerçant croit que les pièces de dix sous ont toujours été usées.

## 136

Il n'est pas de commune dont la municipalité se pique de philosophie — et quelle philosophie ! — qui n'ait sa « rue de l'Egalité » en bordure du cimetière.

Ça console les pauvres de savoir que, s'ils ne vivent pas comme les riches, du moins les riches meurent comme eux.

On ne peut être moins exigeant.

## 137

Le stigmate du parfait abrutissement chez certains ouvriers qui ne peuvent concevoir la suppression possible de leur exploitation par les capitalistes :

— Plus de patrons ! Alors, qu'est-ce qui ferait la paie le samedi ?

Ce n'est pas un « horizon nouveau » que cette phrase ouvre dans l'esprit de l'auditeur qui pense, c'est un abîme.

## 138

Un ouvrier entre chez le studieux pour un travail d'appartement et, devant une bibliothèque bondée, il s'écrie :

— Il y a de quoi lire, ici, quand on est malade !  
Encore un abîme d'ouvert.

## 139

« En affaires, je ne fais pas de sentiment », dit au prolétaire qu'il chasse de son usine et qui le supplie de l'exploiter encore, le bourgeois, détenteur des moyens de production, — ce qui lui permet de ne rien produire et de néanmoins bien vivre.

Cette brute tient de ses esclaves le droit de n'avoir point de pitié, et elle en use et en abuse.

Mais que le bourgeois ait un collaborateur — ou plutôt un *laborateur* — difficilement remplaçable et qui menace de le lâcher, il n'est pas de « bon » sentiment qu'il n'affiche à son égard ou ne fasse jouer chez l'autre : « Vous n'êtes pas le premier venu... Vous êtes un brave homme... Ah ! si je pouvais vous donner ce que vous désirez !... Vous ne me laisseriez pas dans l'ennui..., etc. » A quoi se laisse souvent prendre imbécilement le travailleur.

Cette brute vulpine a raison, après tout, puisqu'il y a des pauvres qui ont pitié des riches !

140

Rien de plus suavement hypocrite que l'emploi patriotique de l'adjectif possessif « notre » par les bourgeois : notre sol, notre société, notre richesse, notre outillage, etc.

Combien « nôtres » pour vous, bourgeois, mais non pour nous, prolétaires !

141

La bourse ou la vie !

Le bourgeois donnerait sa vie — quant ce ne peut être celle des autres — pour conserver sa bourse.

142

« Il faut que tout le monde vive. »

C'est la raison de beaucoup d'assassinats, car la faim justifie les moyens.

143

Tu attends *l'ère nouvelle*, mon cher poète. Mais sais-tu que les bourgeois, eux aussi, ont souvent le souci d'une ère nouvelle ? Ecoute les actionnaires dans les assemblées générales de leurs sociétés : leur

unique préoccupation est de savoir si la sueur de leurs ouvriers va bientôt faire s'ouvrir *l'ère des dividendes...*

144

Le mariage de la carpe qualificative et du lapin substantif :

« Un honnête commerçant ».

145

Sentez-vous ce qu'il y a de sinistrement canaille dans ces mots proférés par un bourgeois : « les victimes du Devoir » ?

L'assassin pleurant sur ses victimes !

146

Les pharmacopes nous proposent des sudorifiques, mais nous en avons un à notre disposition — ou plutôt nous sommes à la disposition d'un — et qui suffit amplement : le capitaliste.

Demandez à un geindre, par exemple, si le patron pour lequel il trime ne le fait pas plus copieusement suer qu'une infusion de bourrache.

147

Ce qui détermine le « droit » des maîtres, c'est la

patience et la docilité que les esclaves apportent à les supporter.

## 148

Le capitaliste passe, l'air affairé :

— Mon Dieu ! comme il faut se remuer dans la vie de ce monde !...

... Pour avoir l'air de faire quelque chose !

## 149

Le patron aime le « bon ouvrier », le dirigeant aime le « bon citoyen ».

Le phylloxera, lui, aime la vigne.

## 150

Quand le sauvage anthropophage dévore un quartier de « blanc » provenant de quelque Européen égaré sur son territoire, j'imagine qu'il doit dire : « Il est bon ». Et s'il a fait mariner le reste de l'Européen dans l'attente et les condiments appropriés, il se peut qu'il dise alors, comparativement : « Il est meilleur ».

Les cannibales civilisés sont beaucoup plus compliqués, naturellement. Ils ont une façon tout autre, en apparence, d'absorber leurs semblables, mais c'est toujours en vue de cette opération finale qu'ils éprouvent le besoin de les faire devenir « bons » et même « meilleurs ».

## 151

Les vertueux personnages qui se vautrent à tout instant dans l'idéal me font inévitablement songer à ces gens qui dissimulent des purulences malodorantes sous les effluves de parfums obsédants.

Des uns au moral, des autres au physique, je pense : « Quelle puanteur peuvent-ils bien avoir à cacher ? »

## 152

Je pense parfois à vous, gens corrects et propres, du moins en apparence. Votre plastron, votre col, vos manchettes sont d'une immaculée blancheur, car cela se voit. Sans doute allez-vous protester que vous êtes en toute votre vêtue d'une propreté nette, irréprochable. On le pense et vous-même le croyez. Heureusement, vous êtes vêtus de couleur sombre, dans une gamme qui va du gris au noir. Mais supposez que par une action magique on puisse soudainement transformer la couleur foncée du drap de vos habits en un blanc absolu, que de taches et de maculatures, que de boue et de crasse apparaîtraient sur cette blancheur !

Et je pense ensuite à vous, honnêtes gens. Vous avez de la chance que nulle opération magique ne puisse davantage extérioriser les « âmes » que transformer soudain le noir en blanc. Autrement, on pourrait voir, honnêtes gens, quelle couche de canaillerie entoure vos âmes blanches.

153

O enfant, j'aime ta joliesse et ton sourire, j'aime ta candeur, ta spontanéité, ton innocence.

Mais, quel dommage ! tu deviendras un homme...

154

L'animal le plus à craindre pour l'homme, c'est encore l'homme.

155

Education.

LA MÈRE. — Mon petit va sur deux ans... je commence à le battre...

156

Aux grands mots, les grands remèdes : le mépris et l'ironie.

157

Les grands maux, c'est Dieu, la Famille, la Patrie, la Société, l'Humanité, la Loi, la Morale, le Devoir, le Droit, etc.

158

Dis-moi — mais la question est embarrassante — quelle est la plus nuisible : l'ivresse que procure l'alcool ou celle que donne la rhétorique.

159

C'est en faisant œuvre anti-individualiste que les créateurs de mythes se forgent une « individualité puissante ».

Individu, méfie-toi des poètes.

160

Méfie-toi des prêtres, quel que soit leur « idéal ». Ils sont les premiers à vouloir l'atteindre, naturellement, ces bons apôtres ; mais l'idéal est élevé et ce n'est pas trop des dos accumulés de tous leurs fidèles pour y parvenir.

Si tu sers un idéal, ne t'étonne pas d'être pris pour un marchepied.

161

C'est avec la folie collective qu'on fait la raison d'Etat.

162

Qu'un individu quelconque, mais à poigne, se lève de la foule d'en haut ou d'en bas, ayant de la gueule, du geste, de l'allure ; qu'en temps de paix, défenseur mandaté de la légalité, il viole les lois avec suffisamment d'arrogance et de cynisme, suscite l'émeute et, la réprimant, sache bâillonner, emprisonner, fusiller en masse ; qu'en temps de guerre, commandant aux

troupeaux dressés à tuer et à mourir, il sache les lancer sans pitié dans la fournaise, dédaigner l'énormité des hécatombes et des souffrances individuelles, enfoncer sans scrupules ses bottes dans la viande humaine ; alors, pour les gens de la foule d'en haut, anciens et nouveaux riches dont il a consolidé la puissance de caste et de classe, raffermi les privilèges, assuré pour longtemps la jouissance, et pour les « artistes » et « philosophes » de gouvernement, il est le Sauveur de la Société, le Sel de la Terre, le Surhomme de Nietzsche — en réalité le Surmouton de Han Ryner — et en bas toutes les femelles de l'un et l'autre sexes qui ont échappé au massacre s'écrient, en pansant leurs fesses encore meurtries : « Ah ! c'est un Homme ! »

Car la foule est toujours du côté du Manche.

### 163

Comme un troupeau de bestiaux le serait par son fermier, les « révolutionnaires » de 1914 ont été vendus par leurs chefs aux gouvernants ; de même d'ailleurs que les « bons citoyens » l'ont été par leurs gouvernants à ceux d'autres Etats, copains de boucherie.

Faudra-t-il donc, parodiant Jésus, dire : « Vous aurez toujours des traîtres parmi vous » ?

Oui, tant que vous aurez des chefs.

La vie n'est qu'une série d'habitudes — bonnes ou mauvaises.

Prenez la bonne habitude de ne pas obéir, de ne pas supporter de chefs, d'être chacun votre propre maître, et vous ne serez pas trahis, vendus, livrés comme un troupeau de bestiaux.

164

Coïncidence phonétique :

*Ruler* = gouvernant = « rouleur ».

165

Que l'on dise de certains hommes qu'ils sont « au pouvoir », cela implique que d'autres ne *peuvent* pas.

166

Nietzsche nous a donné *la Volonté de Puissance*. Qui nous donnera la non moins intéressante *Volupté de Puissance* ?

La volupté de Madame de pouvoir dire : « Marie, déchaussez-moi » et d'asphyxier sa domestique, — une extériorisation de la « joie de puer » de l'impitoyable Nietzsche. Et comme il y a toutes sortes de puissances, la volupté de Marie de pouvoir, en retour, cracher dans le plat que mangera Madame.

La volupté, quand on est un mâle, d'imposer ses caresses à une femme qui regimbe, la volupté de violer du héros militaire.

La volupté du chef de pouvoir faire passer un soldat au « tourniquet » et de le torturer à Biribi.

La volupté des messieurs-le-cul-dans-un-fauteuil — monarques, ministres ou législateurs — d'envoyer les autres à la tuerie et de dire : « Nous tiendrons jusqu'au bout ! » en beaux joueurs.

La volupté du contremaître de pouvoir dire aux ouvriers : « Je donne des ordres et je n'en reçois pas ! »

La volupté du père, la volupté du confesseur, la volupté...

Mais je n'en finirais pas !

Ah ! la belle humanité !

Qui nous donnera la *Volupté de Puissance* ?

## 167

« Au plus élevé trône du monde, nous ne sommes assis que sur notre cul », dit Montaigne.

Sans doute.

Mais admettons même que ce trône soit une chaise basse, et percée, en outre. Qu'importe au trôneur de n'être assis que sur son cul, si ses sujets sont, eux, à plat ventre — et la langue pendante, prêts à satisfaire à tous ses caprices !

Car le trôneur n'aime les vanités que parce qu'elles lui reviennent, au boomerang de son règne, à travers la pauvre cervelle de ses sujets, en solides réalités.

## 168

Quand le prêtre d'une idée de gouvernement raille les novateurs ou s'indigne contre les révolutionnaires, sachez à quels émoluments correspond sa fonction : vous aurez la raison de ses railleries et de ses indignations. Et vous remarquerez que plus ses appointements sont élevés, plus le fifre de son scepticisme se fait aigu et plus s'enfle le tambour de sa colère.

## 169

« *Ce que je vous dis, prenez-le au tragique !* »

Tel est le *leit motiv* des confessions de Nietzsche à ses amis peu de temps avant sa mort intellectuelle.

C'est un cri de sincérité comme on conçoit qu'il en puisse être jeté.

Mais un mot sincère que l'on n'entendra jamais, c'est celui de tel prêtre ou politicien confessant à ses ouailles :

« *Ce que je vous dis, prenez-le au comique !* »

## 170

— Peuh ! un penseur... ricane avec le mépris de l'envie quelque inférieur moral, le journaliste par exemple.

— Un « penseur ». Qu'est-ce que c'est que ça ?

Que soit réelle ou feinte ton ignorance, ô bourreur

de crânes, toi qui « penses » dans ton espèce dans le sens où l'huître, le renard ou le porc « pensent », je vais te le dire :

Un penseur, c'est un homme qui *pense*.

Tu ne comprends pas, naturellement.

Tu vas comprendre.

Il y a le buveur, le mangeur, le joueur, le menteur, le baiseur, l'estampeur — un miroir à charnières, ô journaliste — et il y a le penseur, c'est-à-dire un homme dont la fonction naturelle — peut-être parce que l'habitude est une seconde nature — est de penser, comme celle des autres est de boire, manger, jouer, mentir, baiser, estamper. Un homme dont penser n'est pas le moyen de vivre, mais la raison de vivre ; non l'outil de quelque satisfaction ostréine, vulpine ou porcine, mais la satisfaction même où il trouve une volupté propre, — propre à tous égards.

Comme on conçoit que le journaliste dise : « Un penseur, qu'est-ce que c'est que ça ? », même de bonne foi !

La pensée, c'est la vie même du penseur. Si le penseur ne pouvait plus penser et qu'il s'en rendît compte, il préférerait mourir. Car la vie n'aurait plus pour lui de raison d'être vécue. Le penseur ne pourrait pas, quand même il le voudrait, ne plus penser, ainsi que tu le fais, ô journaliste, quand tu n'as plus besoin de « penser », — si j'ose assimiler vos manières respectives. Le penseur pense comme le buveur s'alcoolise ou se saoule, comme le mangeur goinfre, comme le joueur se ruine, comme le menteur trompe,

comme le baiseur se vide, comme l'estampeur sou-tire, — passionnément, jusqu'à l'épuisement, jusqu'à la mort. Si tu as eu vent du déterminisme, tu me diras que ce n'est pas ta faute si tu es bâti pour mentir et qu'il n'a aucun mérite s'il est constitué pour penser. Qui te parle de faute ou de mérite? La merde est la merde et la rose est la rose. Souffre que je te préfère la rose...

## 171

Le journaliste est au penseur ce que la mousseline à cataplasmes est à la toile à voile.

## 172

Ceux qui, étant gosses, eurent le bonheur d'avoir un grand-père...

Mais je dois vous dire auparavant qu'un grand-père est un bon vieux à barbe blanche qui, quelque part en province, possède un jardin et chez qui l'on va passer les vacances.

Ceux-là donc qui, étant gosses, eurent le bonheur d'avoir un grand-père n'ont pas manqué d'aller au jardin secouer le prunier, ou plutôt les pruniers, pour en faire tomber quelques magnifiques prunes de Monsieur ou de succulentes reines-claude, voire de simples mirabelles.

Heureux temps où l'on va secouer le prunier! Un jour, dans une imprimerie où je corrigeais un journal

financier, j'en eus l'évocation, grâce à une amusante métaphore de l'argot de la Bourse. Quand des haus-siers jugent qu'ils ont fait monter à son faîte le cours d'une valeur, ils jettent leur paquet de titres sur le marché et empochent la « différence ». Ils appellent cela : « secouer le prunier ».

Heureux temps où je corrigeais un journal financier ! C'était la paix. Un jour, pendant la guerre, dans une imprimerie où je corrigeais un journal politique, j'en eus l'évocation. Là encore, on secouait le prunier. Le rédacteur qui me valait cette remembrance devait avoir un vocabulaire fort restreint, car un de ses clichés revenait très fréquemment sous sa plume : il affirmait sans cesse la nécessité de « secouer la conscience nationale ».

La « conscience nationale », c'est un prunier comme un autre, — moins concret, semblera-t-il à certains, mais ce n'est qu'une apparence. C'est un prunier qu'on plante, arrose, fume, taille, greffe, qu'on élève et soigne enfin, dans l'intérêt du propriétaire, qui le fait secouer quand c'est la saison de secouer. Et les jardins où il croît sont immenses, grands comme des pays entiers.

Mon jardinier, je veux dire mon journaliste, depuis longtemps plantait, arrosait, fumait, taillait, greffait, élevait et soignait la « conscience nationale », sous les ordres de son patron, c'est-à-dire le directeur du journal, une sorte de tâcheron qui pour le compte des propriétaires avait entrepris cette culture d'une manière intensive, lorsque, vers le mois d'août 1914, l'ordre

vint de secouer. On avait si bien cultivé et depuis si longtemps que la récolte promettait d'être abondante. Et, de fait, de ce moment jusqu'à la fin, notre jardinier, comme ses confrères, secoua à tour de bras, à perdre haleine, à se rompre la moelle. Que de milliers de prunes sous son ahan jonchèrent la terre !

Mais il est infatigable. Avec une allure de rustre fou des senteurs d'une vendange écrasée, il prépare dès maintenant la prochaine secouée. Un nouveau cliché, une enfilade de mots tirée d'un apophtegme de « grand homme » reparaît souvent sous sa plume : « Des enfants, encore des enfants, toujours des enfants ! » Et comme, ver de terre aspirant à l'étoile, il aime les images, on pense qu'il veut dire : « Des prunes, encore des prunes, toujours des prunes ! » afin de pouvoir de nouveau, bientôt, « secouer le prunier » de la « conscience nationale ».

## 173

Le journaliste aime le cliché : plus il en emmagasine dans sa mémoire, moins il a besoin de penser, et tel est l'idéal de cette machine à écrire.

J'en ai connu un qui, pendant la guerre, ne pouvait rendre compte d'une fête ou d'une réunion sans parler d'une sommité quelconque qui avait « fait vibrer longuement la corde patriotique ».

Les étripés de 1914-1918 ont su de quoi est faite cette fameuse corde.

Elle est faite de leurs tripes.

Si vous avez lu *Le Feu*, il vous souvient peut-être de ce curé-sergent-infirmier dont parle Barbusse, décrochant, de la pointe d'une baïonnette, des boyaux et des viscères qui pendent entortillés autour des poutres de la charpente défoncée d'une tranchée.

La « corde patriotique », c'est de la *corde à boyau*.

## 174

Lu à Paris, sur la boutique d'un fournisseur de l'Etat, cette naïve inscription :

*X..., artificier du gouvernement*

Pour un qui se proclame tel, combien d'autres *artificiers*, que les pauvres bougres ignorent, travaillent en secret pour le gouvernement !

Seulement, ils vendent autre chose que des pétards et des chandelles romaines...

## 175

Un jour, ou plus exactement une nuit, mon travail terminé, — un travail purement technique, j'ai hâte de le dire, — nous causions, MM. les bourreurs de crânes de certain journal et moi, du catholicisme.

Je leur disais, outre mes « raisons de ne pas croire », mon intérêt de prolétaire de combattre l'Eglise. Or, une fois que « ça roule », vers une heure du matin, on se « déboutonne » volontiers dans les bureaux de rédaction, puisqu'à ce moment on n'est pas, — comme sur le papier, en train de « faire l'opinion ». L'un de

ces messieurs, aussi bien pensant que renté, me dit alors, cyniquement et d'un air de défi :

— Moi, je suis catholique parce que je suis propriétaire.

Ce syllogisme parfaitement équilibré synthétisait ses « raisons de faire croire » !

## 176

Toutes ces femelles à toilettes, à plumes, à colifichets, à dentelles, parées pour le mâle, me rappellent ces têtes de veau offertes au consommateur par le tripier, sur un plat de porcelaine, avec du persil frisé dans les narines.

## 177

Toi aussi, l'homme au ruban rouge, tu es une tête de veau parée pour le consommateur d' « honneur ».

## 178

Tu te préoccupes de l'esthétique de ton mobilier et tu as raison. Mais ta vie a-t-elle à tes yeux moins d'importance que tes meubles que tu n'a pas souci de sa beauté ?

## 179

Aime-toi avant toute chose, mais désire avant tout que l'objet de ton amour soit noble.

180

*La vie n'est pas belle, mais ta vie peut être belle.*

181

Ne regarde pas la beauté de trop près : elle a souvent des verrues.

182

Tu perds ton temps à vouloir réformer le goût des cochons : dans une forêt où poussent les fraises printanières, tu ne les empêcheras jamais de leur préférer les glands qui pourrissent sur le sol.

183

La poule noire a des poussins et en conséquence il y a auprès du poulailler, pour la mère et les petits, une nourriture spéciale.

La poule jaune, qui n'a pas couvé, prétend prendre part au festin. Mais la noire s'y oppose. D'où combat.

Il y a trois poules à ce moment dans la basse-cour : ces deux-là et la blanche ; les autres sont sur la route. Toutes trois sont immobiles. On sent qu'il va se passer quelque chose de grave. De leurs yeux bêtes qui rappellent l'œillet de soulier en cuivre, les deux adversaires se regardent un moment, d'un air de défi.

Tout à coup, dressées sur leurs pattes, les ailes éployées, elles se lardent mutuellement de coups de bec sur la tête et dans le cou. Cela dure une minute, après quoi elles s'ébrouent, se regardent encore, l'air toujours en colère ; puis la poule jaune s'en va, évidemment battue, tandis que la noire se remet à picorer dans sa pitance, tout en veillant à l'alimentation de ses poussins.

La poule blanche, quelques secondes avant la fin de la mêlée, était venue tourner autour des deux combattantes, sans avoir l'air de s'en occuper, mais ne se souciant plus des vers de terre ni des graines perdues et ouvrant, elle aussi, bien rond, son œillet de soulier, pour ne rien perdre du « fait-divers » et, sans doute, aller ensuite en cancaner avec les autres.

Rien ne rappelle mieux un crépage de chignon de deux « poules » féminines qu'une prise de bec de deux vraies poules.

Aussi n'est-il point besoin d'attendre que les poules aient des dents pour leur trouver une ressemblance parfaite avec la volaille humaine.

184

— Tiens-toi droit, animal !

— J' peux pas, j' suis arthritique, les pieds m' font mal.

— Prends un remède, nom de Dieu ! Une once d'individualisme, un grain de stoïcisme et tes arthrites disparaissent !

185

Certains se moquent des mots en *isme* sans songer que ce sont de simples indices en pays intellectuel.

Le fait que des imbéciles se laisseraient enchaîner aux poteaux indicateurs ne serait pas une raison suffisante pour en priver nos routes.

186

C'est pour avoir voulu être « quelque chose » que tant de gens ont manqué d'être *quelqu'un*.

187

Tu souffrais, l'autre jour, quand pour marcher à côté de la personne aux petites jambes tu conformais ton pas au sien. Pareillement, dans la vie morale, tu as un rythme personnel, que tu abandonnes pour adopter celui d'autrui ou du moraliste. Et tu souffres et tu détruis ce qui est la marque de ta personnalité. Vis donc selon ton rythme.

188

Tu fais parfois l'aumône de ton sourire aux imbéciles : sois plus égoïste, ne le prostitue pas à l'enrichissement de leurs facéties.

189

Peu ont ma parole, moins encore ont mon oreille.

Parce que j'attendis patiemment que tu fusses au bout de ton rouleau, ô phonographe d'une croyance quelconque, ne t'imagines pas avoir pénétré dans mon cœur : tu n'en as pas franchi le seuil.

Mon cœur n'est pas un bordel où chacun vient vider sa « conscience ».

190

Ne fais pas *le Bien*, fais plutôt *du bien*, — si bon te semble.

191

L'enthousiasme est une ivresse : ne plaçons pas notre espoir révolutionnaire dans les poivrots de l'idéal.

192

Tu trouves qu'on parle beaucoup des idées révolutionnaires et tu voudrais qu'on les mît en action.

Mais on s'occupe surtout de les mettre *en actions* !

193

O révolté, des prostitués prétendront t'écraser de

leur mépris. Ne t'en émeus pas : leur mépris est moins lourd à porter qu'une bulle de savon.

## 194

Être seul avec soi-même, pour un individualiste, c'est encore la meilleure des compagnies.

## 195

Tu n'as pas grande estime pour cet automate qui, dans les baraques des foires, salue, sourit, danse et fait l'imbécile à ravir. Cela parce que tu sais qu'il lui manque la conscience de soi et qu'il n'agit que par l'art du mécanicien.

Quel sentiment veux-tu donc que je professe à ton égard, ô toi qui, machinalement, te découvres devant les corbillards et la flanelle tricolore, vas à la messe, votes, te maries, engrosses ta femme à jet continu et bats tes gosses, — « comme tout le monde » ?

Tu n'es qu'un automate dont les actions sont l'œuvre de quelques mécaniciens de la mentalité, qui t'ont même appris, ô ironie, à mépriser ton frère des foires, sous prétexte qu'il ne possède pas, « comme toi », la liberté !

## 196

La tristesse dont l'homme est saisi après le coït et dont parlait déjà Virgile ne résulterait-elle pas d'une

vague conscience de sa qualité de pantin dont, au guignol de l'existence, la force universelle tire les fils ?

— A quoi bon ! semble-t-il se dire.

Et il sait que malgré cela il recommencera demain.

## 197

Un esprit profond ou un cœur intuitif frémissa toujours à l'audition de cette phrase jetée à un criminel par son juge :

— Vous étiez libre de choisir entre, etc.

Libre !... Choisir !... Hélas !

## 198

Qu'un philosophe déterministe se félicite d'avoir accompli un acte en accord avec les idées qu'il émet couramment, cela revient pour lui à dire : « Je suis une machine qui fonctionne correctement ».

## 199

Ne crois pas, ô penseur dont les prédictions se réalisent, que tu crées l'avenir : tu n'en es que l'annonciateur.

## 200

J'écris, j'écris...

Je sais que je ne changerai rien à ce qui doit être un

jour : je suis un déterministe convaincu. Je sais que ce qui doit se produire dans le futur est déjà déterminé. Je ne crois pas à la liberté absolue, initiale, de l'individu : je sais que, plus simplement, il acquiert des libertés, de la liberté déterminée, — qu'il l'acquiert dans la mesure de la puissance, déterminée aussi, qu'il conquiert au cours de son existence.

« Alors, va-t-on me dire, puisque tout est déterminé, puisque l'homme n'est pas libre, à quoi bon écrire ? Vous ne changerez rien. »

Je n'ai pas la prétention de changer quoi que ce soit. Les changements qui doivent advenir sont déjà en puissance dans hier et aujourd'hui. J'écris, probablement parce que je dois écrire, parce que je suis, à titre d'agent physique de la force universelle et inconsciente, un moyen de changement, un transformateur promu à son rôle par la nécessité.

Un point, c'est tout.

## 201

Combien croient accoucher les esprits et ne font que des avortements !

## 202

Que d'hommes s'imaginèrent longtemps élever un enfant robuste dans le berceau de leur rêve et s'aperçurent un jour qu'ils berçaient un fantôme !

## 203

O voyeur, que tes goûts sont simples !

Tu te postes dans les coulisses pour regarder le spectacle, et te voilà content.

Moi, ce que je voudrais, c'est, de la scène, voir dans les coulisses.

Mais, hélas ! le mur est-il trop épais, suis-je aveugle ou tout n'est-il que ténèbres de l'autre côté ? c'est en vain que je donne un louis à la matrone pour coller mon œil à la fente !

Je ne me satisfais pas aussi facilement que toi, ô voyeur, et les coulisses où je voudrais pénétrer ne sont pas les tiennes.

## 204

— Eh bien ! le soleil s'est montré aujourd'hui !

— Oui, mais comme il est pâle et chauffe peu. J'ai froid.

— Comment allez-vous ?

— Mal.

— *I am sorry for you...* Regardez donc ces mouettes sur la Tamise. Quelle élégance dans l'aile déployée ! Quelle grâce dans le vol !

— Oui, mon cher, mais ces mouettes, quand je les vois tourner ainsi par centaines, des heures durant, autour d'un centre inane, me rappellent inévitablement l'« à quoi bon » de la vie. Nous aussi, nous tournons autour de l'illusion et nous finissons comme

nous avons commencé : venus du néant, nous allons au néant.

— Nous sommes sortis un jour du grand Tout et nous y rentrons. Venus à l'existence par la volonté de Dieu, nous retournons à Dieu.

— Des mots ! Des mots vides pour dire la même chose !... Ah ! voilà ma joie qui vient... Je l'aperçois... C'est lui, mon ami, mon frère, mon semblable : nous allons donc enfin pouvoir pleurer ensemble !...

## 205

Il est, sur le railway de la vie, une gare terminus que les hommes connaissent bien, où ils souhaitent d'arriver le plus tard possible et à laquelle ils s'efforcent même d'oublier qu'ils iront certainement un jour, celle où ils descendront sans que le conducteur du train — et pour cause — vienne leur crier :

— Néant ! tout le monde descend !

## 206

Quand l'homme n'est pas un crétin, à vingt ans il chante éperdûment la Vie et à quarante ans il ne connaît pas d'affirmation plus véridique que celle de l'Ecclésiaste.

*Paris, 1912. — Londres, 1921.*

---

---

**FLEURS DE GUERRE**

# FLEURS DE GUERRE

---

## LA CÉLÉBRATION DE L'IGNOBLE.

S'il se trouve qu'un homme quelconque emporte l'affection du grand nombre et la puissance qu'il confère, si Napoléon est la France, si Napoléon est l'Europe, c'est que le peuple qu'il gouverne est composé de petits Napoléons.

EMERSON, *Representative Men.*

Quand on suit cet homme dans le détail de la guerre, on voit qu'il est moins un héros qu'une bête féroce.

PROUDHON, *Napoléon 1<sup>er</sup>.*

Le guignol de la paix est aussi folichon que le guignol de la guerre. Les fantoches qui s'y trémoussent ont juré de rendre notre rire inextinguible. Ce qui est risible aujourd'hui, ce n'est pas surtout que la célébration du centenaire de la mort de ce surmouton qui répondait au nom quelque peu ridicule de Napoléon soit organisée par des pantouflards ayant pendant les quatre années de la dernière guerre (la dernière guerre et non la dernière des guerres) montré combien ils tenaient à ne pas la faire avec leur propre individu; car en cela ils ont plus de parenté avec notre grand capitaine que le vulgaire ne l'imagine. Ils étaient à l'arrière de l'arrière, mais où se trouve un grand capitaine, sinon à l'arrière? Une simple question d'étape. Un grand capitaine est une manière d'altruiste : il se conserve pour les autres, loin des balles; car si ses compatriotes le perdaient, qui les mènerait

ou plutôt les pousserait à la gloire, et à la mort — en serre-file ? Si Napoléon avait vu le feu autrement qu'avec une lunette d'approche, on se demande par quel miracle ce bandit, qui a réussi à faire, durant le temps où sa folie sanglante a sévi, des millions de victimes et dont les armées fondaient avec la rapidité de soldats de plomb faisant de l'école de compagnie sur un fourneau de cuisine, — on se demande comment ce bandit aurait pu faire la guerre pendant vingt-deux années sans subir la moindre égratignure et mourir en paix dans le lit confortable que pour le bien de l'humanité, malheureusement trop tard, l'Angleterre lui avait ménagé à Sainte-Hélène. Voilà le vrai lâche et c'est de cette lâcheté que parlait le maréchal Augereau à Valence, le 16 avril 1814, dans une proclamation à son armée, lors de la première abdication de notre héros national, lorsqu'il qualifiait Napoléon : « Un homme qui, après avoir immolé des millions de victimes à sa cruelle ambition, n'a pas su mourir en soldat (1). »

Non, ce qui mérite le sarcasme, c'est qu'un peuple qui en 1914 entreprenait une guerre devant à jamais extirper le militarisme du monde et en finir avec l'impérialisme, ne trouve rien de mieux deux ans après une victoire — décidément à la Pyrrhus — assurée par la disparition d'une vingtaine de millions d'hommes, de célébrer le centenaire de la mort (idée cocasse aussi ce centenaire de la mort, si n'y présidaient des raisons d' « utilité » !) du pire des militaires et des

---

(1) Proudhon, *Napoléon I<sup>er</sup>*, Introduction de M. Clément Rochel, p. LXXIII, note 1.

impérialistes, le bourreau de ses ancêtres, l'homme sinistre responsable de la mort de cinq millions d'hommes et d'innombrables exactions, ayant fait de sa propre autorité ce que ce peuple reprochait à l'infiniment moins responsable Guillaume II, et des actes de qui la dernière guerre est une répercussion lointaine, pour autant que les guerres ont des causes politiques et psychologiques. Guerre du Droit, de la Liberté, du Progrès, de la Civilisation, voilà comment tu continues !

Et n'est-ce pas encore un motif de rire que de voir en cette occurrence la patrie française idéalisée en ce métèque ? Car cet aventurier était sans nationalité bien définie.

J'ouvre le dictionnaire historique de Bouillet à l'article Napoléon et j'y apprendis que « Napoléon est compté, avec Alexandre, César et Charlemagne, au nombre des plus grands hommes que la terre ait produits ». Je pourrais ouvrir n'importe quel livre exprimant l'opinion courante et j'y ferais une trouvaille analogue. Le mot de « génie » en ce qui le concerne est sous toutes les plumes bien-pensantes et dans la bouche de tous les amis de l'autorité, intelligents ou crétins. Ainsi la grandeur d'un homme aux yeux d'un peuple se mesure au nombre d'individus qu'il a envoyés au massacre, sans la moindre vergogne ni l'ombre d'un scrupule ! La honte, les scrupules de Napoléon ! On cite des mots de lui : « Que me font à moi deux cent mille hommes ! ». « J'ai cent mille hommes de rente ! », disait il avec humour. Et vous

voudriez que je ne rie pas lorsque les descendants des « rentes » de ce rentier de sang ou leurs représentants vont célébrer un service d'adoration à sa mémoire !

Mais quelle fut la raison du napoléonisme, la cause du règne de ce fléau ? Emerson nous le dit :

S'il se trouve qu'un homme quelconque emporte l'affection du grand nombre et la puissance qu'il confère, si Napoléon est la France, si Napoléon est l'Europe, c'est que le peuple qu'il gouverne est composé de petits Napoléons (1).

Rien de plus juste. On peut le vérifier encore aujourd'hui. La France est napoléonienne, — conséquence directe de la récente guerre. Un impérialiste est à l'affût dans le cœur du Français moyen. Aussi le Français a-t-il les célébrations qui lui conviennent ; car un peuple n'a que ce qu'il mérite d'avoir : le gouvernement comme le reste. Voilà peut-être une vérité plus profonde qu'il ne semble. Si ce n'était pas une vérité, le déterminisme lui-même ne serait pas vrai.

La plupart des gouvernants sont des hypocrites constants, mais quelques-uns peuvent s'offrir le luxe et le plaisir d'être rarement des hypocrites et fréquemment des cyniques. Ce sont d'ailleurs ceux-là qui plaisent le mieux aux masses. On dit du gouvernant cynique qu'il a du courage, — un courage en vérité facile et fait de l'abjection de ses sujets et du légitime mépris en lequel il les tient, encore qu'il soit lui-même méprisable. Comme il n'avait pas le tempéra-

---

(1) *Representative Men*, chap. V, *Napoléon*.

ment prêtre et qu'il était foncièrement une brute militaire, le cynisme fut l'attitude de prédilection de Napoléon, celle où il se sentait lui-même.

N'est-ce pas un mot de cynique que celui qu'il proférait sur le champ de bataille d'Austerlitz jonché de cadavres français : « Une nuit de Paris réparera tout ça ! », réflexion que complète bien son aphorisme : « La première femme du monde est celle qui fait le plus d'enfants » ? Il eût été surprenant qu'un Napoléon ne fût pas, à l'égal d'un Frédéric II et d'un Guillaume II, un laudateur des brutes prolifiques, ces frères inférieurs des brutes militaires, mais sans lesquels ces dernières seraient privées d'emploi. Ne lui fallait-il pas de la chair à canon à profusion ?

Quand il n'y a plus de vieux soldats, il prend les conscrits ; quand les hommes de vingt ans et au-dessus manquent, il prend ceux de dix-huit ; quand il n'y a plus de ces derniers, il appelle les gardes nationales ; laissez-le faire, suivez-le, il armera les enfants de douze ans, les femmes et les vieillards (1).

Veut-on avoir une idée du respect qu'il professait pour la vie humaine, — si toutefois il n'est pas puéril d'évoquer ce souci en parlant d'une brute militaire de cette envergure ? Voici un fait monstrueux relaté par M. Clément Rochel, d'après Arnaud de l'Ariège, et d'ailleurs confirmé par le cynique lui-même dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, où il confesse que la chose fut faite pour satisfaire sa maîtresse, M<sup>me</sup> Tureau, — un précurseur des éminents « visiteurs aux tranchées » de 1914-1918 :

---

(1) Proudhon, *Napoléon I<sup>er</sup>*, p. 233.

Un dimanche, en Italie, des dames, en causant, exprimaient le désir d'assister à une opération de guerre. « Qu'à cela ne tienne », dit Napoléon. Il fait avancer un peloton contre un avant-poste autrichien. On se fusille ; huit grenadiers sont tués. « Voilà qui est fait, dit-il alors à ses visiteuses. Etes-vous contentes ? » On rapportait au camp français les cadavres des soldats inutilement sacrifiés (1).

Je le demande, est-il un autre mot que celui d'« assassin » qui soit applicable à Napoléon en cette circonstance ? Sans doute, pour cet autocrate, la vie des huit grenadiers n'avait aucune importance : seule l'existence de l'autocrate est précieuse pour l'autocrate. — C'étaient des rustres, de la chair à canon, diront quelques nietzschéens ; s'il s'était agi d'intellectuels, vraisemblablement il les aurait respectés pour leur intelligence. — Ouais ! on sait quelle était son opinion sur ceux qu'il appelait les « idéologues ». Voici comme il traitait l'Intelligence :

Ces jours derniers, une correspondance de l'*Etoile belge* rapportait l'anecdote suivante. A la dernière réunion solennelle de l'Institut, Leverrier proposa aux cinq Académies d'aller en corps offrir leur hommage à l'Empereur (2). Villemain s'y opposa et raconta alors qu'en 1814 ou 1815, l'Institut étant allé voir l'Empereur à son retour de l'île d'Elbe, et l'orateur chargé de parler au nom de l'Institut ayant osé glisser quelques mots sur la paix, l'Empereur, irrité, l'interrompit d'un grand coup de sa botte dans le derrière. Mœurs militaires tout à fait (3).

A propos du discours de réception de M. de Chateaubriand à l'Académie, qui avait fait l'éloge de Chénier, l'Empereur dit à M. de Ségur : « Comment l'Académie ose-t-elle parler des régi-

(1) Proudhon, *Napoléon I<sup>er</sup>*, p. 249, note 1 de M. Clément Rochel. — Voir aussi la note 1 du même, Introduction, p. XXXI.

(2) Il s'agit ici de Napoléon III.

(3) Proudhon, *Napoléon I<sup>er</sup>*, p. 12.

cides ? Vous et M. de Fontanes, comme conseiller et grand-maître, vous mériteriez que je vous misse à Vincennes... Vous présidez la seconde classe de l'Institut ; je vous ordonne de lui dire que je ne veux pas qu'on parle de politique dans ses séances. Si la classe désobéit, je la casserai comme un mauvais club (1).

De relations de faits de ce genre, on pourrait couvrir des pages et des pages. La vie de Napoléon, tant privée que publique, n'est qu'une longue suite de monstruosité et de grossièretés qui font inévitablement songer à Ubu-Roi. Où il faut puiser pour la connaître, ce n'est pas dans les travaux des historiens officiels, naturellement, mais dans les mémoires et la correspondance de ceux qui l'ont entouré ou approché : parents, courtisans, généraux, diplomates, etc. ; c'est dans sa propre correspondance, surtout avec certains membres de sa famille et ses intimes, où il se « déboutonne » volontiers. Un des écrivains qui ont fait le meilleur usage de ces sources de documentation, c'est Proudhon, dans son *Napoléon I<sup>er</sup>*, livre posthume malheureusement resté inachevé, mais qu'enrichissent une Introduction magistrale et de précieuses notes de M. Clément Rochel, un républicain du temps où le mot de « république » contenait encore de l'idéal et était autre chose qu'un masque pour appétits.

Une caractéristique remarquable de cet ouvrage, c'est que Proudhon y soutient la même thèse qu'Emerson. Il dit :

Ce qui a fait de Napoléon un despote, c'est que la nation était

---

(1) Proudhon, *Napoléon I<sup>er</sup>*, p. 12, note 2 de M. Clément Rochel.

réellement, hors une minorité bourgeoise intelligente, despotique. Les libertés de 89 et 93 étaient des rêves, des utopies ajournées. La nation française ne fut jamais au niveau de ses idées de 89. Elle voulait le pouvoir fort, à la Louis XIV, avec un changement de régime. Elle l'eut sous Napoléon. La nation est unitaire, centralisatrice, fastueuse, théâtrale, Napoléon de même (1).

Dans M. Thiers, les fautes de Napoléon deviennent si palpables, si monstrueuses, qu'on se demande d'abord si l'homme, bien loin d'être un grand génie, était fou, et qu'on finit par se dire que l'historien n'a pas tout vu, pas tout compris. Or, ce que n'a pas vu M. Thiers, dans sa sagesse de juste-milieu, de chauvin-péquin, c'est que la pensée de Napoléon est la pensée même de la France, lancée dans la voie de conquêtes par la Révolution ; que cette pensée a pour but la domination de l'Europe et du monde, la suprématie de la force et de l'idée, et que tout revers, toute retraite devenaient un contresens, un démenti, une humiliation. Cette pensée, ensuite, c'est que la France croit à sa force, à ses victoires, à son droit de domination ; qu'elle ne veut pas s'amoindrir et se restreindre, se mettre à l'unisson des autres pays. C'est ce qui fait sa haine des traités de 1815, qui lui imposent l'égalité (2).

Napoléon et le peuple français ne font qu'un (3).

Ces lignes ne manquent pas d'ironie au lendemain de la « grande guerre » du Droit et de la « Kultur » ! Car ce que l'on célébrera le 5 mai, c'est non seulement la personnification de l'Ignoble, mais aussi la chose même pour l'écrasement de laquelle tant de naïfs sont morts ou ont été diminués dans leur individualité physique, intellectuelle et morale, — tant de naïfs, en admettant qu'ils aient eu la foi.

Le guignol de la paix est aussi folichon que le guignol de la guerre.

*Avril 1921.*

---

(1) *Napoléon I<sup>er</sup>*, p. 21.

(2) *Napoléon I<sup>er</sup>*, p. 26.

(3) *Napoléon I<sup>er</sup>*, p. 247.

## D'ANNUNZIO ET L'ART DE CUISINER LES POIRES.

Hélas ! quand on l'a dépouillé des pourpres volées un peu partout dont il drapé la gueuserie de son esprit et l'infamie de son âme, on se trouve en présence d'une brute conquérante ou d'un animal de chasse.

... Il est capable d'ailleurs de quelque diversité de joies et il ne rêve pas uniquement aux bravos de la foule. Une fièvre de succès, de plaisir et de domination aussi ardente que celle de d'Annunzio ne va pas sans délire de cruauté. Non seulement il sacrifierait avec indifférence tous les êtres au moindre intérêt personnel ou à la moindre fantaisie. Volontiers, il en sacrifie à rien, à la volupté de voir souffrir. Il adore sa « chère âme » vide comme une idole, et les idoles aiment toujours l'odeur infâme des sacrifices humains.

... Le succès de d'Annunzio, plagiare impuissant à ordonner ses vols en construction solide ; de d'Annunzio, lyrique écumant de toutes les démenées aphrodisiaques et destructives, est une des grandes hontes de notre temps. Serions-nous décidément plus vils que les contemporains de Néron ? Eux, du moins, n'applaudissaient que sous peine de mort et il fallait des soldats pour leur imposer l'histrion couronné.

HAN RYNER, *Prostitués.*

Le culte de la charogne patriotique se propage à travers les conglomerats nationaux qui exhibèrent leur brutalité durant plus de quatre années. Ce fut hier le tour de l'Italie.

A grand renfort de ces manifestations d'art dont l'ensemble constitue un autre art : celui de cuisiner les poires, quelques débris en putréfaction de héros inconnus ont été déterrés et ceux de l'un d'eux véhiculés en grande pompe par les rues de Rome, sous

la conduite de l'ineffable d'Annunzio, accompagnant une mère de soldat mort à la guerre. Ce m'as-tu-vu de lettres figurait en livrée d'officier, avec toutes ses chamarrures, dans une procession partie de l'église Sainte-Marie des Anges pour se rendre à l'Autel de la Patrie, sur la place de Venise. Le poète, le lamentable poète avait même, disent les feuilles, écrit un hymne de circonstance que Mascagni mit en musique.

Ainsi, à mesure que les religions mystico-théistes apparaissent à davantage de gens comme de colossales escroqueries et que leurs prêtres perdent le pouvoir d'ordonner des holocaustes, la religion patriotique leur emprunte leur rituel et fait surgir de pires prêtres, ordonnateurs de sacrifices plus meurtriers.

Et il se trouve toujours des multitudes d'abrutis pour assister à ces mascarades de la chienlit militaire, en être émus aux larmes et se sentir prêts à accueillir le lendemain avec enthousiasme, si on le leur impose, — et surtout si on l'impose à d'autres qu'eux-mêmes, — le sacrifice de soi qu'implique la guerre.

La participation à cette bouffonnerie patriotique du boute-en-train du massacre en Italie nous procurera l'occasion de quelques instants de gaîté éducative. Ne la laissons pas échapper ; la vie est si quotidienne !

\*  
\*\*

Je ne sais plus qui, durant la guerre, du côté des puissances centrales, disait des Italiens : « Peuh ! des mandolinistes ! » Il y a dans cette boutade quelque chose de juste. On est en général très « mandoliniste »

chez les peuples latins, à plus forte raison au foyer de la latinité. Et ainsi le signor Gabriele d'Annunzio nous apparaît comme le premier des mandolinistes, à coup sûr le plus bruyant et le plus agité.

Naturellement, la mandoline n'est ici qu'un symbole. Je ne sais si le signor Gabriele en fait effectivement vibrer les cordes dans le privé, chose possible, mais il n'est nul besoin qu'il joue de cet instrument pour être un grand mandoliniste. Verser à propos de tout, de bottes et de rien dans la poésie, fût-ce la poésie en prose, c'est encore mandoliniser. Et le signor est poète en prose comme en vers, et son rôle dans la grande boucherie fut d'un poète, ce qui ne serait pas à l'honneur de la poésie si celle-ci n'était en somme une chose comme tant d'autres, susceptible de servir au mal comme au bien. Lui, l'a utilisée pour le mal parce qu'il est amoral, comme en ses romans le sont ses personnages de dilection, créations et miroirs de ses propres passions et sentiments, et parce que ce mal, la guerre, coïncidait avec son bien propre, son intérêt personnel, qui était de jouer un rôle, le premier rôle sur les planches du théâtre de la guerre. On conçoit que le seul genre de poésie qui convînt à ce foudre de guerre n'était rien de moins que l'épopée héroïque. C'est ainsi qu'il a réalisé, nouveau titre à l'admiration des foules, ce tour de force d'adapter la tonitruante épopée à la grêle mandoline, d'être un mandoliniste épique !

Mandoli, mandola ! La guerre est belle, la guerre est sainte ! Italie, Italia !

\*  
\* \*

Je me demandais un jour quelle était, de deux ivresses, la plus nuisible : celle que procure l'alcool ou celle que donne la rhétorique. En définitive, j'incline à croire que l'une et l'autre se valent en nocuité. Toutefois, si les méfaits de l'alcool sont connus, et avoués même de ses poivrots, on a une tendance à sous-estimer ceux de la rhétorique, ce qui ne lui donne que plus de puissance néfaste. Et pourtant, sans compter la multitude des simples sottises qu'elle fait accomplir, que de crimes et de vilénies sont préparés avec son aide ! C'est avec la poésie qu'on dissimule leur caractère répugnant sous un manteau de beauté formelle qui trompe... les imbéciles il est vrai, mais ils sont le nombre et le poids de leur masse influe sur le sort de la noble et pure Intelligence.

C'est avant la guerre qu'on verse la rhétorique aux poivrots de l'idéal, ce n'est qu'ensuite qu'on les gave de trois-six, le trois-six des « héros ». De sorte que, pour Populo, il y a toujours la goutte à boire, *là-haut*, au ciel de l'idéal comme au sommet de la côte. Mais il n'a à ingurgiter l'un que parce qu'il a préalablement absorbé l'autre.

Or voici un de ces mastroquets de la rhétorique, qui a mis son talent au service de l'Ignoble : le signor d'Annunzio.

J'aurais voulu donner ici de larges extraits des discours inflammatoires que le grand mandoliniste

déclama devant des foules de crétins, d'abord à Quarto, près Gênes, le 5 mai 1915, à l'occasion — préparée, et savamment, de longue main — de l'inauguration d'un monument consacré aux Mille de Garibaldi, et ensuite à Rome le 12 mai (1). Il s'agissait alors d'exalter le peuple italien, de l'exciter à sortir de son attitude pacifique, de préparer enfin les esprits à la guerre déjà décidée par les gouvernants, — autrement dit de cuisiner les poires qui allaient être mangées.

On aurait vu dans son extériorisation un minuscule homme de lettres se dressant sur ses ergots et se gargarisant de son éloquence étudiée, une éloquence empruntée à l'illusion qu'exercent sur les esprits simples et la musique verbale et l'agitation de certaines idées ou plutôt de certains sentiments dont un atavisme pourri de religiosité et de christianisme est le fertile humus. Malheureusement, le manque de place m'interdit ces édifiantes citations. C'est dommage !

La veille du discours de Quarto, le bourreur de crânes envoyé comme reporter par le *Journal* mandait à son papier : « La manifestation de Quarto s'annonce comme devant amener jusqu'aux extrêmes limites de l'exaltation les passions populaires. La participation de Gabriele d'Annunzio promet un déchaînement éperdu de lyrisme (2). » N'est-ce pas signi-

---

(1) Ces deux morceaux peuvent être savourés dans le *Journal* des 6 et 14 mai 1915.

(2) *Le Journal*, 5 mai 1915.

ficatif ? Mais aussi ne distingue-t-on pas qu'un individu de ce genre, en un tel cas, n'est qu'un instrument aux mains de ceux qui veulent la guerre, en profitent et ne paient pas de leur peau ?

Car il ne faudrait pas croire à la naïveté d'un d'Annunzio. S'il brasse l'illusion comme un mitron la pâte, c'est en connaissance de cause. Le jongleur verbal peut se satisfaire, mais les profits suivent. Si les illusionnés en crèvent, l'illusionniste, lui, en vit. Il ne rêve ni ne divague à l'œil.

A défaut de ces larges extraits que je ne puis donner, voici du moins le bouquet du feu d'artifice de Quarto :

Il avait voulu, ce chef d'hommes [Garibaldi], un bûcher sur son rocher, pour que sa dépouille mortelle y fût consumée, que la triste enveloppe devînt cendres ; mais on ne l'alluma pas.

Ce qu'il demande aujourd'hui, ce n'est plus un bûcher d'acacias, de lentisques ou de myrtes, mais d'âmes viriles, ô Italiens. Il ne veut rien d'autre.

Et l'esprit de sacrifice qui est son propre esprit, qui est l'esprit de celui qui donna tout et n'eut rien, demain criera sur le tumulte de l'incendie sacré :

« Tout ce que vous êtes, tout ce que vous avez, donnez-le à l'Italie flamboyante ! »

O bienheureux ceux qui ont le plus, parce que plus ils pourront donner, plus ils pourront brûler !

Bienheureux ceux qui ont vingt ans, une âme chaste, un corps bien trempé, une mère courageuse !

Bienheureux ceux qui, attendant et espérant, n'ont pas gaspillé leur force, mais l'ont gardée dans la discipline du guerrier !

Bienheureux ceux qui dédaignèrent les amours stériles pour être vierges à ce premier et dernier amour !

Bienheureux ceux qui, ayant dans la poitrine une haine enracinée, l'arrachèrent avec leurs propres mains pour pouvoir l'offrir comme une offrande !

Bienheureux ceux qui, ayant jusqu'à hier crié contre l'événement, accepteront en silence la suprême nécessité et ne voudront pas être les derniers, mais les premiers !

Bienheureux les jeunes qui sont affamés et assoiffés de gloire, car ils seront rassasiés !

Bienheureux les miséricordieux, car ils auront à essayer un sang resplendissant, à panser une douleur rayonnante !

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur ; bienheureux ceux qui reviennent avec la victoire, car ils verront le visage nouveau de Rome, le front de nouveau couronné de Dante, la beauté triomphale de l'Italie !

Quel régal pour les amateurs de « mandoline » que cette singerie du Sermon sur la Montagne, que cet ignoble appel à l'imbécile sacrifice de soi, et pour une aussi imbécile et ignoble cause ! Tant de rhétorique, tant de poésie pour être suivie de quoi ? De la *Marche des Andouilles* ! Car cela s'est traduit par un demi-million de morts et un million de blessés.

Mais qu'importent le sang et la douleur et la mort des autres si Gabriele d'Annunzio en éprouve de la volupté !

\*  
\*\*

Cependant, lorsque l'armistice fut signé, la vanité délirante de ce mégalomane n'était pas encore satisfaite. Ce poseur nietzschéen avait joui d'une publicité copieuse et mondiale durant la guerre, il avait eu la gloire, mais en partage. Or, il la rêvait unique, solaire ! Et cela nous valut la grotesque équipée de ce condottiere de salon, devenu « régent » de Fiume !

Hélas ! lorsque s'accordèrent sur un compromis les intérêts en lutte derrière cette farce tragi-comique, qui entraîna encore quelques milliers de morts et de

blessés, le grand mandoliniste dut « abdiquer ». Tout en montant le coup aux autres, il se l'était monté à lui-même.

Mais un marchand de rhétorique n'est pas plus embarrassé que le vendeur d'orviétan de la foire. Avec une pirouette littéraire, il s'en tire. Un beau jour, le charlatan quitta Fiume en laissant à « son peuple » une proclamation où il déclarait que, décidément, « *l'Italie ne vaut pas la peine qu'on meure pour elle (1)* » !

Cela, avec un point d'ironie, peut servir de mot de la fin.

*Novembre 1921.*

---

(1) *Daily News*, 30 décembre 1920, dépêche Reuter.

## GUILLAUME II, LA SURPOPULATION ET LA GUERRE.

L'ambition des princes serait dépourvue d'instruments de destruction si les classes inférieures du peuple n'étaient pas poussées par la misère sous leurs étendards. Un sergent recruteur fait toujours des vœux pour une mauvaise récolte ou pour le chômage; en d'autres termes, pour une population surabondante.

MALTHUS, *Essai sur le Principe de Population.*

On conçoit que, dans l'état actuel du monde, des peuples qui font beaucoup d'enfants et fabriquent beaucoup de produits, cherchent au loin des territoires et des marchés et s'en assurent la possession par ruse et violence.

ANATOLE FRANCE, *Sur la Pierre blanche.*

La multiplication des hommes en temps de paix prépare fatalement des guerres prochaines.

F. LE DANTEC, *L'Egoïsme seule base de toute société.*

La sociologie doit satisfaire aux conditions biologiques, pour avoir droit de se développer dans son propre domaine. Le sujet en est, il est vrai, la société; mais cette société est composée d'individus humains, dont la nature réelle n'est pénétrée que par la biologie. C'est là que la positivité sociologique a son premier fondement.

E. LITTRÉ, *La Science au point de vue philosophique.*

La presse du monde entier a reproduit récemment les lettres où Guillaume II, ex-empereur, ex-matamore, pleurant dans le gilet d'Hindenburg, lamentait son sort, son triste sort — et son trône perdu. Car le temps semble n'être plus où un trône se trouvait sous

le pas d'un cheval. Ce sont, ces lettres, des souvenirs amplement pourvus de regrets, mais dénués de repentir : l'ex-Kaiser a la conscience tranquille ; il est innocent comme l'enfant qui vient de naître !

Du point de vue où il se situe à présent pour se défendre, et qui est le même que celui où tout le monde se place pour l'attaquer, tant il est vrai qu'un souverain et le premier venu ne sont guère différents par la mentalité, il a peut-être raison ; comme on peut-être aussi raison ses adversaires de la haute qui ont la même prétention à l'innocence. Qui est dans le vrai ou le faux, je l'ignore, et cela m'indiffère. Leur point de vue n'est pas le mien. Je n'ai pas l'intention de me livrer à la discussion oiseuse des responsabilités politico-diplomatiques de la guerre, agitation de paperasses et de ragots à peu près stérile. Admettons que vous m'ayez prouvé que Guillaume ou Poincaré ou Nicolas soit l'initiateur de la guerre. J'ai le droit de vous dire : Et puis après ? En quoi êtes-vous plus avancé ?

C'est là ce qu'on appelle communément la question des origines de la guerre. C'est une question dont l'importance est de trente-sixième ordre. Mais, naturellement, les esprits paresseux et superficiels étant l'immense majorité, c'est ce problème qui alimente aujourd'hui les polémiques entre partis et entre nations.

Autrement importante, d'une importance primordiale, est la question des causes de la guerre. A condition, toutefois, qu'on ne s'arrête pas en route dans

leur recherche, qu'on remonte jusqu'à la source. Voilà un terrain solide, où l'on comprend et d'où l'on peut prévoir ; où l'on conçoit le déterminisme physique et psychologique de la guerre et d'où l'on peut faire rayonner ensuite un pacifisme scientifique. C'est aussi sur ce terrain-là qu'on découvre des responsabilités réelles, encore que relatives ; car, ne sommes-nous pas plongés dans le relatif ? On y trouve, dans le cas qui nous occupe, entre des milliers et des milliers de responsabilités plus ou moins étendues, celle, éminente, de Guillaume II.

\*  
\* \*

En 1917, au moment où les Allemands discutaient leurs « buts de guerre », un écrivain allemand connu, Eric Schlaikjer, écrivait dans la *Tæglische Rundschau* (1) :

En 1870, nous autres Allemands formions une nation de 36 millions d'individus ; aujourd'hui, nous sommes 67 millions. Les vivres qui faisaient défaut chez nous, nous les obtenions du Danemark et de la Russie ; mais dans ces deux pays la population s'accroît, tandis que la superficie qu'elle occupe n'augmente pas : elle n'est pas élastique ; et la surface de la terre n'augmente pas davantage.

Ce qu'il nous faut, c'est plus de terre, afin que nous puissions nourrir notre population sans cesse croissante. Nous ne pouvons nous procurer ce sol en Allemagne. Où alors ? Où peut-on encore trouver un lopin de terre productive qui ne soit en la possession ou sous l'influence de l'une quelconque des puissances blanches ?

Une population croissante ne peut mettre le pied nulle part

---

(1) D'après le *Daily Express* de Londres, 1<sup>er</sup> novembre 1917.

sans marcher sur le pied d'une autre population blanche. Voilà qui est devenu un horrible mais inévitable fait sur notre globe, lequel, réellement, n'est pas assez vaste pour nourrir tous ses habitants. Suivant la loi universelle des plus aptes, nulle alternative n'est par conséquent laissée à la nation la plus rapidement croissante — et cette nation est l'Allemagne et non une autre — si ce n'est de prendre possession des terres occupées par les peuples qui se multiplient le moins, par les moins virils, pacifiquement si possible, mais, dans le cas contraire, par la force armée.

Voilà le fin mot de toute la question rebattue de nos buts de guerre. Voilà, à l'exclusion de tous autres, nos buts de guerre, et pour les atteindre nous n'hésiterons devant aucun sacrifice, quel qu'il soit.

De ces explications de la guerre, je pourrais citer des centaines d'autres, d'un réalisme similaire, ou, pour mieux dire, puisqu'il s'agit de gens faisant état de leur insensée prolifération pour justifier leurs invasions, d'un cynisme similaire, et où la surpopulation allemande, qui est un fait indéniable, constitue le fond de la thèse et est reconnue comme la raison ultime de la guerre de 1914-1918. J'en pourrais citer beaucoup d'allemandes, mais bon nombre aussi provenant d'écrivains des pays alliés contre l'Allemagne. Celle ci-dessus est allemande et relative à la guerre à laquelle participait l'Allemagne ; mais si, généralisant, on fait abstraction des faits actuels qui y sont relatés, on y trouve la cause première de toutes les guerres modernes et anciennes — exception faite pour quelques guerres de religion ou de rivalité dynastique (et encore serait-il nécessaire de vérifier s'il n'y avait pas autre chose derrière ces motifs) — : la surpopulation.

Or, au début de 1920, l'ex-Kaiser éprouvait déjà le besoin de plaider non coupable au sujet de la guerre récente et il émettait ces paroles à l'adresse de ses ex-sujets :

Je résistais de toutes mes forces à vos appétits de conquêtes. Ne me répétiez-vous pas sans cesse que l'Allemagne n'était pas en état de nourrir son excédent annuel de 800.000 habitants... qu'il lui fallait donc des espaces libres, qu'elle était assez forte pour prendre des colonies aux pays qui en avaient trop ? Comment réaliser vos appétits autrement que par la force ? Pouvais-je empêcher vos femmes de faire des enfants ? (1).

Il y a bien concordance entre la justification de la guerre d'Eric Schlaikjer et le plaidoyer de Guillaume II. Cette fois-là, l'ex-Kaiser campait sur le terrain des réalités, au lieu de se tenir comme maintenant sur le sable mouvant de la politique et de la diplomatie. Il ne niait pas que la cause de la guerre fût la surpopulation allemande et que toute surpopulation conduisît à la guerre. Au contraire, il l'affirmait emphatiquement. Et comme il visait à s'innocenter, ses paroles signifiaient qu'il ne voulait pas jouer le rôle de bouc émissaire. Mais était-il vraiment innocent ? C'est ce que nous allons voir.

\*  
\* \*

Les gouvernants, qui basent le fait par eux de détenir l'autorité, de diriger la société, sur cette prétention qu'ils seraient l'élite de la nation, ont en conséquence pour obligation impérative de prouver par

---

(1) Cité par le *Néo-Malthusien*, mars 1920.

leurs actions publiques qu'ils sont « les meilleurs », c'est-à-dire plus éclairés, plus sages et moins inférieurement égoïstes que leurs sujets.

Si nous entrons dans le détail de leur devoir, nous trouvons qu'ils sont dans l'obligation morale de ne pas ignorer les vérités scientifiques à l'observance desquelles est subordonnée la bonne marche des sociétés, notamment cette loi naturelle d'importance capitale qu'est la loi de population, loi dont tous les économistes et sociologues sérieux et indépendants tiennent compte. Il ne leur est pas permis de l'ignorer. Ils doivent la connaître, et ils le peuvent.

Mais ils veulent l'ignorer, parce qu'ils désirent ou parce que ceux dont ils sont les chargés d'affaires désirent une population surabondante : chair à travail et chair à canon. On a beau être souverain absolu, monarque de droit divin, on n'en est pas moins l'homme d'une clique. Qu'ils l'ignorent ou la connaissent, dès lors qu'ils n'en tiennent pas compte, les gouvernants ne peuvent échapper à l'une de ces qualifications : ou crétiens ou canailles.

De toute manière, la sanction rationnelle serait qu'ils fussent chassés de leur poste par leurs victimes, si celles-ci ne leur ressemblaient comme des frères — des frères en crétinisme ou en canaillerie qui ne sont en bas de la fameuse échelle sociale que parce qu'ils sont inaptes à être en haut.

Guillaume II, s'il ignorait la loi de population, eût dû s'enquérir de son existence. Il n'eût pas manqué de professeurs pour le renseigner. Cela eût mieux

valu que de faire le rodomont à la poudre sèche et à l'épée aiguisée. Mais il lui était sans doute plus comode de faire des mots que le bonheur de son troupeau.

Toutefois, la tentative de justification précitée montre qu'il était averti des dangers de la surpopulation. Il invoque l'impossibilité où il se serait trouvé d'empêcher les femmes allemandes de faire des enfants. Mais, d'abord, que ne parle-t-il des hommes ? Sont-ce les femmes qui imposent des paternités aux hommes ? Ou les hommes qui imposent des maternités aux femmes ?

Brute prolifique lui-même, géniteur de six rejetons (1) pour son plaisir, la gloire de sa dynastie et l'exemple à donner au peuple, Guillaume II en sait quelque chose : même la situation d'impératrice ne donne pas à une femme la liberté conceptionnelle. Mais les femmes peuvent parfaitement se préserver de la tyrannie génitrice du mâle, pourvu qu'on les ait instruites des moyens d'y parvenir et qu'elles soient tant soit peu individualistes.

Oui, il pouvait empêcher ses sujets mâles et femelles de faire des enfants, non par la force bien entendu, mais de la manière dont procèdent les gouvernants pour tout ce qu'ils désirent voir accomplir par leurs sujets : par l'enseignement et l'éducation, à travers toutes les voies dont ils disposent : l'école,

---

(1) Dont le Kronprinz, magnifique nullité dégénérée qui professe l'opinion du père en matière de proflité : « Une femme est parfaite, dit-il, quand elle sait monter à cheval, jouer au tennis et avoir des enfants. » (Jules Huret, *En Allemagne. La Bavière et la Saxe*, p. 302).

l'église, le régiment, la tribune, la presse, etc., où se parquent leurs fidèles troupeaux. Mais, bien au contraire, ces truchements, on les utilisait pour pousser au lapinisme qui devait aboutir à la guerre ou permettre de la faire, dans l'esprit des militaristes.

Il le pouvait en faisant connaître la loi naturelle la plus importante pour l'humanité par l'influence qu'elle exerce sur son sort : la loi de population ; en mettant en lumière son jeu, ses conséquences néfastes et les moyens d'y obvier. Il le pouvait encore par la légalité, en s'abstenant d'encourager, mieux, en décourageant le peuplement, le surpeuplement plutôt.

Il pouvait même, le mal étant à son plus haut période, recourir à ce remède héroïque — encore que répugnant puisqu'il existe des possibilités de prévention — employé par les bolcheviks de Russie en présence de la famine : proclamer le droit à l'avortement et en organiser le service public.

Et si en toutes ces mesures il avait eu le peuple contre lui, alors, mais seulement alors, il eût été fondé à rejeter sur ce peuple seul la responsabilité de la guerre.

\*  
\*\*

Mais, loin de décourager les brutes prolifiques, il les incitait à se multiplier outre mesure. Dès avant la guerre, il y avait en Allemagne des lois en faveur des familles nombreuses et contre la propagande néo-malthusienne.

Il prenait même des initiatives personnelles en ce sens. La plus retentissante d'entre elles fut l'annonce

qu'il fit publier dans les journaux de l'empire, en octobre 1909, alors que se manifestait un léger fléchissement dans le taux de la natalité. Cette annonce disait que « le Ministère de l'Intérieur faisait savoir que l'Empereur était disposé désormais à être le parrain du huitième enfant de chaque famille allemande, qu'elle soit riche ou pauvre » (1).

« Une autre circulaire chargeait les autorités de payer de la part de l'État une prime de soixante marks aux familles pauvres à la naissance du huitième enfant (2). »

— « Pouvais-je empêcher vos femmes de faire des enfants ? » — Mais certainement. Par exemple, en n'interdisant pas l'entrée en Allemagne de l'ouvrage intitulé : *Mittel zur Schwangerschaftverhütung*, l'édition allemande des *Moyens d'éviter la grossesse* de G. Hardy ; car la poste allemande retournait invariablement à l'expéditeur les exemplaires confiés à ses soins, et ce n'est que par des voies détournées que ce livre pouvait parfois pénétrer en Allemagne.

Guillaume II personnellement et son gouvernement ont donné un démenti à ce bon et naïf Malthus, qui, s'inspirant du plus élémentaire bon sens, disait que « dans un pays surpeuplé, un législateur ne songerait jamais à faire des lois expresses pour encourager le mariage et la procréation des enfants (3) ».

Non seulement en ce pays surpeuplé à l'extrême — et dont la surpopulation a été, comme Guillaume II

---

(1) (2) Anton Nystroem, *Avant 1914, pendant et après*, p. 289.

(3) *Essai*, liv. I, chap. XIV.

l'a formellement reconnu, la cause fondamentale de la guerre de 1914-1918 — on encourageait la procréation à outrance avant la guerre, mais durant le cours de celle-ci, alors que tant de politiciens, de publicistes, de sociologues (1) reconnaissaient — sans d'ailleurs pour cela la condamner — que la surpopulation était la cause de la guerre qu'avait voulue ou que subissait (au choix, selon le point de vue) l'Allemagne, on s'ingéniait, par toutes sortes de propositions sur lesquelles légiférer, à maintenir, voire à aggraver cette situation après la guerre.

Guillaume II, à ce moment précis, a-t-il jamais élevé la voix contre cette folie du nombre ? Non, car il n'était pas le vrai héros : il n'avait pas en lui l'âme d'un « ennemi du peuple ». Ses paroles amères de 1920 n'expriment que le dépit mesquin du souverain qui rumine sa déchéance.

Sans aucun doute, le crime du gouvernant surpopulateur n'annule pas le crime des brutes prolifiques gouvernées. Mais, dans une bonne justice distributive, la responsabilité est d'autant plus lourde que l'homme est plus puissant. En ce sens, on peut dire que Guillaume II est un des plus grands artisans de cette immonde boucherie de plus de quatre années dont nous souffrons encore aujourd'hui et dont longtemps encore nous souffrirons. C'est un criminel de marque.

*Janvier 1922.*

---

(1) Voy. S. Grumbach, *L'Allemagne annexionniste.*

## LE GRAND-SORCIER DU VATICAN ET LA GUERRE.

Il n'est pas de boucherie honnête sans  
un peu de *Te Deum*.

LAURENT TAILHADE, *Le Pays*,  
27 juillet 1917.

Un peu plus d'un mois s'est écoulé depuis que Signor Giacomo della Chiesa, dit Benoît XV, grand-sorcier de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, a, comme il aurait dit, rendu son âme à Dieu. Est-il trop tard pour parler de lui ? Bah ! ne soyons pas trop actuels. D'ailleurs, la sagesse des nations, sage parfois, assure qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire. Et quant à cela, nul doute qu'en dégonflant le bonhomme pour voir ce qu'il avait dans le ventre nous ne fassions bien.

Son prédécesseur mourut, nous a-t-on conté, de la peine qu'il aurait éprouvée devant le déchaînement du carnage. Heureuse coïncidence ! Comme ça fait bien dans le tableau clérical ! Mais admirons, en passant, cette puissance du sentiment sur le physique animal ! On mourait déjà d'amour, au temps du romantisme ; celui-là est mort de piété et d'humanité ! Oui, ça fait bien, et seul un pape, un pasteur de souveraine miséricorde, le vicaire de Jésus-Christ, l'élu du Saint-Esprit était capable d'une si édifiante mort, alors que tant de gens, pendant la guerre, se sont abstenus de trépasser de douleur sentimentale,

depuis les haut-juchés qui l'ont déclanchée d'un cœur léger jusqu'aux plus infimes des nouveaux riches qui ont préféré se faire des trésors ailleurs qu'au ciel !

Quant à Benoît, sans doute moins sensible, nonobstant ses mandements éplorés, il a dû attendre l'an de grâce 1922 pour mourir... de l'épidémie d'influenza que son Dieu, qui peut tout et fait tout, aidé néanmoins des shakespeariens déterreurs de cadavres de l'ex-« front », des affameurs européens et de la température, a bien voulu nous dispenser plusieurs semaines durant.

« Un miracle seul peut sauver le Pape », disait, deux jours avant sa mort, le cardinal Sili en sortant de la chambre de l'agonisant. Mais Dieu n'a pas fait ce miracle pour celui qui était cependant son plus auguste représentant sur le globe terrestre. C'est dommage pour Dieu, qui aime les pauvres en esprit. Car, mieux encore que la guerre, qui a crétinisé tant de gens, un miracle en ce cas eût fait beaucoup pour sa cause, en christianisant d'autres, ce qui revient au même. Que d'occasions de ce genre Dieu a perdues depuis que le monde est monde !

Bref, voilà Benoît, comme nous balbutions dans notre pauvre verbiage d'ignorants de l'inconnaissable, entré dans l'éternité, dans cette fameuse éternité dont ce bougre de sorcier, cet inspiré du Ciel, ne savait pas davantage que moi, je puis l'affirmer sans témérité, en quoi elle consiste et dont à mon égal il était incapable de se faire une représentation mentale à l'énoncé du mot.

Cependant, comme le firent ses prédécesseurs et le feront ses successeurs, leur état-major et la menue prêtraille, il devait apparaître à tous comme le sachant et bien d'autres choses encore qui sont incompréhensibles pour vous et moi et même pour le scientifique. Mais, distingo, eux ne l'apprennent pas par des moyens vulgaires tels que l'expérience et le raisonnement ; ils le connaissent par révélation, une révélation qui n'atteint que des élus : tout le monde n'est pas touché de la grâce !

Inutile de continuer. Nous savons de quoi il retourne. La sorcellerie catholique vit sur un tissu de mensonges conscients basés sur le caractère insoluble des problèmes qui se posent à la raison de l'homme lorsqu'il considère l'univers. Cela nous donne la mesure de l'imposture d'un pape aussi bien que de celle du plus humble des curés de campagne !

\*  
\*\*

Des catholiques qu'on ne saurait ranger dans la catégorie des imbéciles, mais bien dans celle des gredins, c'est-à-dire ceux qui ont le cynisme, tels Jules Soury et Charles Maurras, de se qualifier d'« athées catholiques », vous diront que le mensonge religieux est un mensonge nécessaire pour le bon ordre social — d'une société dont ils sont les profiteurs — et que les prêtres, depuis le pape jusqu'au curé de campagne, en font le meilleur usage possible en ce sens.

Voyons donc l'usage que les prêtres catholiques et

notamment le Pape en ont fait dans une grande circonstance : la guerre, et surtout à quel « bon ordre » ils l'ont fait servir.

Benoît XV a été le pape de la guerre, ce qui lui a permis de poser au pape de la paix. Les gens d'église sont fort habiles, en conséquence d'une éducation spécifique, et leurs plus fins renards sont toujours, en vertu de la sélection naturelle, au faite de l'échelle ecclésiastique. La tâche a été rude pour Benoît et toutes les personnes bien-pensantes se sont accordées à trouver que la situation était délicate pour ce saint père des peuples en guerre les uns contre les autres et au sein de chacun desquels il comptait une multitude de fidèles. Comme les bien-pensants sont faciles à contenter (les bourdes que leur font avaler leurs pasteurs le témoignent), l'impression générale parmi eux est qu'il s'en est bien tiré et qu'il laissera dans l'histoire la réputation qu'il cherchait. Qu'il s'en soit tiré au mieux que permettaient les circonstances, c'est possible, mais c'est dans l'intérêt de l'Eglise, non dans celui des peuples, ni même dans celui du troupeau catholique !

N'empêche que la réputation est en bonne voie, puisqu'on pouvait lire récemment un article d'Ermenonville intitulé : *Un Pape pacifiste* (1) et consacré à la louange du personnage qui s'était si justement pseudonymé Benoît.

Comment Ermenonville, spécialiste des origines et

---

(1) *Le Journal du Peuple*, 22 janvier 1922. La thèse d'Ermenonville a été heureusement combattue dans le même numéro par Henri Fabre.

responsabilités politiques et diplomatiques de la guerre, qu'on dit si perspicace, n'a-t-il pas vu (en vérité il n'est nul besoin d'être grand clerc pour le voir) que le Pape ne pouvait adopter d'autre attitude que celle qu'il a eue, — attitude toute mécanique, née de la pure et simple nécessité de la politique de l'Eglise, attitude prise sans aucun espoir qu'intervienne une sanction dans le sens de l'appel et, pour tout dire, d'une souveraine hypocrisie ? Ah ! que ces esprits profonds sont donc parfois superficiels !

Remarquons à ce propos qu'il y a une tare dans le pacifisme de ces papes de temps de guerre. Ils en souffrent, ils en meurent, mais ils ne songent à combattre — si l'on peut dire — la guerre que lorsqu'elle est déchaînée. Jamais auparavant. La prévention serait cependant préférable à l'avortement, — qui, au surplus, ne se produit jamais, toute guerre suivant jusqu'au bout, naturellement, la voie que son déterminisme lui a tracée. Qui peut citer une condamnation de principe, prononcée par un pape, en temps de paix, du militarisme sous toutes ses formes, ainsi que des méthodes éducatives et de l'organisation sociale qui l'engendrent et sont cependant théoriquement — et pratiquement pourvu qu'on le veuille — réformables par les humains ?

A nous, Benoît XV apparaît comme ayant été un danseur de corde, assez médiocre, à bien examiner son jeu. Par-dessus tout, il nous apparaît comme un fourbe magistral.

N'oublions pas que le catholicisme est la religion

d'autorité par excellence. Il serait donc naïf de rappeler que Benoît ne s'est pas adressé directement aux peuples, spécialement à ses fidèles. Du chef de la catholicité, pouvait-on attendre un conseil de révolte, soit au nom d'un dogme, soit au nom de la conscience individuelle ? Pouvait-il donner aux gouvernés catholiques le choix entre l'insurrection et l'excommunication ? Non. Suivant la doctrine, Autorité, il traitait avec l'Autorité : toutes ses notes sont des exhortations et des prières aux gouvernants.

A défaut d'excommunication des gouvernés qui manquaient au commandement du Christ : « Tu ne tueras point », mais d'autre part obéissaient à cet autre commandement du même Christ : « Rendez à César ce qui appartient à César », c'est-à-dire : Obéissez à vos maîtres (qui sont responsables de leurs ordres devant Dieu et paieront... quand ils seront morts), le Pape pouvait excommunier les gouvernants.

Mais il s'agit bien de cela !

Qu'on en juge.

A la fin de 1917, les femmes allemandes et autrichiennes de l'Union internationale des Ligues de femmes catholiques organisaient en Suisse un Congrès international pour la paix. Elles invitèrent les femmes anglaises à y prendre part ; mais celles-ci refusèrent. Questionné au sujet de ce refus, le cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat du Vatican, répondit :

Le principe sur lequel se basent les femmes anglaises, c'est-à-dire le principe du patriotisme, est éminemment juste et

correct. Le Saint-Père n'inspire, ni ne conseille, ni n'encourage officiellement aucun congrès international catholique pour la paix. Loin de chercher à former la conscience politique du monde catholique, Sa Sainteté conseille et engage non seulement tous les catholiques, mais tous les peuples à considérer le vrai patriotisme comme un devoir et une vertu (1).

Nous voilà au cœur de notre thèse. Ouvrez l'œil, Ermenonville : là se trouve le fin mot de l'affaire.

\*  
\*\*

Le prêtre vit de l'autel. La raison sociale de son entreprise s'appelle Eglise. C'est une force de gouvernement, faite de l'ignorance et de la crédulité humaines. Mais elle n'est pas la force unique. Il est une autre force de gouvernement, une concurrente avec laquelle il faut compter. Jadis, l'Eglise prétendait à la seule maîtrise. Mais, à mesure que diminue le nombre de ceux qui croient en son pouvoir de sorcellerie, elle s'affaiblit. Elle a, en conséquence, depuis longtemps jugé que sa meilleure politique consistait à vivre en bonne intelligence avec cette autre force. La complice de l'Eglise a pour raison sociale Etat et pour raison d'être la protection de la propriété.

Suivant les nécessités de lieu et de temps, l'Eglise et l'Etat peuvent co-exister sous le régime de l'association ou de la séparation. Peu importe. Ils s'entendent comme larrons en foire. Passe-moi la rhubarbe, je te passerai le séné. En temps de paix, les gens de

---

(1) *La Métropole* (quotidien catholique d'Anvers ayant paru à Londres pendant la guerre), 2 octobre 1917. Dépêche de Rome de l'Exchange Telegraph.

l'Etat protègent les gens de l'Eglise. En temps de guerre, les gens de l'Eglise viennent à la rescousse des gens de l'Etat. Et en tout temps ils se rendent des services mutuels.

Quant à l'œuvre de l'Eglise en temps de paix, rappelons ici cette définition du catholicisme donnée par le catholique Balzac, dont l'œuvre entier a d'ailleurs été, pour de tels aveux, condamné par la Congrégation de l'Index :

La religion est le lien des principes conservateurs qui permettent aux riches de vivre tranquilles. La religion est intimement liée à la propriété (1).

Et quant à son œuvre de guerre, elle est assez récente pour que nous ne l'ayons pas oubliée. Ce fut le coup de main que l'Eglise doit à l'Etat, lequel prend en temps de guerre un nom plus poétique : Patrie.

Mais voilà le hic ! L'Eglise est une firme mondiale, cosmopolite, — catholique, comme il lui plaît de se qualifier ; elle est en dehors des nations et elle affiche même la prétention d'être au-dessus d'elles. L'Etat, lui, correspond à la nation, dont il a la prétention de faire sa chose ; l'Etat est une firme nationale : autant de nations, autant d'Etats. Et voilà ce qui faisait la situation délicate de notre Benoît.

Toutefois, c'était un danseur de corde. Il lui fallait servir à la fois et la guerre et la paix. Qu'à cela ne tienne : funambule, nous avons notre balancier. Dans

---

(1) *Histoire des Treize.*

chaque nation, n'a-t-il pas ses représentants ? La solution est bien simple. Chacun de ceux-ci sera pour la guerre que fait son propre pays et ses alliés. Qu'il nous suffise de rappeler, parmi les plus actifs et les plus bruyants de ces excitateurs à la haine et à la bestialité, ces noms : le cardinal von Hartmann, archevêque de Cologne, infatigable bénisseur des armées du Kaiser ; l'archevêque de Lemberg, Strepetycki ; le cardinal Bourne, archevêque de Westminster ; l'archevêque d'Udine, Rossi ; le cardinal Ferrari, archevêque de Milan ; le cardinal Gibbons, évêque de Baltimore ; le cardinal de Cabrières, évêque de Montpellier et primat des Gaules ; et ce cardinal Mercier, archevêque de Malines, qui posait au martyr pour soulever les vaincus et trouva même cette perle : la vengeance vertu chrétienne (1) ! Mire-toi dans cette belle âme, ô Jésus, Jésus de « l'autre joue » !

Nul d'entre eux n'a, que je sache, été excommunié, ni même blâmé par le maître hypocrite qui eût pu briser comme verre leur autorité si ignoblement employée. Au contraire, chacun de ces cardinaux de massacre et de ces évêques de boucherie recevait pendant la guerre des marques ostentatoires d'estime du « Pape pacifiste ».

N'étaient-ils pas tels qu'il voulait qu'on fût ? N'a-t-il pas dit que « le principe du patriotisme est éminemment juste et correct » ? Ne conseillait et n'engageait-il pas tous les catholiques et même tous les peuples

---

(1) Allocution du 29 janvier 1917, adressée aux doyens de l'archevêché de Malines, reproduite par la *Métropole* du 8 juin 1917.

à « considérer le vrai patriotisme comme un devoir et une vertu » ? Et le premier devoir du vrai patriote n'est-il pas de défendre sa patrie en temps de guerre : le pauvre bougre de laïque en se faisant casser la gueule et l'ecclésiastique en bénissant et sanctifiant son sacrifice ? Pourquoi eussiez-vous voulu qu'il excommuniât les cardinaux de massacre, les évêques de boucherie et les curés promeneurs d'autos-chapelles ?

Mais lui, Benoît ? Eh bien, quoi, pouvait-il être pour l'un des deux partis aux prises ? Il était à la fois pour tout le monde et pour personne. Lui, n'a pas de patrie, il est au-dessus des patries. Ou plutôt si, il en a une : l'Eglise. Il a raison : c'est son *business* ! Et il l'a défendue à sa façon : ses lieutenants étaient pour la guerre, comme ils le devaient et comme il le leur conseillait, parce qu'il faut bien faire les affaires du camarade Etat, si l'on veut qu'à son tour il fasse celles de la camarade Eglise ; lui, était pour la paix. Il réalisait ce prodige, le vieux sorcier, de contenter tout le monde et son père, — tout le monde catholique et son père qui est aux cieux !

Oui, tandis que dans chaque nation en guerre l'Eglise, par la voix du clergé national, bénissait le carnage, se faisait rabatteuse de chair à canon et incitait au prolongement de la boucherie, à Rome, son chef suprême « travaillait » pour la paix. Et comment ! Par des prières à Sa Nullité Dieu et des supplications aux chefs d'Etats, lesquels, sachant à quoi s'en tenir sur la valeur des actes du copain de l'autre entre-

prise et sur sa sincérité, faisaient les gestes convenus pour maintenir l'autorité de leur compère — et passaient outre.

Ah ! la sale comédie et le sinistre comédien !

A l'armistice, il a pu se dire : « Tirez le rideau, la farce est jouée ! »

Maintenant, il y a relâche au Vatican : la guerre est passée, pourquoi y parlerait-on de la paix ? Il sera temps de le faire lors de la prochaine guerre. Alors, la même farce sera jouée, exactement. Je suis incapable, quant à moi, d'imaginer qu'il puisse se passer quoi que ce soit de différent.

O Pies et Benoîts de tous les numéros, nous prendrons votre christianisme au sérieux lorsqu'il sera semblable à celui d'un Tolstoï, des Doukhobors de Russie, des Quakers d'Angleterre et des Mennonites du Canada. Pas avant, ô fourbes ! C'est-à-dire : jamais !

*Février 1922.*

## LE DÉMAGOGUE.

Le patriotisme est le dernier refuge d'un gremlin.

SAMUEL JOHNSON (1775).

Il disait à ses amis qu'il était une canaille. Il se le disait à lui-même. Et il était plus satisfait d'être une canaille qu'il ne l'eût été d'être un honnête homme.

The Rt. Hon. G. F. G. MASTERMAN, *Bottomley and Politics* (*Daily News*, 1<sup>er</sup> juin 1922).

Horatio Bottomley, directeur de *John Bull*, roi des bourreurs de crânes anglais et champion de l'Honneur, vient d'être condamné à sept ans de *hard labour* pour avoir escroqué 150.000 livres sterling aux poires dont il avait capté la confiance.

Décadence !

Où es-tu, grandeur, grandeur dorée du temps de guerre — heureux *war-time* ! — où Horatio pouvait voir en permanence sa gloire véhiculée par les autobus londoniens, arborant, sur l'affiche qui annonçait son prochain article sensationnel, son portrait dans une pose hiératique ? Où êtes-vous, larges profits, gros salaires, fructueuses conférences « en faveur de », meetings à 200 livres la soirée pour exalter le moral des foules de 1914-1918 ?

La guerre est le temps de moisson des capitalistes, a-t-on dit. Oui, et la stupidité humaine est un fameux capital aux mains du maître de la foule. Mais à la guerre, hélas, succède la paix : les affaires sont plus dures, les grands sentiments baissent de prix, l'enthousiasme s'est évanoui et le prêtre de la Patrie est moins aisément considéré comme sacré.

Voilà maintenant Horatio en quelque geôle, décortiquant le chanvre. Mais, patriote, qu'il se réjouisse quand même : on en fera des câbles pour la marine nationale !



Horatio Bottomley, c'est le prototype du démagogue, un Robert Macaire démagogue.

J'avais conservé à dessein un de ses articles de l'époque de la guerre, tout à fait caractéristique de sa manière, et par conséquent de celle du flatteur de peuple. Il est précisément intitulé : *The People's Peace* (La Paix du Peuple) et porte comme sous-titre : *Demos, the New Deity, must be consulted* (Démós, le dieu nouveau, doit être consulté) (1). Analysons-le brièvement.

### Qu'est-ce que Démós ?

A proprement parler, dit-il, c'est le peuple... Démós, c'est la masse, les gens du commun, l'homme de la rue... Personnellement, toutefois, je préfère le déifier : Démós, c'est l'Ame du Peuple.

Pour déifier le peuple, on le compare aux « grands ». On le flatte, au détriment des classes dirigeantes, mais en s'arrêtant à temps pour que l'autorité de celles-ci ne soit pas endommagée — tout en faisant voir aux détenteurs d'autorité qu'on sait s'attacher les foules, qu'on a leur oreille et que si l'on voulait... Ah ! oui, si l'on voulait ; mais on ne voudra jamais !

Dans certaine Lettre ouverte, j'eus un jour l'occasion de dire

---

(1) *Sunday Pictorial*, 26 août 1917.

quelque chose à son sujet. Je le dépeignais comme le rival virtuel du Trône — un grand gaillard endormi qui pouvait s'éveiller à tout moment et, à moins qu'on ne le traitât gentiment, éclater en un accès de colère. Je me hâte de dire, cependant, que, pour autant que la Couronne est intéressée, je crois le risque de friction extrêmement lointain : Démos et le Roi sont bons amis.

Mais le vrai roi, le dieu, c'est le peuple :

Le temps est à jamais passé où les rois et leurs ministres pouvaient se livrer aux habiletés de la politique comme à un jeu d'échecs et utiliser leurs peuples en guise de pions. Désormais, Démos est intronisé. Son titre est inattaquable. Les ministres forment sa suite. Même les monarques doivent s'incliner devant lui. Il est le Seigneur des seigneurs. Le droit divin des rois est tombé en désuétude. Voici ouverte l'ère du droit divin des peuples.

Ce à quoi le peuple est le plus sensible, à côté de la reconnaissance de sa souveraineté, son illusoire souveraineté, c'est la reconnaissance de sa force, sa force platonique de grand animal antédiluvien qu'il est incapable d'employer à sa libération. On fera donc miroiter sa force aux yeux de Démos, et afin qu'il ne se risque pas à en faire un usage utile à lui-même et dangereux pour les nantis, on discréditera cet usage utile lorsqu'il aura été ébauché quelque part :

Démos s'éveille, et comme il bâille et étire ses membres, toute la terre tremble : c'est un gros pataud, rude et un peu gauche ! Je ne fais pas allusion spécialement à la « révolution russe » ; ça, c'est du bluff ; c'est le comble de l'intrigue allemande, à l'œuvre depuis le début de la guerre. Et de cette révolution, j'imagine que le pauvre moujik ignore le premier mot. Grattez le Russe, vous trouvez le Tartare, non le révolutionnaire ! Non, je fais allusion aux sinistres présages, tout autour de nous, du bouleversement social qui approche.

## Et Horatio continue :

Cette guerre a ouvert les yeux du peuple... Les politiciens ne peuvent plus se moquer de Démos. Par-dessus tout, ils ne doivent pas l'insulter ; comme je l'ai dit, c'est un gaillard pas commode, et brutal quand on l'embête.

*Et cætera.*

N'est-ce pas là le ton du démagogue ? Ce fut celui d'Horatio Bottomley.

Son style, parlé ou écrit, était aussi calculé pour plaire au peuple : c'était une étrange mixture de trivialité, d'humour un peu grossier, de notions primaires d'histoire et de littérature, avec, naturellement, de fréquentes allusions bibliques. Pour enluminer ça, de grosses fleurs de rhétorique. Et puis les airs de prophète d'un « Je sais tout » qui consent à vous livrer un peu de l'avenir pour deux ou trois pence.

A l'aide de quoi cet ex-chevalier d'industrie familiale eut enfin une table bien garnie et la vie luxueuse. Mais il alla trop loin. Il pensait que le fait de chevaucher la populace le rendait invulnérable. Ce fut son erreur. Ce colosse aux pieds d'argile fut abattu par un simple pamphlet de deux pence rédigé et vendu dans les rues par une de ses dupes, ce qui entraîna contre lui l'action publique de la justice.

\*  
\*\*

Au tribunal, Horatio Bottomley se croyait encore devant le public de *John Bull*. Il y avait derrière le juge, pendu au mur, un glaive symbolique : « le glaive de la Justice ».

— Ce glaive, dit-il au juge, ce glaive sortirait de son fourreau si vous émettiez un verdict contre moi!

L'autre trouva suprêmement insultant qu'on voulût le prendre avec des grimaces qui rentraient dans sa propre pratique. La prédiction à la Joseph Prudhomme manqua son effet... et le glaive ne bougea pas du fourreau.

Sept ans de *hard labour* !

Nous ne te plaindrons pas, ami de la masse qui, pour la flagorner encore et moins généreux que les gouvernants d'Angleterre, demandais, durant la guerre, pour les *conscientious objectors*, douze balles dans la peau dans un fossé de la Tour de Londres.

*Juin 1922.*

## LA VENGEANCE VERTU CHRÉTIENNE.

— Je songe aux flots de sang répandus par le catholicisme, dit froidement Emile. Il a pris nos veines et nos cœurs pour faire une contrefaçon du déluge.

BALZAC, *La Peau de Chagrin*.

En juin dernier, « le vénérable cardinal Mercier, dont la soutane s'orne de la Croix de guerre », comme dit le *Matin*, banquetait à Paris, au Palais d'Orsay, en une compagnie franco-belge de politiciens, de militaires et d'ecclésiastiques. Une fois de plus, l'autorité et ses deux auxiliaires : le sabre et le goupillon, célébraient leur vieille alliance, cimentée à nouveau par quatre années de massacre. Que ce nous soit l'occasion de mettre en lumière une brillante invention du pontife de Malines.

A part son coreligionnaire et pair von Hartmann, qui opérait en Allemagne, il n'y eut certainement pas dans le catholicisme, durant la guerre, son équivalent comme excitateur jusqu'aboutiste. Peut-être compte-t-il que le sang qui gicle des victimes sur la robe d'un cardinal de boucherie n'y laisse pas de traces. Mais si le sang se confond avec la pourpre cardinalice, les écrits demeurent, car les paroles du Mercier de la guerre ont été enregistrées par ceux qui en profitaient ; et si nous voulions signaler tous ses sophismes d'alors, un volume serait nécessaire.

C'est à la catholicité belge, la seule alors importante pour lui et ceux qu'il servait, que Mercier a

apporté son chef-d'œuvre. Cette merveille, c'est la « Vengeance vertu chrétienne », concept qui faisait le fond d'une allocution prononcée à la réunion annuelle des doyens de l'archevêché de Malines le 29 janvier 1917 (1), mais qui se trouve délayé en maintes autres. On y voit comment un roublard peut cuisiner une idée jusqu'à la faire fonctionner dans un sens diamétralement opposé à celui de sa direction initiale. Sans doute, le fait n'est pas nouveau : l'histoire des Eglises chrétiennes, depuis qu'elles existent, n'est faite que de déformations intentionnelles de la parole primitive du Christ dont elles se réclament, déformation qu'on effectue chaque fois que la parole va à l'encontre des intérêts des maîtres de la société. Mais le fait dont nous faisons notre exemple d'aujourd'hui est typique, car il s'agit d'un point fondamental de la doctrine chrétienne, et il emprunte aux circonstances de sa naissance une puissance exceptionnelle.

N'allez pas parler au cardinal Mercier — en temps de guerre — d'un Jésus de la joue gauche après la droite, d'un Tolstoï chrétien et antimilitariste intransigeant, de Quakers soignant leurs « ennemis », de Mennonites abandonnant un pays plutôt que de laisser contaminer leurs enfants par un enseignement belliciste, de chrétiens non-conformistes se refusant même à un travail pouvant aider indirectement à faire la guerre. Balançoires que tout cela ! La vérité, la voici :

Assurément, la charité exclut la haine ; la haine est son

---

(1) Reproduite par la *Métropole* (quotidien catholique d'Anvers ayant paru à Londres pendant la guerre) dans son numéro du 8 juin 1917.

contraire ; la charité et la haine s'excluent comme l'eau et le feu ; il est impossible qu'elles coexistent dans un même sujet. Mais qu'est-ce que haïr ? C'est vouloir à quelqu'un le mal pour le mal, souhaiter que le prochain souffre afin qu'il souffre, nous faire donc de sa souffrance un but auquel notre volonté s'arrêterait avec complaisance. Pareille disposition d'âme serait gravement coupable.

D'autre part, à quelqu'un qui a commis une injustice et s'y obstine, vouloir un mal physique non comme but, mais comme moyen en vue d'un bien moral extérieur ; vouloir qu'un coupable souffre, afin que, sous l'étreinte de la souffrance, il opère en son âme la conversion qu'il refuse d'accomplir de plein gré, ce n'est pas le haïr, c'est, au contraire, l'aimer raisonnablement.

...Qui aime bien châtie bien, dit le proverbe. L'amour de la justice vindicative peut aller à l'excès et dégénérer en cruauté ; mais il peut aussi pécher par défaut, en n'infligeant pas aux coupables la peine qu'ils méritent. La vertu est dans le juste milieu. Car la volonté de tirer vengeance du mal est dûment une vertu. Saint Thomas la considère comme une vertu spéciale qui complète, en chacun de nous, la répulsion naturelle que nous avons pour tout ce qui nous est nuisible, nous fait repousser l'injure quand elle nous menace, nous incite à nous en venger quand elle nous atteint.

...Que l'on ne confonde donc pas la haine, un vice, avec l'esprit de juste vengeance, une vertu. La haine s'inspire d'un instinct de destruction. La vertu de vindicte s'inspire de la charité.

Une citation semblable suffit à définir le catholicisme : une religion d'anthropoïdes mal dégrossis.

La doctrine primitive de Jésus est de nos jours assez néfaste par elle-même, tant au point de vue individuel que social, pour qu'on n'en vienne pas aggraver les défauts par une interprétation volontairement fautive. Car il se produit ceci avec un interpréteur à la Mercier, c'est que le christianisme peut réaliser tout le mal possible tandis que le peu

de bon qu'il peut contenir est complètement annulé. Par les chrétiens qui le prennent à la lettre, c'est une doctrine de faiblesse et de résignation au mal ; avec un Mercier, il devient une doctrine d'agression, tout au moins de vengeance, c'est-à-dire de perpétuation du mal.

Il est vrai que la « Vengeance vertu chrétienne » est une idée pour le temps de guerre ! En temps de paix, on revient à l'oubli des injures, au pardon des offenses, parce que les adversaires et les intérêts en présence ne sont plus les mêmes. Les plus forts à qui le troupeau des ouailles a alors à faire sont non seulement des compatriotes, mais les plus haut placés de ces compatriotes, les chefs de l'Etat, maîtres des corps et associés des chefs de l'Eglise, maîtres des âmes, — maîtrises qui se contre-balancent et dont l'équivalence active fait qu'en définitive les deux bandes ont intérêt à s'entendre sur le dos du croyant — et même de l'incroyant.

En temps de guerre, l'Eglise, instrument de gouvernement national, maintient la fidélité du troupeau envers les maîtres de la nation, contre ceux de l'extérieur qui aspirent à les déloger et à les remplacer. En temps de paix, elle assiste les maîtres « légitimes », ceux de l'intérieur, contre leur troupeau.

De sorte que l'Eglise a, à l'usage du prolétariat, une doctrine de « joue gauche » pour le temps de paix, en faveur des dirigeants-possédants nationaux ; et une doctrine de « vengeance vertu chrétienne » pour le temps de guerre, contre l'« ennemi », —

l'ennemi des dirigeants-possédants nationaux. Le jésuitisme qui fait nécessairement le fond de l'éducation des prêtres apparaît ici dans toute sa hideur.

Un sentiment de colère s'empare de quiconque est de mentalité propre et probe devant le style alambiqué, les pensées tortueuses, les distinguos hypocrites de la littérature ecclésiastique de guerre, qui ont pour unique objet, sous la plume et dans la bouche des prêtres, d'accorder la condamnation du mal par Jésus avec la nécessité pour l'Eglise, instrument des dominateurs et des parasites, d'aider au rabattage du « matériel humain » et à la poursuite de la guerre au bénéfice de ceux dont elle est la bonne à tout faire.

Savourez aussi ces paroles du même disciple de celui qu'on a appelé le Prince de la Paix :

Si malgré ses horreurs, la guerre — j'entends la guerre juste — a tant d'austère beauté, c'est qu'elle est l'élan désintéressé de tout un peuple qui donne, ou est disposé à donner ce qu'il a de plus précieux : sa vie, pour la défense ou la revendication de quelque chose qui ne se pèse pas, ne se chiffre pas, ne s'accapare pas : le Droit, l'Honneur, la Paix, la Liberté.

Ne sentez-vous pas que, depuis deux ans, la guerre, l'attention ardente, soutenue que, d'ici-même, vous lui prêtez, vous purifie, vous dégage de vos scories, vous recueille, vous fait monter vers quelque chose de meilleur ? (1)

Le dix-huitième siècle channonait Clermont, homme d'église devenu général :

Aussi propre à l'un comme à l'autre,  
Il sert son Dieu comme il se bat,

disait la chanson.

(1) Allocution prononcée à Sainte-Gudule, à Bruxelles, le 21 juillet 1916. (*La Métropole*, 8 août 1916).

Le cardinal de boucherie, l'évêque de combat, le curé de meurtre n'ont pas même cet honnête courage de brute. Leur militarisme est de l'espèce la plus couarde. Et la révolte intime atteint son comble quand ces lâches canailles ensoutanées, crossées et mitrées, du fond de leurs cavernes gothiques, où tous les stupéfiants de l'art sont au service de leur ignominieuse besogne, excitent, excitent encore, excitent toujours au sacrifice et à l'assassinat, pour rentrer ensuite, dans la sécurité de leurs palais ou de leurs presbytères, se délecter d'un bon morceau avant que de caresser, l'un sa maîtresse, l'autre la gouvernante d'âge canonique.

*Juillet 1922.*

## DÉMENCE.

En novembre dernier, à Milan, le littérateur millionnaire Marinetti, magistral bluffeur et chef de l'école futuriste, était l'objet d'une manifestation dite nationale à laquelle participait tout le gratin fasciste. On y célébra, nous disent les *Nouvelles littéraires* du 27 décembre, le patriote ardent, l'un des premiers interventionnistes de la grande guerre, et ses admirateurs le consacrèrent « grand animateur d'italianité » en lui offrant un drapeau de 360 mètres carrés !

Cela me fait songer à certaine plaquette enfouie dans ma bibliothèque. C'est le moment de la tirer de son sommeil. A défaut de ses quatre-vingt-deux pages, qui donneraient la pensée complète de cet échappé de cabanon sur l'une des plus grandes calamités humaines, je voudrais tout au moins faire goûter aux amis sa préface.

Le titre de la plaquette est : *La Bataille de Tripoli*, vécue et chantée par F.-T. Marinetti (Edition de *Poesia*, Milan. 1912).

Voici la préface :

POUR LA GUERRE, SEULE HYGIÈNE DU MONDE ET SEULE MORALE ÉDUCATRICE. — Nous, Futuristes, qui, depuis deux ans, bravons les sifflets des Podagres et des Paralytiques, glorifions l'amour du danger et de la violence, le militarisme, le patriotisme, la *Guerre*, « seule hygiène du monde et seule morale éducatrice », sommes heureux, finalement, de vivre cette grande heure futuriste de l'Italie, tandis qu'agonise l'immonde race des pacifistes, désormais terrés dans les caves profondes de leur ridicule Palais de La Haye.

Nous avons récemment culbuté à coups de poing, dans les rues et dans les meetings, nos adversaires les plus acharnés, en leur crachant au visage ces fermes principes :

1° L'individu et le peuple ont toutes libertés, sauf la liberté d'être lâches.

2° Le mot *Italie* doit resplendir bien au-dessus du mot *Liberté*.

3° Il faut que le souvenir fastidieux de la grandeur romaine soit enfin biffé par une grandeur italienne cent fois plus grande.

L'Italie ne nous apparaît plus que sous la forme puissante d'un beau *Dreadnought*, avec son escadrille d'îles-torpilleurs...

Fiers de sentir que la ferveur belliqueuse de la nation égale enfin celle qui nous a toujours animés, nous invitons le Gouvernement italien, devenu futuriste, à immensifier toutes les ambitions nationales, en méprisant les stupides accusations de piraterie et en proclamant la naissance du PANITALIANISME.

Poètes, peintres, sculpteurs et musiciens futuristes d'Italie, jusqu'à ce que la guerre soit terminée, laissez là vers, pinceaux, ciseaux et orchestres ! Elles ont commencé, les rouges vacances du génie !... Aujourd'hui nous ne pouvons admirer, sinon les symphonies formidables des *shrapnels* et les folles sculptures que notre artillerie inspirée taille à coups de mitraille dans les masses ennemies ! — F.-T. MARINETTI.

Est-ce assez ignoble et assez grotesque ?

Mais que des foules, aujourd'hui, aillent encore célébrer une pareille démente, cela prouve que le carnage de 1914-1918 n'a pas ouvert les yeux de l'humanité et que la prochaine boucherie trouvera pour se faire les mêmes canailles et les mêmes crétiens.

Janvier 1925.

## TABLE DES MATIÈRES

---

|                                                       | Pages |
|-------------------------------------------------------|-------|
| PRÉFACE DE GÉRARD DE LACAZE-DUTHIERS . . . . .        | 7     |
| LA MEULE, poème . . . . .                             | 15    |
| NOTE LIMINAIRE . . . . .                              | 17    |
| DES CRIS SOUS LA MEULE . . . . .                      | 19    |
| FLEURS DE GUERRE :                                    |       |
| La Célébration de l'Ignoble . . . . .                 | 109   |
| D'Annunzio et l'Art de cuisiner les Poires . . . . .  | 117   |
| Guillaume II, la Surpopulation et la Guerre . . . . . | 125   |
| Le Grand-Sorcier du Vatican et la Guerre . . . . .    | 135   |
| Le Démagogue. . . . .                                 | 146   |
| La Vengeance vertu chrétienne . . . . .               | 151   |
| Démence . . . . .                                     | 157   |

---

*Achévé d'imprimer*

*le 30 avril 1927*

*par*

*“ LA LABORIEUSE ”*

*imprimerie coopérative*

*7, rue du Gros-Anneau*

*.. .. . Orléans .. .. .*



Aucun éditeur n'ayant accepté de publier :

# PARIS-MOSCOU-TIFLIS

(Souvenirs d'un voyage à travers la Russie soviétique)

j'en fus réduit à l'éditer moi-même. Grosse entreprise !  
Mais je suis persuadé qu'on peut la réussir.

Le volume, abondamment illustré, préfacé par Henri Guilbeaux, vient de paraître. Il est vendu *dix francs* l'exemplaire. (Il y a quelques exemplaires sur papier de luxe à *vingt-cinq francs*).

Puis-je faire un appel à tous mes amis, à tous les amis des *Humbles*, pour que ce livre déjà trop retardé ne me coûte pas trop cher.

M. W.

---

## BULLETIN DE SOUSCRIPTION <sup>(1)</sup>

---

Je soussigné :

Nom .....

Adresse .....

déclare souscrire { ordinaire } de **Paris-Moscou-Tiflis**  
à un exemplaire { de luxe }  
dont ci-joint le montant.

Signature :

(1) A découper, remplir et renvoyer à Maurice WULLENS, 4, rue Descartes, PARIS-V\*. (Compte courant postal 380.70 Paris).

---

---

---

LES ÉDITIONS DE LA BELLE PAGE  
« COLLECTION PREMIÈRE »

Sept petits volumes tirés à 735 ou 750 exempl. en éditions originales

**PARUS :**

Maurice BOISSARD

**VILLÉGIATURE**

*avec cinq bois gravés de Constant LE BRETON*

Remy DE GOURMONT

**LE JOUJOU**

*avec dix bois gravés de Joseph QUESNEL*

Charles VILDRAC

**RÉCITS**

*avec huit bois gravés d'Angéline BELOFF*

André SPIRE

**REFUGES**

*avec neuf bois gravés de Maurice SAVIN*

L'exemplaire sur Arches..... **25 francs**

VILLÉGIATURE, presque épuisé, ne se vend plus qu'en collection entière.

---

**SOUS PRESSE :**

Maurice VLAMINCK : **Histoires et poèmes de mon époque**  
(bois de l'auteur).

Gaston LE RÉVÉREND : **Irrévérances** (bois de D. Galanis).

Georges DUHAMEL : **Mémorial de Cauchois** (bois de Jean Kéfalinos).

---

---

Adresser les commandes, accompagnées de leur montant  
à M. WULLENS, 4, rue Descartes, Paris-V<sup>e</sup> (C/c postal 380.70).

---

---

# NUMEROS SPECIAUX *consacrés à :*

- Emile Verhaeren** (Janvier-Février 1917 : 32 pages).  
 Articles de : Romain Rolland, Han Ryner, Henri Guilbeaux, Philéas Lebesgue, A.-M. Gossez, Marcel Lebarbier, Roger Pillet, Maurice Wullens et Francis Yard . . . . . 2 »
- Gabriel Belot** (Août-Septembre 1917 : 64 pages) . . . . . *épuisé*
- A.-M. Gossez** (hors série : 32 pages) . . . . . *épuisé*
- Romain Rolland devant la Guerre** (Octobre 1917 : 32 pages) . . . . . *épuisé*
- Anthologie des Humbles** (Mars-Avril 1918 : 80 pages) . . . . . *épuisé*
- Philéas Lebesgue** (Août-Sept.-Oct.-Nov. 1918 : 100 pages).  
 Articles de : Ad. van Bever, Xavier de Carvalho, Paul Cordier, Henry Cormeau, F. Funck-Brentano, A.-M. Gossez, Miodrag Ibrovac, Tristan-L. Klingsor, Marcel Lebarbier, Camille Le Mercier d'Erm, Roger Pillet, Georges Polti, Han Ryner, Sotiris Skipis, Maurice Wullens et Francis Yard.  
 Deux portraits hors texte par Ch. Duhamel et Tristan-L. Klingsor.  
 Illustrations de : G. Belot, H. Chapront, Ch. Duhamel, G.-P. Guinegault, C. Lieucy . . . . . 3 »  
 (Sur hollandais français : 6 francs)
- Le Cœur de l'Ennemi** (Avril 1919 : 32 pages) . . . . . *épuisé*
- Anthologie de poèmes yougo-slaves** (Octobre 1919 : 56 pages).  
 Poèmes de : Ivo Andrić, M. Boyitch, Yvan Douchitch, Tcherina, Ilyia Despote, Dragoutine, M. Domyanitch, Iakchitch, Miloutine, Yovanovitch, Rikard, Katilitch, Yérétov, S. Korditch, mirko Korolya, Krstitch, Danitza Markovitch, D. Mitrinovitch, Mitrovitch, Vladimir Nazor, Petrovitch, Raytitch, Rakitch, Stefanovitch, Momtchilo, Seleskovitch, Aleksa Chantitch, Onyevitch et Milan Voukassovitch.  
 Traductions de Philéas Lebesgue et B. Tokine. Lettre-préface de Ph. Lebesgue et étude préliminaire de B. Tokine sur le développement de la poésie yougo-slave . . . . .
- La Bretagne Libertaire** (Avril-Mai 1921 : 64 pages).  
 Textes français et bretons de F. de La Mennais, Ernest Renan, Olivier Souvestre, Aristide Briand, Gustave Hervé, Yves le Febvre, G. Carantec, Emile Masson, Jos. Le Bras, Louis-N. Le Roux, C. Le Mercier d'Erm, François Jaffrennou et Charles Rolland, colligés et précédés d'une étude liminaire : *La Nation bretonne et l'Internationale*, par Camille Le Mercier d'Erm.  
 Bois gravés originaux de Jeanne Malivel . . . . . 3 »
- A propos de la Révolution qui vient** (Juillet-Août 1921 : 64 pages).  
 Opinions de Henri Barbusse, Marcel Cachin, Sébastien Faure, Génold, Emile Masson, Victor Méric, Charles Rappoport, Rhillon, Boris Souvarine, Vilkins et Maurice Wullens.  
 Bois gravés de Louis Moreau, lino de A. Daenens. . . . . 3 »
- Littérature et Pognon (suite)** (Avril 1923 : 36 pages).  
 Opinions de : E. Armand, André Billy, Henry Bordeaux, Jacques Boulenger, Georges Druilhiet, André Dumas, J. Ernest-Charles, Raymond Escholier, Louis Forest, Franc-Nohain, Paul Ginisty, Jean de Gourmont, Pierre Hamp, Edmond Haraucourt, Henry-Jacques, Francis Jammes, Maurice Levallant, André Lichtenberger, Pierre Mille, Eugène Montfort, Achille Paysant, Ernest Péronchon, Armand Praviel, Rachilde, J.-H. Rosny aîné, Maurice Rostand, Séverine, Victor Snell, Paul Souday, Marcelle Tinayre, Jules Vallés, Maurice Wullens, et Colette Yver. Un poème de G. Carantec; une lettre d'Emile Masson. . . . . 1 »
- Pour Henri Guilbeaux** (juin-juillet-août 1924 : 112 pages). — *L'Homme* par Ed. Dujardin, P. Franklin, M. Lebarbier, Claude Le Maguet, G. Montandon, J.-P. Samson et Maurice Wullens. — *Son Œuvre* par I.-A. Axionoff, A.-M. Gossez, Claude Grandier, P. Lebesgue, Magdeleine Marx, J. de Saint-Prix, Emile Verhaeren et Marcel Wullens, — *Témoignages* de H. Barbusse, G. Belot, J.-R. Bloch, A. Daenens, E. Donce-Brisy, G. Duhamel, Renée Dunan, G. Dupin, Louis de Gonzague Frick, André Germain, A. Henneuse, Valéry Larbaud, P. Léautaud, G. Le Révérend, M. Millet, Parjaniane, J. Rivière, Ch. Rochat, P.-N. Roinard, R. Rolland, Han Ryner, A. Salmon, A. Spire, Théo Varlet, C. Vildrac, Stefan Zweig, etc., etc. Un poème inédit, deux autographes et deux photographies . . . . . 5 »
- La Guerre**, recueil de devoirs choisis (2<sup>e</sup> édition : 96 pages) . . . . . 4 »

# Les Éditions des Humbles

|                                                                                                                                                    |        |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| Edmond ADAM. — <i>Le Néostiche et le Verbe intégral</i>                                                                                            |        |
| — <i>Nisita ou les Amours d'Eurydès</i> , proses, avec bois gravés par Lucien Jacques                                                              | 2      |
| George ADRIAN. — <i>Les Traité-la-Gloire</i> , roman.                                                                                              | 6      |
| Claude AVELINE. — <i>Molène</i> , avec deux compositions originales de Steinlen.                                                                   | 6 50   |
| — <i>L'Homme de Phalère</i> , apologues                                                                                                            | 2      |
| — <i>L'Eau ruisselle de toutes parts</i> , apologues                                                                                               | épuisé |
| Jean BALAT. — <i>Lepopo le fou</i> , légende contemporaine.                                                                                        | épuisé |
| Maurice BATAILLE. — <i>Le Chapeau de Velours</i> , (1 <sup>re</sup> édition 1914, rare)                                                            | 1 50   |
| — <i>Le Chapeau de Velours</i> , poèmes (2 <sup>e</sup> édition)                                                                                   | 2      |
| — <i>La Cité des Humbles</i> , poésies, suivie des <i>Chansons pour ne pas pleurer</i> .                                                           | épuisé |
| R. BONISSEL. — <i>Quatre nivernais</i> , études.                                                                                                   | épuisé |
| Rémi BOURGERIE. — <i>Graines dans le Vent</i> , poèmes.                                                                                            | 3      |
| Georges DAVID. — <i>Bérangère</i> , étude pour servir à l'histoire de ceux qu'on ignore.                                                           | 3 50   |
| René DAX. — <i>Par les grand routes</i> , poèmes.                                                                                                  | 3      |
| ERMENONVILLE. — <i>Miettes d'Histoire</i>                                                                                                          | 3      |
| Fernand FERRE. — <i>Luzia</i> , linos de A. Daenens                                                                                                | 2      |
| GARRIGUE GARONNE. — <i>La Chaîne aux Anneaux brisés</i> , poèmes                                                                                   | 4      |
| A.-M. GOSSEZ. — <i>Henry Chapront, Aqualintiste</i> , XXXIII illustrations.                                                                        | 3      |
| Henri GUILBEAUX. — <i>Kraskremt</i> , avec neuf linos gravés, par A. Daenens.                                                                      | 2      |
| Hélène HARDANT. — .....cailloux blancs, poèmes                                                                                                     | 2      |
| R.-M. HERMANT. — <i>La Trainaille</i> , poésies, ballades et chansons.                                                                             | 4      |
| Lucien JACQUES. — <i>Choir de poèmes</i> , avec bois gravés au canif                                                                               | 2      |
| Pierre LARIVIERE. — <i>Au temps des sous-hommes</i>                                                                                                | 3      |
| LAZARE. — <i>Anarchie</i>                                                                                                                          | 4 50   |
| Marcel LEBARBIER. — <i>Poussières</i> , poèmes                                                                                                     | épuisé |
| — <i>Malgré les Ouragans</i> , poèmes, ornés d'un bois gravé de Frans Masereel.                                                                    | épuisé |
| Fernand LEPRETTE. — <i>Jules Leroux</i> , l'homme, le poète, le romancier.                                                                         | 3      |
| G. LE REVEREND. — <i>Fables et Poèmes</i> , avec trois images, de André Hardy                                                                      | 2      |
| André LORULOT. — <i>E. Armand</i> , son évolution, sa philosophie, son œuvre.                                                                      | 2      |
| Henry MALOT. — <i>Forceries</i> , poèmes.                                                                                                          | 3      |
| Léon MEUNIER. — <i>Essai de Catéchisme</i>                                                                                                         | 2      |
| Gustav MEYRINK. — <i>Golem</i> , extraits traduits par M. Schoonheydt.                                                                             | 4      |
| Marcel MILLET. — <i>Sentir</i> , poèmes, avec quatre bois gravés de Lucien Jacques.                                                                | 3      |
| Paul MORISSE. — <i>Edouard Dujardin</i> , étude critique.                                                                                          | 1      |
| Louis PIERRE. — <i>La Logique du Catholicisme</i> .                                                                                                | 5      |
| Joseph RIVIERE. — <i>Villégiature d'âme</i> , nouvelle.                                                                                            | 3      |
| Charles ROCHAT. — <i>Invectives</i> , poèmes.                                                                                                      | 2      |
| Han RYNER. — <i>Le Livre de Pierre</i> , illustrations de G. Belot.                                                                                | épuisé |
| Jean-Paul SAMSON. — <i>Images lyriques</i> , suivies de <i>l'Evasion difficile</i> et de <i>Premiers vers d'exil</i> , préface de Maurice Wullens. | 2      |
| Ernst TOLLER. — <i>Poèmes de la Prison</i> , traduits par Alzir Hella et O. Bournac.                                                               | 2      |
| — <i>Hinkemann</i> , tragédie traduite par J.-P. Samson.                                                                                           | 6      |
| Théo VARLET. — <i>Epiques et souvenirs</i> , proses.                                                                                               | 3      |
| Georges VIDAL. — <i>Six-Fours, bourgade provençale</i>                                                                                             | 6      |
| — <i>Jules le Bienheureux</i> , 35 bois gravés par G. Delatousche.                                                                                 | 6      |
| Walt WHITMAN. — <i>Le Panseur de plaies</i> .                                                                                                      | épuisé |
| Maurice WULLENS. — <i>Proffs de Flandre... et d'ailleurs</i> ,                                                                                     | épuisé |
| — <i>La Littérature et la Guerre</i> , trois études critiques.                                                                                     | épuisé |
| — <i>Pages de mon Carnet</i> , souvenirs de voyage, de campagne et de captivité                                                                    | 10     |
| — <i>Littérature et Pognon</i> , avec une lettre-préface à Marcel Sauvage                                                                          | 2      |
| — <i>En marge d'un feuilletonniste</i> (réponse à Beraud)                                                                                          | 3      |
| LES HUMBLÉS : cinquième série (1919-20)                                                                                                            | 20     |
| — sixième série (1921)                                                                                                                             | 15     |
| — septième série (1922)                                                                                                                            | 15     |
| — huitième série (1923)                                                                                                                            | 15     |
| — neuvième série (1924)                                                                                                                            | 15     |
| — dixième série (1925)                                                                                                                             | 20     |
| — onzième série (1926)                                                                                                                             | 20     |

Le Directeur-Gérant : M. WULLENS

## LES HUMBLÉS

*Revue littéraire mensuelle  
des Primaires*

Directeur : MAURICE WULLENS  
**4, Rue Descartes, PARIS, V<sup>e</sup>**

---

ABONNEMENTS D'UN AN :

France : 20 fr. — Extérieur : 25 fr.

*Chèque postal : c./c. 380-70 PARIS. (Maurice  
WULLENS, 4, rue Descartes, Paris (V<sup>e</sup>).*

## DES CRIS SOUS LA MEULE...

a été édité grâce à une souscription ouverte par  
LE SEMEUR et avec l'aide finale des HUMBLÉS

## LE SEMEUR

*Organe de Culture individuelle*

**16, Rue Froide, CAEN**

(CALVADOS)

---

ABONNEMENTS A 24 NUMÉROS :

France : 10 fr. — Extérieur : 16 fr.

*Chèque postal : c./c. 7.423 ROUEN  
E. POULAIN, rue Saint-Gervais, Falaise (Calvados)*